

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

ÉTUDE MORALE
DU
PASTEUR D'HERMAS

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS
POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE
ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE 1910.

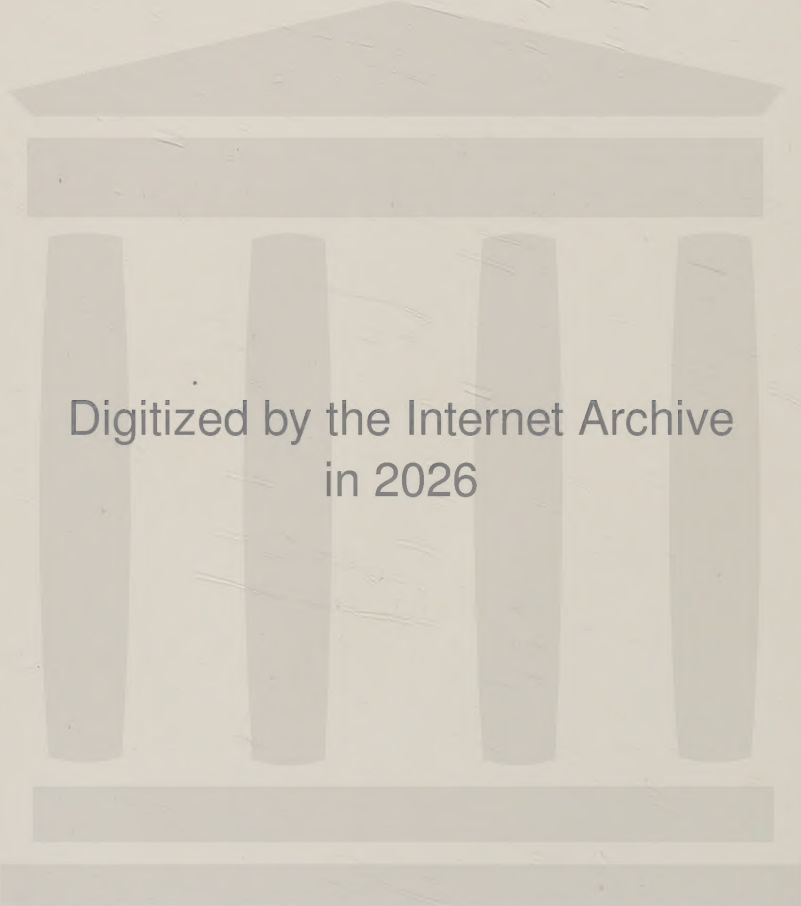
PAR

ANDRÉ BANEAU



LE CATEAU
Imprimerie E. ROLAND & DELCROIX
15, Rue Pasteur

—
1910



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

ÉTUDE MORALE

DU

PASTEUR D'HERMAS

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS
POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE
ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE.....1910, A.....HEURES.

PAR

ANDRÉ BANEAU



LE CATEAU
Imprimerie E. ROLAND & DELCROIX
15, Rue Pasteur

1910

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

DE PARIS

EXAMINATEURS DE LA SOUTENANCE

M. E. DE FAYE, *Président.*

MM. G. BONET-MAURY, }
E. EHRHARDT , } *Examineurs.*

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver
les opinions particulières du candidat

N° 441

BIBLIOGRAPHIE

L'importance de la littérature relative au *Pasteur* ne nous permet pas d'apporter ici la liste complète de tous les ouvrages qui lui ont été consacrés ou qui en ont incidemment traité ; nous devons nous contenter d'indiquer les principales éditions et les ouvrages les plus marquants.

Le lecteur trouvera les éléments d'une bibliographie plus complète avec de précieuses introductions dans les *Prolégomènes* de l'édition O. von GEBHARDT et Ad. HARNACK : *Patrum Apostolicorum opera*, Fasciculus III : *Hermae Pastor*, Lipsiae, 1877 ;

dans Ad. HARNACK : *Geschichte der Altchristlichen Litteratur bis Eusebius*, zweiter Theil, erster Band : *die Chronologie der Litteratur bis Irenæus* Leipzig, 1897, p. 257 267 (1) ;

dans A. EHRHARD : *die altchristliche Litteratur und ihre Erforschung von 1884-1900, erste Abt. Die vornicæn. Litt.*, Freiburg im Br., 1900, p. 100-111 ;

et dans O. BARDENHEWER : *Geschichte der altchristlichen Litteratur*, Freiburg im Br., 1902, p. 557 578.

ÉDITIONS

O. von GEBHARDT et Ad. HARNACK, déjà citée ; c'est à elle que se rapporteront nos citations et nos renvois ;

(1) Nous désignerons cet ouvrage par l'abréviation usuelle de ACL, II 1.

F. X. FUNCK : *Patres Apostolici*, 2 éd. Tübingae, 1901 ;
 Du même : *Die Apostolischen Väter*, Leipzig, 1901.

LITTÉRATURE

Etudes critiques

Outre les introductions et ouvrages déjà cités, — *Prologomènes* de l'édition Gebhardt et Harnack ; Harnack : ACL, II 1, Ehrhard et Bardenhewer, —

LIPSIUS : *der Hirte des Hermas u. der Montanismus in Rom.*

Z. W. Th. 1863, p. 266-308 ; et 1866, p. 27-81 et 183-218 ;

A. LINK : *die Einheit des Pastor Hermas*, Marburg, 1888 ;

F. SPITTA : *Studien zum Hirten des Hermas*, dans le 2^e vol. de : *Zur Gesch. und Litt. des Urchristenthums*, Göttingen, 1896, p. 241-437 ;

J. RÉVILLE : *Revue des Religions*, 36, — 1897, p. 117-122 ;

VON SODEN : article dans la *Theol. Litt. Zeit.*, Leipzig, 1897, p. 581-587 ;

P. BATIFFOL : *Anciennes littératures chrétiennes, — la littérature grecque*, Paris, 1897, p. 62-64 ;

F. X. FUNCK : *die Einheit des Hirten des Hermas*, dans la *Theol. Quartalschrift*, 81, — 1899, p. 321-360 ;

J. RÉVILLE : *La valeur du témoignage historique du Pasteur d'Hermas* (Rapport annuel de l'Ecole Pratique des Hautes-Etudes) Paris, 1900 ;

D. VÖLTER : *Die Visionen des Hermas, die Sibylle und Clemens von Rom*, Berlin, 1900 ;

G. KRÜGER : Article dans la *Theol. Litt. Zeit.*, 19, p. 533, Leipzig, 1900 ;

D. VÖLTER : *Die Apostolischen Väter neu untersucht*, I, Leiden, 1904 ;

Etudes dogmatiques et morales

LIPSIUS : op. cit. 1866 ;

ZAHN : *Der Hirt des Hermas untersucht*, Gotha, 1868 ;

- E. RENAN : *L'Eglise Chrétienne*, Chap. XXI Paris, 1879 ;
 M. C. : *Le Pasteur d'Hermas*, Paris, 1880 ;
 F. WINTER : *Sittliche Grundanschauungen im Hirten des Hermas*, Zeitschrift f. kirchl. Wissensch. u. kirchl. Leben, Bd. V. s. 33-46, 1884 ;
 LINK : *Christi Person u. Werk im Hirten des Hermas*, Marburg, 1886 ;
 RIBAGNAC : *La Christologie du Pasteur d'Hermas*, Thèse, Paris, 1887 ;
 PFLEIDERER : *Das Urchristenthum*, Berlin, 1887, p. 620 ss, — 2^e éd. Berlin, 1902 ;
 Ad. HARNACK : ACL, II 1. et *das Wesen des Christenthums*, 16 Conférences. — Berlin, 1900 ;
 A. EHRHARD : op. cit. ;
 A. STAHL : *Patristische Untersuchungen*, Leipzig, 1901, p. 225-339 ;
 BARDENHEWER : op. cit. ;
 E. VON DOBSCHÜTZ : *Die urchristlichen Gemeinden*, Leipzig, 1902, p. 214 ss ;
 P. BATIFFOL : *Etudes d'Histoire et de Théologie positive*, Paris, 1907, p. 45-68 ;
 G. HOENNICKE : *Das Iudenchristenthum im ersten u. zweiten Jahrhundert*, Berlin, 1908 ;
 J. ROUFFIAC : *La personne de Jésus chez les Pères Apostoliques*, Thèse, Paris, 1908 p. 66 88.

ABRÉVIATIONS

- Vis. = Vision.
 Mand. = Mandatum. Commandement.
 Sim. = Similitude.
 Ex. : Mand. V, 2, 3. = Commandement cinquième, chapitre second, paragraphe troisième (d'après les dispositions de l'édition Gebhardt et Harnack, Leipzig 1877).

PRÉFACE

L'ouvrage que la tradition chrétienne nous a laissé sous le titre énigmatique au premier abord de « Pasteur d'Hermas », est une apocalypse écrite en grec, et qui parut à Rome, dans la première moitié du second siècle. L'auteur se présente lui-même à nous comme un esclave affranchi du nom d'Hermas ; son livre est un recueil de révélations qui lui auraient été communiquées par l'Eglise personnifiée, mais surtout par un berger mystérieux, l'ange de la repentance, simplement appelé « ὁ Ποιμήν », — *le Pasteur*, — et qui donne son nom à l'ouvrage.

Les questions de date et d'auteur, longtemps controversées, restent encore incertaines aujourd'hui ; quelques points cependant semblent à leur sujet acquis à la critique, et nous aurons à les présenter par la suite. D'ailleurs le véritable intérêt du livre ne réside pas dans la personnalité de ce problématique Hermas, non plus que dans la détermination de l'époque exacte où il composa son apocalypse, mais bien dans la faveur dont cet ouvrage fut entouré pendant près de deux siècles et qui lui apporte une autorité

toute particulière (1). C'est cette autorité en effet qui nous permettra de rechercher dans le Pasteur, en dépit de l'indépendance et de l'originalité dont il fait preuve par instant, un témoin authentique de la pensée chrétienne de ce temps, dans ses croyances, ses aspirations, et aussi, nous le verrons dans ses lacunes caractéristiques.

D'après le tableau que nous en offre le Pasteur, la communauté chrétienne de Rome est alors (2) gravement menacée par de nombreux dangers, extérieurs et intérieurs. La rigueur des persécutions a ébranlé la fermeté de bien des chrétiens ; les uns ont subi le martyre avec héroïsme, d'autres se sont montrés craintifs et chancelants, beaucoup aussi ont renié leur foi et sont allés jusqu'à dénoncer leurs frères. Au sein de l'Eglise elle-même, l'indifférence religieuse, la contagion de la mondanité païenne, l'amour de l'argent semblent prendre d'alarmantes proportions. C'est pour enrayer cette décadence, secouer cette torpeur envahissante, ranimer les zèles défaillants, qu'Hermas se lève avec l'ardeur et l'enthousiasme d'un

(1) Jusqu'au IV^e siècle le Pasteur d'Hermas jouit d'un crédit considérable et faillit être admis au nombre des écrits du Nouveau Testament. La plus ancienne attestation que la littérature primitive nous apporte à son sujet est celle du fragment de Muratori (fin du II^e siècle). Tertullien le cite comme une Ecriture sainte, mais devenu montaniste il prend le Pasteur en haine. Irénée, Clément d'Alexandrie et Origène le considèrent comme inspiré. Eusèbe enfin le classe dans la catégorie des livres contestés, mais reconnaît que beaucoup d'Eglises l'ont adopté pour l'instruction élémentaire.

(2) De 110 à 140 environ ; nous aurons à rechercher la date de composition du Pasteur.

prophète d'Israel, et qu'il adresse à ses frères le long et pressant appel à la repentance qui remplit son livre tout entier. C'est donc avant tout un écrit de morale, et les préoccupations dogmatiques en sont pour ainsi dire totalement absentes.

L'époque où est apparu le Pasteur est assurément l'une des plus importantes et des moins connues à la fois dans l'histoire de la pensée chrétienne : époque de crise et de fermentation, où l'Evangile galiléen, aux prises avec des doctrines et des coutumes étrangères, se transforme insensiblement et se défigure à la longue, — mais époque très pauvre aussi en littérature authentique et capable de nous renseigner ; les quelques documents dont nous disposons se recommandent d'autant plus à notre attention.

D'autre part après le fécond essor dogmatique du premier âge, l'Eglise se détache de plus en plus de toute spéculation ; ce n'est pas de problèmes théologiques qu'il est question alors, mais de devoirs pratiques ; ce n'est pas de philosophie, mais d'amour fraternel, de dévouement et de fidélité ; c'est surtout dans la chrétienté occidentale, et plus spécialement dans les cercles romains que cet esprit pratique est le plus accusé. En résumé, dans le christianisme du second siècle se manifeste une accentuation particulière de l'élément moral.

Pauvreté de documents sur cette époque capitale, — prépondérance des préoccupations morales, — ces deux raisons suffisent à établir l'importance du Pasteur dans l'histoire du christianisme primitif. Elles nous expliquent également le crédit dont ce livre fut l'objet dans l'Eglise pendant au moins deux siècles.

Notre étude sur l'apocalypse d'Hermas sera purement morale. Sans nous arrêter donc à approfondir les délicates questions de critique relatives à l'authenticité de l'ouvrage et à l'unité d'auteur, nous indiquerons rapidement dans notre Introduction les raisons qui nous font adopter à ce sujet les conclusions de M. Harnæck. C'est surtout à l'autorité de ce théologien que nous avons pensé devoir nous en référer. Après avoir établi dans la mesure du possible, la personnalité de l'auteur et l'esprit du cercle chrétien auquel il s'adressait, nous chercherons à déterminer la position adoptée par Hermas en présence du problème de la seconde repentance. Ce problème, qui résume toutes les préoccupations morales de l'époque, et constitue le point de départ et le fondement de l'ouvrage, nous fournira l'occasion de mettre en relief les affirmations les plus originales de notre auteur. L'étude des nombreuses questions de morale, individuelle et sociale, approfondies ou effleurées par lui, nous permettra d'indiquer dans quelles mesures il partageait ou repoussait les idées reçues alors dans ce milieu chrétien de Rome. Les quelques vues d'ensemble auxquelles nous consacrons notre dernier chapitre, nous conduiront à la certitude que la pauvreté et la faiblesse de cette morale s'expliquent par la pauvreté et la faiblesse de la christologie qui l'accompagne. Enfin pour déterminer en concluant la valeur de cette morale, nous nous efforcerons d'établir à quels égards le Pasteur traduit déjà l'évolution de la morale chrétienne vers sa forme catholique, à quels égards il demeure fidèle à l'esprit de l'Evangile.

INTRODUCTION

I. — Le Contenu

La préoccupation capitale d'Hermas est d'annoncer aux chrétiens retombés dans le mal, la nécessité et la possibilité d'une seconde repentance. Il déclare avoir reçu de Dieu la mission d'avertir ses frères et de les exhorter à se repentir promptement, car un délai exceptionnel est accordé à tous, mais il est de courte durée ; l'édification de l'Eglise, figurée par la construction d'une tour, est près de s'achever ; de nouvelles persécutions approchent, et c'est bientôt la fin du monde et le retour triomphal du Seigneur.

Dans sa forme extérieure, le livre se présente à nous divisé en trois parties : 3 visions, 12 commandements, et 10 similitudes, mais dans sa nature intime il n'est composé que de deux parties : la première indiquée par les apparitions de l'Eglise personnifiée (visions I à IV), — la seconde, par la venue du *Pasteur* qui révèle à Hermas les commandements et les paraboles (vision V, — les 12 commandements, — les 10 similitudes).

Avant de donner une analyse un peu détaillée de

l'ouvrage, indiquons-en les grandes lignes dans un aperçu sommaire.

Les quatre premières *visions* rapportent les quatre apparitions d'une dame figurant l'Eglise. Elle se présente d'abord sous les traits d'une femme âgée ; — puis sous un aspect juvénile et joyeux, mais la peau flétrie et les cheveux gris ; — ensuite elle est toute rajeunie, elle a seulement encore des cheveux gris ; — enfin c'est une jeune vierge qui apparaît resplendissante, et sortant de son appartement de fiancée. Ces quatre visions symbolisent successivement l'Eglise vivant dans le péché. — l'Eglise repentante dans l'espoir du pardon, — puis l'Eglise des justifiés, qui libérés des lourds péchés, sont encore ici-bas enclins aux défaillances, — enfin l'Eglise des derniers jours, affranchie et purifiée.

La pensée générale est d'apporter un encouragement en quelque sorte progressif à la repentance ; la plus importante de ces quatre visions est la troisième, la vision de la Tour idéale, reprise et développée dans la neuvième similitude.

Ces quatre premières visions ne sont encore que le plan et comme la mise en scène de ce qui va suivre ; c'est l'apparition du Pasteur qui introduit par la cinquième vision la partie essentielle du livre : les commandements et les similitudes.

Les *commandements* sont pour ainsi dire entièrement consacrés à des questions de morale. Le premier, l'un des très rares passages à portée dogmatique, pose le principe de toute morale élevée : la croyance en un Dieu, créateur tout-puissant. Les autres commandements sont relatifs

à la simplicité (II),
à l'amour du prochain, à la sincérité (III),
la chasteté (IV),
à la douceur et la patience (V),
à l'inspiration des anges (VI),
la crainte du Seigneur (VII),
la tempérance (VIII),
la confiance en Dieu (IX),
à la tristesse et à la joie (X),
aux faux prophètes (XI),
enfin à la cupidité et aux mauvais désirs (XII).

Le plus important est le quatrième commandement dans lequel le Pasteur exhorte Hermas à la pureté, et traite les questions du divorce, des secondes noces et de la repentance.

Les *similitudes* sont didactiques et étroitement liées aux visions. La première condamne le souci des richesses ; la seconde exhorte à la bienfaisance ; la troisième et la quatrième traitent de la confusion impénétrable ici-bas des justes et des pécheurs ; la cinquième, du jeûne, et introduit à ce propos la question du Fils de Dieu et de son rôle dans le monde ; la sixième, de la pénitence ; la septième, des afflictions ; la huitième compare l'Eglise à un grand saule dont les branches sont partagées entre tous les fidèles ; la neuvième reprend et approfondit l'image de la tour qui figure ici l'Eglise empirique et visible, celle des baptisés. La dixième similitude termine l'ouvrage par une suprême et pressante exhortation à la repentance.

LES VISIONS

Première Vision (4 chapitres). — Hermas raconte qu'il fut vendu comme esclave à Rome à une dame chrétienne du nom de Rhodé qu'il apprit à connaître et à aimer comme une sœur. Comme elle se baignait un jour dans le Tibre, Hermas lui tendit la main pour l'aider à sortir du fleuve. Saisi de sa beauté, il pensa qu'il serait bienheureux de posséder une femme aussi belle et aussi sérieuse. Or Hermas était marié.

Quelque temps après, se rendant à Ostie, il s'endort sur le chemin et fait un songe. Le ciel s'ouvre, Rhodé apparaît et déclare à Hermas qu'il a gravement péché et que la colère de Dieu le menace. Hermas effrayé demande des explications ; il apprend alors que Dieu lui reproche la mauvaise pensée qu'il eut un jour en admirant sa maîtresse, et le départ de Rhodé le laisse tout inquiet de son salut. Mais au même instant, il aperçoit une vieille femme assise sur un siège de laine blanche et un livre à la main. Celle-ci le salue, lui parle de son péché, du coupable désir de son cœur, puis le rassure et lui fait comprendre que de telles pensées ne conviennent pas au juste ; elle lui apprend aussi que la colère de Dieu contre lui a de plus grands motifs encore. Hermas doit changer son train de maison, il est un chef de famille trop peu énergique, sa femme, ses enfants donnent le plus déplorable exemple. Elle lui fait ensuite une émouvante lecture où se mêlent les louanges, les menaces et les promesses, et disparaît vers l'Orient emportée par six jeunes gens en prononçant ces paroles : « Sois un homme, Hermas ! »

Deuxième Vision (4 chapitres). — L'année suivante,

au même endroit et à pareille époque, la vieille femme apparaît de nouveau à Hermas et lui remet un petit livre qu'il doit copier. Celui-ci s'en acquitte soigneusement et le livre disparaît. Après quinze jours de prière et de jeûne, un jeune homme révèle à Hermas la signification de ce livre, lui rappelle les fautes de ses enfants qui ont renié leurs parents et commis l'iniquité, lui reproche les bavardages de sa femme, et surtout lui annonce la dernière et suprême occasion de pardon et de salut que le Seigneur accorde encore exceptionnellement et par un effet de son immense miséricorde, à tous les chrétiens qui sans plus tarder se repentiront de tout leur cœur ; puis il lui apprend que la vieille femme est l'Eglise. Dans une nouvelle apparition, celle-ci le charge de communiquer ses révélations à tous les élus, puis de copier deux livres, et d'envoyer l'un à Clément qui l'adressera à son tour aux villes du dehors, l'autre à Grapté qui avertira les veuves et les orphelins.

Troisième Vision (13 chapitres). — Dans un champ où la même femme lui a donné rendez-vous, Hermas aperçoit un siège ou celle-ci ne tarde pas à venir prendre place, suivie de six jeunes hommes. Elle invite Hermas à s'asseoir à sa gauche, car malgré le dépit qu'il ne cache pas, la droite est réservée à ceux qui ont déjà souffert pour leur foi. Elle lui montre alors une grande tour que les six jeunes gens élèvent sur l'eau, avec les pierres que leur passent une multitude d'autres hommes. Parmi ces pierres, les unes sont aussitôt admises, les autres rejetées provisoirement, d'autres définitivement écartées pour des raisons diverses,

d'autres enfin roulent au loin dans les chemins et sont perdues pour toujours. — L'apparition est expliquée à Hermas par la femme qui lui apprend que la Tour représente aussi l'Eglise, bâtie sur les eaux du baptême ; que les six jeunes gens sont les anges créés les premiers, chefs des autres anges figurés par les multitudes d'hommes apportant les pierres. Celles de ces pierres qui s'adaptent immédiatement à la construction sont les apôtres, évêques, docteurs, diacres, ce sont aussi ceux qui ont souffert pour le nom du Seigneur. Celles qui sont provisoirement repoussées, ce sont les pécheurs qui n'ont pas encore fait pénitence. D'autres sont rejetées pour apostasie, d'autres pour leur esprit de querelles, d'autres enfin pour leurs richesses. Parmi ceux qui se repentiront avant l'achèvement de la Tour, les uns trouveront place encore dans la construction, mais d'autres ne seront admis que dans un lieu particulier et beaucoup plus petit, non sans avoir subi de nombreuses épreuves. — Sept femmes se tiennent autour de la construction pour la soutenir ; ce sont les sept principales vertus, chacune fille de la précédente : la Foi, la Tempérance, la Simplicité, la Discipline, l'Innocence, la Chasteté, l'Amour. — Puis la sainte femme s'adressant à tous les fidèles, les presse de se convertir à la charité avant qu'il ne soit trop tard, elle les exhorte à laisser là leurs discordes et leurs luites de préséance pour attendre dans la paix le jour du compte à rendre : et les six jeunes gens l'emportent dans la Tour.

Quatrième Vision (3 chapitres). — Seul sur la voie Campanienne, Hermas voit apparaître brusquement

en un tourbillon de poussière un animal gigantesque et terrible. Il se recommande à Dieu avec confiance, et le monstre passe sans lui faire aucun mal. — Alors se présente une jeune fille tout en blanc, parée comme une nouvelle mariée : c'est l'Eglise, qui le félicite d'avoir confié ses angoisses au Seigneur, et lui apprend que le monstre figure l'affreuse persécution qui va fondre sur la chrétienté, mais à laquelle échapperont les élus s'ils se repentent de tout leur cœur.

Cinquième Vision (1 chapitre). — Cette vision introduit la seconde partie de l'ouvrage, celle des Commandements. Hermas voit venir à lui un homme à l'aspect vénérable, en costume de berger et vêtu d'une peau de bête blanche, une panetière aux épaules et une houlette à la main, c'est le Pasteur, l'Ange de la Repentance, envoyé auprès d'Hermas par l'Ange vénérable pour habiter avec lui le reste de ses jours, et lui apporter les Commandements et les Similitudes qu'Hermas est chargé d'écrire tout au long. Ceux qui les garderont recevront du Seigneur la confirmation de ses promesses.

LES COMMANDEMENTS

Premier Commandement (1 chapitre). — Croire en un seul Dieu créateur, vivre dans la tempérance et la justice.

Deuxième Commandement (1 chapitre). — Observer la simplicité, l'innocence des enfants. Se garder de médire et d'écouter la médisance. Se montrer bienfaisant à l'égard de tous, donner simplement et sans méfiance.

Troisième Commandement (1 chapitre). — Aimer la vérité. Il sera demandé compte aux menteurs qui ont reçu un esprit sans faute et le souillent par leur duplicité. Puisqu'Hermas pleure sur ses mensonges et qu'il reconnaît la sainteté de ce commandement, son passé lui sera pardonné s'il vit désormais dans la sincérité.

Quatrième Commandement (4 chapitres). — Vivre dans la chasteté, fuir la convoitise mauvaise et la pensée même de l'adultère. — Si l'adultère de la femme est constaté et qu'elle y persévère, l'abandonner, mais ne pas se remarier pour lui permettre de se repentir. Au cas où elle se repent, ne pas la recevoir est une grande faute. — Tout ceci s'applique à l'idolâtrie qui est aussi un adultère. — L'intelligence est accordée à ceux qui se repentent ; le repentir d'ailleurs est déjà un acte intelligent. En principe, il n'y a pas d'autre rémission des péchés que celle du baptême, mais Dieu qui connaît la faiblesse des hommes et la ruse du Diable, accorde à tous une suprême occasion de pardon pour les péchés passés ; que tous se hâtent de répondre à ce solennel appel. — En cas de veuvage, ce n'est pas un péché de se remarier, mais celui qui s'en abstiendra s'acquerra une grande gloire devant Dieu.

Cinquième Commandement (2 chapitres). — Eloge de la patience. La colère chasse l'Esprit de Dieu, qui ne peut cohabiter avec l'esprit du mal. Or dès qu'il est vide de l'Esprit Saint, l'homme est rempli de tous les mauvais esprits. — Les querelles de ménage ne sont que sottises. — Sans la patience, le chrétien perd tout espoir de salut.

Sixième Commandement (2 chapitres). — Suivre fidèlement et fermement le droit chemin de la justice, et fuir la voie mauvaise et tortueuse. — Deux anges suivent chaque homme ici-bas : celui de la justice et celui de l'iniquité. L'un et l'autre se reconnaissent aisément à leurs œuvres

Septième Commandement (1 chapitre). — Craindre Dieu et observer ses commandements, c'est là le double secret d'une force et d'une activité incomparables. — Il n'y a pas à craindre le Diable, car il est sans puissance, mais il faut craindre les œuvres du Diable. — Le double effet de la crainte du Seigneur est de garantir du mal et de fortifier dans le bien. — Cette crainte pourtant n'est rien sans l'observation des commandements qui donnent la vie.

Huitième Commandement (1 chapitre). — Enumération des choses dont il faut s'abstenir (adultère, sensualité, excès, orgueil, rancune etc.) et de celles qu'il faut accomplir (foi, crainte du Seigneur, amour, concorde, paroles de justice, vérité, patience, et tant d'autres encore : hospitalité, douceur, humilité, encouragement des autres, etc.). — Observer ce commandement, c'est vivre en Dieu et trouver le bonheur.

Neuvième Commandement (1 chapitre). — Se garder de l'indécision, surtout dans la prière ; se confier en la miséricorde du Seigneur, car il est plein de compassion envers sa créature, et il exauce assurément la prière d'un cœur confiant et pur. Ne pas se décourager néanmoins si cet exaucement tardait, c'est une mystérieuse occasion de se montrer patient et persévérant. — A l'indécision et au doute qui menacent les

plus fidèles, opposer la foi toute puissante et pleine de promesses, car elle vient de Dieu lui-même.

Dixième Commandement (3 chapitres). — Fuir la tristesse qui est sœur de l'indécision et de la colère. L'homme qui est tombé dans l'une ou l'autre de celles-ci, tombe fatalement aussi dans la tristesse. — Pourtant la tristesse est aussi un élément de salut, car elle peut conduire à la repentance. — Dans la prière elle est un obstacle à l'exaucement. Il faut donc revêtir la joie qui conduit à Dieu.

Onzième Commandement (1 chapitre). — Distinction des vrais et des faux prophètes. Les premiers se reconnaissent à leur douceur et leur humilité, les seconds à leur orgueil et leur arrogance. Consulter les faux prophètes, c'est faillir contre l'Esprit.

Douzième Commandement (6 chapitres). — Il faut choisir entre la bonne et la mauvaise convoitise. Celle-ci porte à l'adultère, à l'envie des richesses ou aux excès de toute nature ; elle est fille du Diable et épuise les hommes par sa violence et sa sauvagerie. La bonne convoitise est la seule force à lui opposer ; elle existe avant tout dans la crainte du Seigneur, la justice, la vérité, la douceur. Celui qui s'en revêtira vivra en Dieu.

Tels sont les douze commandements que le Pasteur confiait à Hermas. Quand il les a reçus, Hermas les reconnaît grands, beaux et glorieux, mais aussi difficiles à observer, excessivement durs. Le Pasteur lui répond alors avec emportement que rien n'est au contraire plus facile, plus doux, plus agréable pour celui qui porte le Seigneur non seulement sur les lèvres,

mais aussi dans le cœur. Le chrétien vraiment fidèle n'a rien à craindre du Diable, car où habite l'Esprit de Dieu ne peut s'installer l'esprit du mal. Celui dont le cœur est pur devant Dieu gardera ses commandements.

LES SIMILITUDES

Première Similitude (1 chapitre). — Les serviteurs de Dieu habitent sur la Terre comme en une ville étrangère; leur cité véritable est ailleurs. Qu'ils ne possèdent pas ici bas plus que le nécessaire. S'ils ont des richesses, qu'ils les donnent! c'est pour cela qu'ils les ont reçues.

Deuxième Similitude (1 chapitre). — De même que la vigne a besoin pour s'élever et pour porter du fruit de s'appuyer sur l'orme qui la soutient et la rend féconde, ainsi le riche a besoin des secours spirituels du pauvre dont la prière est la plus puissante auprès du Seigneur.

Troisième Similitude (1 chapitre). — Une plantation d'arbres dépouillés par l'hiver, tous semblables, sans feuille et comme stériles, représente le monde où sont confondus les justes et les pécheurs, et où l'on ne distingue pas les vivants et les morts.

Quatrième Similitude (1 chapitre). — Comme les feuillages d'été distinguent les arbres vivants de ceux qui sont morts, ainsi dans le monde à venir se reconnaîtront les justes et les pécheurs. — Comme on jette au feu les arbres stériles, ainsi seront brûlés les pécheurs et les païens.

Cinquième Similitude (7 chapitres). — Le jeûne

agréable à Dieu consiste à observer ses commandements et à le servir d'un cœur pur. — A ce propos, le Pasteur expose à Hermas la parabole du Serviteur. Le maître d'un vaste champ, sur le point de partir en voyage, choisit parmi ses nombreux esclaves le plus fidèle, le plus estimé, qu'il charge pour le temps de son absence de garnir sa vigne d'échalas. Celui-ci se met à l'ouvrage et s'acquitte avec soin du travail commandé. Puis constatant le mauvais état de la vigne, et quoiqu'il n'en ait pas reçu l'ordre, il la bêche et la débarrasse des mauvaises herbes. Le maître à son retour admire le zèle de l'esclave, et pour le récompenser lui envoie peu de jours après quelques mets de sa table. L'esclave aussitôt les partage avec ses compagnons qui, tout reconnaissants, en informent le maître. Celui-ci est alors si joyeux qu'il décide avec l'assentiment de son fils unique et de ses conseillers d'instituer le serviteur cohéritier du fils. — Avant de fournir à Hermas l'explication de la parabole, le Pasteur en tire cette première leçon que garder avec fidélité les commandements du Seigneur suffit pour lui être agréable, mais que toute œuvre accomplie en plus de ce qui est ordonné attire sur celui qui s'en acquitte une gloire exceptionnelle. Ainsi le jeûne idéal consiste à se priver de nourriture pendant un temps déterminé afin de pouvoir, avec l'économie réalisée, venir en aide aux indigents et aux abandonnés.

— Puis le Pasteur explique la Similitude. Le champ représente le monde ; le maître, le Créateur tout puissant ; le fils est le Saint-Esprit ; la vigne, le peu-

ple élu ; le serviteur est le Fils de Dieu. Mais ce Fils en réalité ne se présente pas sous l'apparence d'un esclave ; il est venu avec une puissance et une gloire surhumaines. C'est l'Esprit Saint préexistant que le Père a fait habiter dans une chair qu'il a choisie. Cette chair a servi l'Esprit dans la pureté et la sainteté, c'est pourquoi elle est devenue participante de cet Esprit. « Ainsi toute chair qui sera trouvée sans souillure ni tache, et dans laquelle aura habité l'Esprit Saint, recevra sa récompense. »

Sixième Similitude (5 chapitres). — Un berger à l'aspect souriant conduit un troupeau de moutons. Quelques-uns de ces moutons bondissent joyeusement, tandis que d'autres paissent avec tranquillité. Ce berger est l'ange de la volupté et du mensonge ; les premiers de ces moutons sont les chrétiens perdus définitivement par la volupté, les seconds sont ceux pour lesquels il subsiste un espoir de salut. — Un autre pasteur à l'aspect terrible s'empare de ces derniers et les conduit en un lieu escarpé et rempli d'épines où il les frappe durement. C'est l'ange du châtimement qui pendant cette vie soumet aux épreuves expiatoires les pécheurs encore dignes de salut ; à une heure de débauche correspondent trente jours de punition. Ceux qui se seront laissé instruire par la rude leçon et se repentiront, pourront être sauvés et ils reconnaîtront que si la mauvaise volupté conduit à la perte, il existe aussi une bonne et austère volupté.

Septième similitude (1 chapitre). — Hermas apprend que s'il est durement éprouvé par l'ange des châtimements, ce n'est pas seulement en punition de son

péché, mais aussi pour expier les fautes de sa maison et continuer ainsi chez les siens la repentance déjà commencée.

Huitième Similitude (11 chapitres). — Hermas voit un saule immense qui couvre plaines et montagnes, et à l'ombre duquel sont réunis tous les élus. Un ange de haute taille coupe avec une faux les rameaux de ce saule et les distribue au peuple assemblé ; puis il pose sa faux et l'arbre redevient intact. — Quelque temps après l'ange redemande à chacun son rameau pour l'examiner. Les uns le lui rendent desséché ou rongé, fendu ou demi-vert, d'autres tel qu'ils l'ont reçu, ou couvert de rejetons, ou enfin portant un fruit. Ces derniers sont couronnés et entrent dans la Tour couverts de vêtements blancs. Quant aux premiers, ils sont confiés au compagnon d'Hermas, l'Ange de la Repentance, qui rassemble à nouveau les rameaux, les plante et les arrose avec soin. — Le grand saule est la Loi de Dieu, c'est-à-dire le Fils éternel prêché jusqu'aux extrémités du monde ; le grand ange, c'est Michael qui a le pouvoir et l'autorité sur le peuple élu auquel il a donné la Loi ; ceux qui sont entrés couronnés dans la Tour, ce sont les martyrs, les confesseurs et les justes ; les autres ne seront sauvés que s'ils font pénitence. — Hermas lui-même est chargé par le Pasteur d'appeler par ordre ces derniers, suivant l'état où sont trouvés leurs rameaux qu'on vient d'arracher après quelques jours. La plupart ont verdi, quelques uns même se sont couverts de rejetons et de fruits, mais plusieurs se sont desséchés et pourris. — Le Pasteur fait alors admirer à Hermas

la miséricorde du Seigneur qui a accordé son Esprit à tous ceux qui étaient dignes de repentance. Quant aux hypocrites et à ceux qui se sont obstinés dans leur infidélité ou leur esprit de dispute, tout espoir est perdu pour eux ; ils ont choisi la mort. — Qu’Hermas porte donc à tous la prédication de la repentance.

Neuvième Similitude (33 chapitres). — Le Pasteur conduit Hermas en Arcadie sur une montagne. Une vaste plaine s’étend devant lui, entourée de douze montagnes qui présentent chacune un aspect particulier. Au centre de la plaine s’élève un grand rocher blanc et carré, très haut et très ancien. Une porte a été récemment percée dans ce rocher, elle est plus brillante que le soleil. Douze vierges gardent cette porte. Six hommes grands et glorieux appellent une foule d’autres hommes et leur ordonnent de construire sur le rocher une haute tour au-dessus de la porte. Les vierges se passent l’une à l’autre les pierres qu’on leur apporte et les font pénétrer dans la tour. Les cent dix premières pierres sont tirées d’un abîme et placées à la base de l’édifice ; d’autres sont extraites des montagnes et une fois en place deviennent toutes blanches et semblables ; d’autres enfin ne peuvent convenir et sont replacées au lieu d’où elles venaient. Mais avant que la tour ne soit achevée, on suspend le travail, car le Maître de la tour va venir pour examiner la construction. — Voici venir en effet un homme plus grand que le rocher, plus haut que la tour elle-même, c’est le Maître. Avec sa baguette il éprouve toutes les pierres l’une après l’autre, et en fait retirer un grand nombre qu’il confie au Pasteur

pour les nettoyer et les tailler. Parmi celles-ci, quelques-unes peuvent être bientôt replacées à l'intérieur de l'édifice ; d'autres décidément impropres sont remises à douze femmes noires qui les reportent aux montagnes d'où on les avait tirées. La Tour s'élève alors tellement bien construite qu'on y voit aucune fente et qu'on la prendrait pour un monolithe. Le Pasteur se retire, laissant Hermas en compagnie des douze vierges avec lesquelles il passe une nuit en prières. — Le lendemain revient le Pasteur qui explique à Hermas la vision de la Tour. Cette Tour, c'est l'Eglise ; le rocher ancien, c'est le Fils de Dieu pré-existant à la création du monde ; la porte neuve, c'est le Fils devenu visible, l'unique entrée au Royaume des Cieux ; le personnage glorieux qui éprouvait toutes les pierres, c'est encore le Fils de Dieu ; les travailleurs sont les anges, les six chefs sont les archanges. Quant aux douze vierges, elles sont les douze premières vertus ; pour entrer dans la Tour, il ne suffit pas de porter le nom du Fils, il faut porter aussi le nom de ces vertus. Les femmes noires personnifient les douze vices principaux. Enfin les douze montagnes si différentes d'aspect et les pierres qui en sont tirées représentent le peuple élu ; ici ce sont les blasphémateurs, les riches, les douteurs, les hypocrites ; là, les orgueilleux, les séparés, les inutiles ; ailleurs ce sont les apôtres, les miséricordieux, les cœurs purs et pacifiques ; ceux-ci sont immédiatement accueillis dans la Tour, ceux-là provisoirement repoussés et confiés à l'Ange de la Repentance, d'autres enfin sont décidément rejetés.

Dixième Similitude (4 chapitres). — Le grand Ange lui-même apparaît à Hermas, lui fait l'éloge du Pasteur, dont les commandements donnent la vie ; et après avoir promis à Hermas l'assistance des douze vierges, il l'encourage à prêcher la purification des cœurs et la pratique de l'amour.

LE STYLE

Dans son livre sur les Origines du Christianisme, Renan termine par ses mots un chapitre sur le Pasteur :

« L'ouvrage a par moments du charme ; mais un certain manque de goût et de talent s'y fait sentir. ... C'est l'éloquence d'un curé de campagne, bonasse et grondeur, mêlée aux soucis d'un sacristain, préoccupé de gazes, de coussins, de tout ce qui sert à endimancher son église. Aux terribles images des anciennes apocalypses, aux sombres visions de Jean, de pseudo-Esdras succèdent les douceâtres imaginations d'un petit roman dévot, à la fois touchant et niais, dont le style eufantin n'est pas exempt de fadeur ('). »

Malgré sa sévérité, l'appréciation de Renan est exacte à bien des égards. Avec le Pasteur nous sommes loin assurément des puissantes évocations d'un Ezéchiel, d'un Daniel ou d'un Saint-Jean. La pauvreté, la platitude de la langue la rendent fastidieuse parfois ; la simplicité, l'ingénuité de la pensée peuvent surprendre le lecteur. Mais ne voir dans Hermas que naïveté et

(') *Origines du Christianisme*, Livre VI, l'Eglise chrétienne, Ch. XXI, p. 424 (Paris, 1879).

médiocrité comme Renan paraît le faire est évidemment excessif et injuste.

Sous la naïveté de l'expression, Hermas cache souvent la profondeur de la pensée ⁽¹⁾. Le caractère populaire et familier, peut être même enfantin, de l'image, ne peut faire oublier qu'à un lecteur superficiel la très réelle beauté du sentiment. La conviction persuasive de ces appels à la repentance et à la charité donne parfois aux développements d'Hermas une vigueur et une élévation incontestables ⁽²⁾. L'éloquence virile et entraînante à laquelle il soit parvenir éveille en sa prédication comme un écho à peine affaibli de la voix des prophètes et de la parole apostolique. Au milieu de gaucheries et de banalités, la richesse et la vivacité d'imagination de cet homme populaire et simple l'élèvent aussi par moments à une véritable poésie ⁽³⁾.

Il faut reconnaître et il faut savoir admirer ces très réelles qualités chez ce chrétien sans instruction et sans autre culture que celles des livres saints dont sa langue d'ailleurs a gardé l'empreinte, et l'on comprend la popularité dont a joui cette œuvre qui n'est assurément pas dépourvue d'attrait ni d'originalité.

II. Aperçu critique

Date — Unité — Auteur

Rapports avec le Gnosticisme et le Montanisme

Les théologiens ont été longtemps divisés au sujet de l'époque où fut rédigé le Pasteur, et les opinions

() Mand. XII, 5.

(¹) Sim. I, Mand. XII, 1 et 2.

(²) Sim. III, IV, etc.

émises ont été très diverses. Cependant après les discussions des trente dernières années un certain accord semble s'être établi entre les critiques; nous pourrons nous borner à reproduire quelques-unes des principales argumentations de M. Harnack qui nous semblent les mieux établies et les plus accréditées aujourd'hui.

La confusion qui a si longtemps régné au sujet de la formation du Pasteur, provient de ce que nous possédons sur la date deux témoignages absolument différents et au premier abord inconciliables : l'un tiré du livre lui-même, — l'autre du fragment de Muratori.

Le premier nous est fourni par ce passage capital (Vis. II. 4, 3) :

Ecris deux livres, et envoie l'un à Clément, l'autre à Grapté ; Clément l'adressera aux villes étrangères, car c'est lui que cela concerne ; quant à Grapté, elle avertira les veuves et les orphelins.

Si nous avons affaire ici, comme il est vraisemblable, au célèbre Clément Romain, le Pasteur doit remonter aux premières années du second siècle, vers 100 ou 110 au plus tard.

Le second témoignage est celui du fragment de Muratori dont l'auteur mentionne le Pasteur et ajoute qu'il vient de paraître tout récemment, — « de nos jours », dit-il, — alors que Pius occupait le siège épiscopal de Rome, et qu'il fut écrit par le frère de celui-ci. D'après ce témoignage, le Pasteur aurait donc été composé du temps de Pius, c'est-à-dire, en calculant d'après la liste romaine, de 140 à 155; mais comme la succession des prédécesseurs de Pius n'est pas rigo-

reusement certaine, l'année 140 ne peut être considérée comme une limite absolue, et l'on pourra dire que, suivant l'ancienne attestation romaine du fragment de Muratori, le livre d'Hermas aurait été composé entre les années 135 et 155.

Suivant qu'ils ont adopté l'un ou l'autre témoignage, les théologiens ont placé l'apparition du Pasteur soit dans les premières années, soit vers le milieu du second siècle; et leurs conclusions, bien que purement critiques, ne sont pas sans intérêt au point de vue qui nous occupe, car il y a lieu de déterminer au milieu de quelles circonstances historiques Hermas a lancé son appel à la repentance, quelles influences il a pu subir, quels rapports enfin durent exister entre notre auteur d'une part, et les sectes gnostique et montaniste, de l'autre.

L'opinion d'après laquelle la composition du Pasteur devrait remonter aux environs de l'année 110 a été défendue par Zahn ⁽¹⁾ et partagée par beaucoup d'autres, mais rencontre les plus grandes difficultés.

Tout d'abord, le témoignage du fragment de Muratori ne doit pas être abandonné sans les plus sérieux motifs, et ne peut être écarté aussi facilement que le fait Zahn, quand il se contente de ne voir dans ce témoignage qu'une preuve d'ignorance, ou le désir d'éloigner le Pasteur du canon en le présentant comme trop récent. La déclaration du Muratorianum est d'ailleurs confirmée par celle du Catalogue Libérien, et prend ainsi une autorité presque décisive :

(1) *Der Hirte des Hermas*. 1868. p. 70 ss.

« *Sub hujus (Pii) episcopatu, frater ejus Hermas librum scripsit....* » (Lib. pontif. t. I, p. 5).

En second lieu, il est question dans le Pasteur d'une ère de persécutions que vient de traverser l'Eglise, et au cours de laquelle de nombreux chrétiens ont renié leur foi ; une époque de paix a suivi, mais de nouvelles persécutions sont imminentes, et Hermas craint encore des reniements (¹). Ces circonstances historiques nous transportent au temps d'Antonin le Pieux (138-161), et les persécutions passées sont celles de Trajan (98-117). Remarquons encore à ce propos que le livre d'Hermas nous révèle l'existence d'une classe de martyrs, ce que nous ne pourrions trouver encore au sortir du premier siècle.

Enfin le sombre tableau moral et religieux que le Pasteur nous offre de la paroisse romaine dénote une époque assez tardive déjà, et nous reporte évidemment beaucoup plus tard qu'au premier siècle.

Ces différents arguments et quelques autres encore (les quarante apôtres et docteurs déjà comptés parmi les morts avec les justes de l'Ancien Testament, — le silence absolu gardé par l'auteur à l'égard de la loi mosaïque, — sa théologie toute étrangère au paulinisme), nous amènent à placer le Pasteur aux environs des années 140 à 160, et viennent ainsi confirmer le témoignage du fragment de Muratori.

Cependant si nous descendons avec la majorité des auteurs (Ewald, Ritschl, Dorner, Heyne, Boehme,

(¹) Vis. I, 4, 2 ; — Vis. II, 2, 2 ; — Vis. II, 2, 7 ; — Sim. VIII, 3, 7 ; 6, 4 ; 8, 2 : — Sim. IX, 19, 1 ; 21, 3 ; etc.

Hilgenfeld, Bardenhewer, Harnack) jusqu'au milieu du second siècle, de nouvelles difficultés s'élèvent.

En effet l'ouvrage présente des traces incontestables d'antiquité. La notion d'Eglise que l'auteur nous présente est bien différente de celles d'Irénée et de Tertullien. Hermas ignore la tradition apostolique, et l'épicopat monarchique. Les dangers qui menacent l'Eglise ne semblent venir que de l'opposition païenne ou des défaillances morales des fidèles, et les allusions aux hérétiques ne sont jamais directes ni précises, or Marcion parut à Rome avant 140.

La mention de Clément fait surgir un nouveau problème. D'après le passage de la Vision II cité précédemment (et en particulier le ἐκείνῳ γὰρ ἐπιτέτραπται), il paraît difficile de voir ici un autre Clément que le célèbre auteur de l'Epître aux Corinthiens, et plus inadmissible encore, pensons-nous, de regarder ce nom comme une pure fiction (1), car il faudrait alors considérer aussi comme fictions toutes les indications particulières et quelque peu précises du Pasteur.

Enfin si l'on admet que notre ouvrage ne fut composé qu'aux environs des années 140 ou 160, il y a lieu de s'étonner qu'il ait joui déjà d'un semblable crédit à la fin du second siècle, et que, quelques années après, plusieurs Pères l'aient placé dans leur Bible.

Ces derniers arguments nous obligent à remonter jusqu'aux premières années du second siècle, et s'il

(1) C'est l'opinion soutenue par Bardenhewer (*Patrologie*, s. 55.) réfutée par Zahn et Harnack (*Gesch. d. altch. Litt.* II, 1. s. 265, note) et reprise en partie par Jean Réville : *Valeur du tém. hist. du P. d'H.* 1900.

est vrai que le Clément cité soit réellement le célèbre évêque, nous pouvons avec M. Harnack ⁽¹⁾, fixer l'année 110 environ comme l'extrême terminus *a quo*.

Etant donné cet état de la question, on comprend quel succès devait remporter l'hypothèse d'après laquelle le Pasteur n'aurait pas été composé d'un seul jet, mais à différentes reprises, entre les limites extrêmes 100-110 et 140-150. Les premières tentatives furent faites dans ce sens par Thiersch (1858), de Champagny (1863), Guéranger (1874), Hilgenfeld (1881) et Haussleiter (1884), les uns renonçant à l'intégrité de l'ouvrage, les autres abandonnant l'unité de l'auteur et allant jusqu'à admettre l'existence de deux et même de trois auteurs. Après quelques autres essais, (Lipsius, Link, Baumgartner, Funk), les questions d'intégrité et d'unité ont été reprises et approfondies par M. Harnack ⁽²⁾ qui, maintenant l'unité de l'auteur, admet cependant que le livre aurait été rédigé et publié en plusieurs fois. C'est en constatant l'existence de liens artificiels, de raccords factices ⁽³⁾ entre les différentes

(1) ACL, II 1, p. 263.

(2) ACL, II 1, p. 260, ss.

(3) Voici à cet égard les principales constatations de M. Harnack

- 1) entre Vision I à IV — et la suite : lien artificiel ;
- 2) Vision V, Mand. I à XII, Sim. I à VIII forment un tout homogène ;
- 3) entre les Sim. VIII — et IX ; IX — et X : liens artificiels ;
- 4) dans la Sim. IX (où la succession des révélations faites à Hermas par l'Eglise, puis par l'Ange, est présentée comme une mesure pédagogique), le coup d'œil en arrière constitue un artifice destiné à créer après coup l'unité ;
- 5) la Sim. X est ajoutée pour finir à l'ouvrage, une fois

parties de l'ouvrage, que M. Harnack en conclut à des publications successives, et parvient aux résultats suivants : le Pasteur, tel que nous le possédons, aurait été publié vers l'an 140 ; mais les précédents degrés de sa composition s'étendraient sur un laps de temps de 20 à 25 ans ; le plus ancien morceau serait une feuille volante, — le « *petit livre* », (βιβλίον) — qui devait être remis à Clément, et dans lequel se trouvaient annoncés la prochaine calamité et le pardon divin révélés à Hermas. C'est seulement cette feuille qui aurait été publiée aux environs de l'an 110, et qui devait plus tard être élaborée dans la Vision II ; puis viendraient les Visions I, III et IV, et seulement ensuite le « *Pasteur* » (Vision V — Mand. I à XII — Sim. I à VIII). Au Pasteur s'ajouteraient alors les 4 Visions et la Similitude IX ; enfin l'ouvrage précédent se serait enrichi en manière d'épilogue de la dixième Similitude. Le morceau le plus ancien du Pasteur daterait donc des environs de l'an 110, et du vivant de Clément, mais c'est seulement vers 140 que le livre entier serait apparu sous sa forme actuelle.

Cette hypothèse de M. Harnack nous paraît être la mieux établie et la seule capable de concilier les deux témoignages incompatibles autrement fournis d'une part dans le fragment de Muratori, de l'autre par la mention de Clément. C'est à ces conclusions que nous

celui-ci terminé ;

- 6) les 4 Visions elles-mêmes ne forment pas originairement un tout homogène ; elles ont été groupées autour de la deuxième qui donne la racine et la substance de toutes les autres.

pensons devoir nous rattacher. Cependant il ne nous est pas possible de passer sous silence deux autres hypothèses qui contestent à nouveau l'unité du Pasteur, et tendent à lui donner un caractère tout différent.

La première a été émise en 1896 par M. F. Spitta ⁽¹⁾. D'après ce critique, Hermas serait un livre prophétique d'origine juive, composé peut-être sous Claude, et qui aurait été ensuite remanié et complété par un chrétien. Cette théorie que nous ne pouvons exposer dans le détail, a l'avantage de supprimer une partie des contradictions et des obscurités de l'ouvrage en les attribuant à l'interpolateur chrétien ; d'autre part l'utilisation d'un écrit juif expliquerait la tendance moralisante du livre, et la place restreinte faite à la christologie.

Cependant la construction est fragile et rencontre de sérieuses difficultés ⁽²⁾. C'est en premier lieu l'unité de langue et de style, fortement établie autrefois par

(¹) *Zur Geschichte und Litteratur des Urchristenthums*, II, *Studien zum Hirten des Hermas* (p. 241-437). Göttingen, 1896.

(²) J. RÉVILLE les a signalées dès l'apparition du livre de Spitta, dans un compte-rendu de la Revue de l'histoire des Religions (36, 1897, p. 117-122) et plus tard dans *La valeur du témoignage historique du Pasteur d'Hermas* (Rapports annuels de l'Ecole des Hautes Etudes), Paris, 1900. De même FUNCK : *Die Einheit des Hirten des Hermas* (Theol Quartalschrift, 81, 1899, p. 321 360) ; EHRHARD : *Die altchristliche Litteratur*, Freib. in Br. p. 107 ss. ; G. UHLHORN, dans la *Realencyclopädie für protestantische Theologie und Kirche*, VII, 714 ; H. WEINEL, dans HENNECKE : *Handbuch zu den Neutestamentlichen Apocryphen*, Tübingen, 1904, p. 290, ss.

l'étude de Linck ⁽¹⁾ et dont la nouvelle hypothèse ne tient aucun compte. Le principe pour découvrir les interpolations est dès lors arbitraire : tout ce qui manque de clarté, toute répétition, toute contradiction, et naturellement toute affirmation chrétienne sont présentées comme des additions postérieures. Et malgré cette grande liberté, la tâche du critique est malaisée : M. Spitta doit supposer que le commencement du livre était perdu, que plusieurs morceaux ne se trouvaient pas à leur place actuelle, et il s'efforce de classer dans un ordre nouveau la matière de l'ouvrage ⁽²⁾. La reconstruction est loin d'être concluante ; si elle supprime quelques difficultés, elle en laisse subsister un grand nombre ; aussi bien dans les parties dites juives que dans les parties dites chrétiennes, de nombreuses contradictions demeurent ⁽³⁾. Mais le caractère arbitraire de la méthode apparaît surtout lorsqu'il s'agit d'expliquer les Similitudes IX et X ; la portée visiblement chrétienne de ces deux paraboles oblige à

(1) A. LINCK, *Die Einheit des Pastor Hermae*, Marburg, 1888 et BAUMGARTNER, *Die Einheit des Hermasbuchs*, Freib. 1889.

(2) L'ordre primitif aurait été pour les commandements et les similitudes :

1) Prologue : Vis. V, 1-5 ; Mand. IV, 2 ss. Vis. V, 6-7,

2) Les Commandements : 1, II, III, IV, 1 et 4, V-IX, X, 1. 1ss. 2 et 3 ; Sim. I, Mand. XII, 1-3.

3) Epilogue : Mand. XII, 3, 2-6 ; 5. Sim. VIII, 11, 1-5 ; 4.

4) Sim. IX et X.

5) Sim. V, II, III, IV, VIII. Mand. XI, Sim. VI et VII ; un morceau perdu et Sim. IX, 31, 4-33, 1.

(3) par ex. Vis. III, 13, 4 ; Sim. IX, 12, 6, etc. (cf. à ce sujet Hennecke).

des coupures considérables ⁽¹⁾, et il faut reconnaître qu'un semblable procédé permet de trouver derrière un texte chrétien quel qu'il soit, un écrit primitif d'origine juive ⁽²⁾.

Enfin plus récemment d'importants travaux ont été consacrés au Pasteur d'Hermas par M. D. Völter ⁽³⁾. L'attention de ce critique s'est portée d'abord sur les Visions ; les deux premières, juives à l'origine ⁽⁴⁾, seraient des révélations de la Sibylle de Cumes ; les Visions III et IV, également juives, s'y seraient jointes successivement. Elles émaneraient pas d'une véritable synagogue, mais d'une communauté de prosélytes indépendante et universaliste, ne conservant de la loi

(¹) Van Bakel et Volter qui admettent en partie l'hypothèse de Spitta reconnaissent eux-mêmes que c'était le point le plus faible de sa théorie. (cf. VAN BAKEL, *De compositione van den Pastor Hermae*, Amsterdam, 1900, p. 130-182. — VÖLTER, *Die apostolischen Väter neu untersucht*, Leiden, 1904, p. 319.)

(²) Signalons ici une hypothèse qui, selon l'expression d'Uhlhorn, est peu faite pour nous aider à résoudre l'énigme, celle de von SODEN, présentée dans la *Theol. Lit. Zeit.*, 1897, p. 581-587, sur *Spitta, zur Gesch. u. Lit. des Urchrist.*, 2 (Jacobus, Hermas). Après discussion de la théorie de Spitta, von Soden se ralliait partiellement à l'opinion de ce théologien, et se représentait comme suit la composition d'Hermas : un seul et même auteur juif a écrit, avant d'être chrétien, un livre de visions (Vis. I-IV), puis y a ajouté un livre plus important en 2 parties : 12 Mand. (Sim. I au lieu de Mand. XI), et 9 Paraboles (Mand XI, Sim. II, VIII, X). Devenu plus tard chrétien, il aurait ajouté une nouvelle parabole, la neuvième, puis la conclusion (Sim. X), et enfin remanié çà et là le vieux texte.

(³) *Die visionen des Hermas, die Sibylle und Clemens von Rom*, Berlin, 1900, et *Die apostolischen Väter, neu untersucht*.

(⁴) Après suppression de Vis. II, 7, 8 : κατὰ τοῦ υἱοῦ αὐτοῦ, interpolé.

que la partie morale, un véritable intermédiaire entre le judaïsme et le christianisme ⁽¹⁾.

Dans son second ouvrage, M. Völter attribue les deux premières visions à la Sibylle de Tibur ⁽²⁾ et donne à son idée de prosélytes émancipés toute sa portée. Appliquant la méthode de Spitta caractérisée plus haut, il élimine du livre entier les parties chrétiennes et voit dans la première rédaction l'œuvre de l'un de ces prosélytes. Mais au lieu de faire ensuite retoucher l'ouvrage par un chrétien, comme le voulait Spitta, il s'inspire de l'idée d'une composition progressive, émise par Harnack ; le prosélyte, converti à la nouvelle religion, aurait lui-même remanié et complété son œuvre en transformant la cinquième Similitude et en ajoutant la neuvième entièrement chrétienne ⁽³⁾.

Cette hypothèse a sur celle de Spitta le grand avantage d'admettre un seul auteur ; nous ne pouvons rien

(¹) Voir la discussion de cette hypothèse dans la Theol. Litt. Z., 15 sept. 1900, article de G. KRÜGER.

(²) Ce simple changement prouve combien nous sommes dans le domaine de l'hypothèse. Le seul point d'attache est Vis. II, 4, 1, dont Völter tire une conclusion directement contraire à ce que dit le texte. Il lui est d'ailleurs impossible de trouver un rapprochement sérieux entre Hermas et les livres sibyllins.

(³) Il obtient ainsi l'évolution suivante (résumée p. 323 à 327) :

1) Vis. I-IV (progressivement).

2) Huit commandements : I. II, III, IV (en partie), V (en partie), IX, X (en partie), XII (en partie), encadrés par Vis. V (en partie) et de Lim. X, 1, 2, 4, 5.

3) Huit Paraboles : Sim. VI, VII, VIII ; Sim. I-V.

4) Remaniement des Mand. portés à 12, en ajoutant : IV, 1, 8, 10, 11 ; 2 ; 3. V, 2, 3-7 ; VI, VII. VIII, XI, XII, 4, 6-6, 3.

5) Sim. IX et retouches finales chrétiennes.

tirer contre elle de l'unité de langue et de style du Pasteur. Elle évite même les exagérations de la précédente hypothèse en renonçant à appliquer à la Similitude IX la méthode des interpolations. Cependant nous ne devons pas moins lui reprocher d'être le fruit d'une critique arbitraire elle aussi, et dont le seul principe est encore en définitive de reconstituer un original juif. Toute allusion au christianisme est retranchée et attribuée à une période postérieure. Mais quand la méthode devient inapplicable, comme pour la Similitude IX, on déclare que le morceau tout entier a été écrit après la conversion de l'auteur. Or cette Similitude présente de nombreuses difficultés qui partout ailleurs auraient pu faire soupçonner des interpolations. Le Fils de Dieu, par exemple, y est à la fois le rocher sur lequel est bâtie la tour, puis la porte (Sim. IX, 12, 1 et 2), et l'homme grand et glorieux qui vient inspecter la Tour. D'autre part les fragments reconnus chrétiens sont loin d'avoir plus d'homogénéité et l'on sait quelle tâche réserve à l'histoire des dogmes la christologie du Pasteur. Ces deux faits nous semblent ruiner la théorie proposée. Une saine critique remettra les obscurités sur le compte de la mentalité de l'auteur : homme du peuple, à l'esprit touffu, à l'imagination variée, il ne craint pas de se contredire, et lorsqu'il a trouvé une image, il tient à en épuiser le sens par des explications successives, souvent divergentes. Il ne faut pas chercher dans son livre les procédés de composition de nos modernes écrivains et s'efforcer de reconstruire son œuvre avec notre logique ; la méthode psychologique peut seule aider à la comprendre.

Nous rejetons ainsi, pour des raisons de méthode et de critique littéraire, ces hypothèses qui morcellent le Pasteur sans parvenir à l'expliquer. Mais il faut nous arrêter encore à ce qu'elles ont de plus intéressant : l'idée d'une origine juive. Contre M. Spitta on a fait observer avec raison que l'écrit trahirait un singulier judaïsme : plus de prescriptions légales, mais une loi morale ; une attitude très libre à l'égard de l'Ancien Testament, des appels à la repentance plus proches des grands prophètes que des écrits juifs, etc. Et lorsque M. Völter, pour parer à ces difficultés, dit qu'il s'agit d'une communauté de prosélytes émancipés, il nous est difficile de ne pas trouver l'hypothèse hardie : cette communauté est imaginée pour les besoins de la cause, elle n'est connue par aucun document, et la supposition ne s'appuie que sur des prémisses critiques dont nous avons constaté la solidité. Nous nous refusons donc à admettre que le Pasteur d'Hermas ait été sous une forme antérieure un livre juif. Mais les nombreux parallèles relevés par Spitta et Völter, et le fait même qu'il est nécessaire de discuter la question posent un important problème : dans quelle mesure l'auteur est-il influencé par des idées juives ? était-il un ancien prosélyte ? faut-il expliquer ainsi la pauvreté dogmatique le caractère moralisant de son livre, et la forme apocalyptique sous laquelle il est présenté (') ?

(') L'importance du judéo-christianisme et son influence sur la théologie et la morale des Pères apostoliques a été récemment relevée par G. HÆNNICKE, *Das Iudenchristentum im ersten und zweiten Jahrhundert*, Berlin, 1908. (Sur Hermas, p. 174, 199 ss., 283, 296 ss., 213 ss., 328 ss., 351 ss.)

Quoi qu'il en soit nous sommes en présence d'un document chrétien de la première moitié du second siècle (1). Le succès dont il a joui sous sa forme actuelle nous autorise à y chercher des indications sur l'état moral et religieux des chrétiens qui y trouvèrent une réelle édification ; son étude montrera qu'il est possible d'en tirer des détails précis, presque des circonstances, et de saisir la personnalité d'un auteur aux prises avec des problèmes pratiques. Nous pensons avec M. Harnack que son activité littéraire et prophétique s'est étendue depuis l'époque de Clément jusqu'aux années 130 à 140, et il n'y a pas de raison suffisante de rejeter le témoignage du canon de Muratori qui en fait le frère de l'évêque Pius.

Avant d'examiner ce que cet écrit nous apprend sur la vie intérieure de l'Eglise de Rome, et pour en fixer définitivement la date, il faut encore nous demander s'il a connu les deux grandes crises qui ont troublé cette Eglise au milieu du second siècle, la crise gnostique et la crise montaniste.

L'intérêt de ces dernières considérations est évidemment capital au point de vue moral qui est celui de ce travail. Cependant nous ne pouvons avoir la prétention d'apporter ici une étude même rapide de ces grandes et délicates questions ; nous devons nous contenter d'indiquer brièvement les conclusions que nous avons adoptées et les motifs qui nous y ont conduit.

(1) D'après l'hypothèse de Völter, l'auteur est déjà chrétien au temps de la persécution de Trajan (Cf. *Die Apost. Väter*, p. 231.)

Les rapports avec le gnosticisme semblent bien difficiles à nier, et Stahl ⁽¹⁾ nous paraît en avoir démontré la réalité. Il s'appuie en particulier sur les passages suivants :

Sim. VIII, 6, 5: « ce sont des hypocrites... qui, par leurs doctrines étrangères, égarent les serviteurs de Dieu, surtout ceux qui ont péché, en ne les laissant pas se repentir » ;

Sim. IX, 19, 2: « ce sont des docteurs d'immoralité,... ils portent bien « le nom », mais ils n'ont pas la foi » ;

Mand IV, 2, 2: « la repentance est le fait d'une grande sagesse » ; (et dans ce commandement tous les passages dirigés contre l'ascétisme d'une part, et l'antinomisme de l'autre, les deux excès entre lesquels oscillaient les gnostiques) ;

Enfin Sim, V, où le rôle de la chair, — la *σάρξ*, — sa signification valable pour l'éternité, contraste avec le mépris qu'en avaient les gnostiques.

Stahl en conclut qu'Hermas est opposé aux gnostiques comme aux montanistes, et qu'il représente la tendance de l'Eglise. Cependant les allusions d'Hermas manquent de précision, et si les « docteurs hypocrites » sont mis en cause, c'est uniquement à propos des conséquences morales de leur enseignement, et des divisions qu'ils pouvaient amener dans la communauté. Il semble qu'il en aurait été bien autrement si le mouvement gnostique avait déjà revêtu la gravité qu'il atteignit à Rome vers le milieu du second

(1) *Patristische Untersuchungen*, Livre III, der « *Hirt* » des Hermas, Leipzig, 1901, p. 267.

siècle. Aussi croyons-nous, malgré Stahl, devoir reprendre à ce sujet l'opinion de M. Harnack ⁽¹⁾. D'après lui la grande crise gnostique est encore à peine en marche pour la paroisse romaine; une véritable séparation n'a pas encore eu lieu, le conflit n'est pas encore brûlant. Ajoutons que la faiblesse dogmatique et spéculative d'Hermas le rendait impropre à soutenir une lutte directe avec de tels adversaires, et qu'il était probablement peu capable par lui-même d'apprécier la gravité de leur théories.

En résumé nous pensons qu'Hermas a pu connaître les premières manifestations du mouvement gnostique, et que, s'il s'est élevé contre lui, c'est seulement au point de vue moral.

Trouvons nous dans son livre des traces de l'influence montaniste? En plaçant la composition du Pasteur avant l'an 140, nous écartions implicitement toute idée de relation avec le montanisme qui n'apparaît en Asie qu'après cette date (entre 140 et 160). Cependant d'éminents théologiens ⁽²⁾ ont affirmé la réalité de cette relation, et il y a lieu d'examiner leurs raisons.

Signalons l'opinion de Lipsius ⁽³⁾ qui s'est efforcé de faire ressortir les points de rapprochement et de divergence entre notre auteur et le montanisme. Il est d'abord conduit à cette conclusion que les idées fondamentales du Pasteur sont les mêmes que celles du

(1) ACL. II 1, p. 258.

(2) Blondel, Dorner, Baur, Ritschl, Lipsius, Stahl.

(3) D. LIPSIIUS : *der Hirte des Hermas und der Montanismus in Rom*, Z. W. Th. 1865, p. 266-308 et 1866, p. 27-81 et 183-218.

montanisme ; il relève en effet chez l'un et chez l'autre la réaction sur le terrain des mœurs chrétiennes, l'identité de conception du prophétisme et de la parousie, enfin et surtout les trois figures de l'Eglise symboliseraient chez Hermas les trois périodes distinguées par Montan dans l'histoire de la révélation divine ⁽¹⁾. D'autre part Lipsius met en lumière les divergences absolues qui séparent Hermas du montanisme ; elles reposent en définitive sur l'opposition radicale entre l'indulgence d'Hermas et le rigorisme de Montan ; c'est ainsi que l'idée de la seconde repentance, à laquelle Hermas a consacré son livre tout entier, est nettement repoussée par le montanisme, ce qui explique le mépris de Tertullien pour le Pasteur ; c'est encore ainsi qu'au sujet des secondes noces et des œuvres surrogatoires, l'un et l'autre se séparent décidément.

La théorie de Lipsius fut, à part quelques divergences, reprise et complétée, par Stahl ⁽²⁾ L'auteur présente Hermas comme antimontaniste ; il insiste surtout pour l'établir sur la huitième parabole, celle du Saule, et particulièrement sur cette question capitale, qui serait une allusion à la rigueur montaniste : « ces branches mortes peuvent-elles revivre ? » S'appuyant sur les nombreux passages relatifs au pardon pour tous, à la miséricorde du Seigneur, à la gaité du vrai croyant, il en conclut que le Pasteur est une tentative de la théologie ecclésiastique pour combattre

⁽¹⁾ L'époque de l'envoi du Paraclet, l'époque de la Révélation du Paraclet, enfin la Parousie et le règne de mille ans.

⁽²⁾ op. cit. p. 225-359.

le montanisme ; Hermas reconnaît bien la nécessité d'une morale sévère et blâme la mondanité ; son écrit serait un essai de réforme au sein de l'Eglise par l'Evangile du pardon.

Ces différentes raisons sont loin de nous paraître décisives. Et tout d'abord le fait d'avoir, dans ce rapprochement, constaté à la fois ces traits communs et ces divergences ne parle pas en faveur de la théorie. Qu'Hermas et le montanisme aient combattu la mondanisation croissante de l'Eglise, ce n'est point là une attitude originale, puisque l'un et l'autre se réclament du même Evangile, et, historiquement, rencontraient en réalité les mêmes circonstances ; que sur le prophétisme et la parousie leurs idées aient été les mêmes, cela non plus ne traduit pas de dépendance nécessaire ; enfin et surtout le prétendu parallélisme entre les trois apparitions de l'Eglise à Hermas et les trois grandes époques montanistes est loin d'être évident.

Quant à l'opposition relevée par les deux critiques, elle est assurément fort accusée et incontestable, et la démonstration est ici mieux établie. Avec l'inflexible sévérité de Montan contraste la religion d'indulgence et de pardon d'Hermas ; avec cet idéal de sainteté et de perfection, cette morale accessible et modeste. Mais conclure de là que dans tous les passages cités notre auteur se soit proposé de combattre la rigidité montaniste, cela nous paraît dépasser les prémisses. Hermas, il est vrai, s'est attaqué à des docteurs sévères ; il est vrai que sur la possibilité de la repentance, sur les secondes noces, les œuvres surérogatoires, il ait

visé des adversaires réels et des théories connues, mais la nécessité de reconnaître ici les thèses montanistes ne nous paraît s'imposer en aucune façon.

Aussi croyons-nous (') devoir repousser l'idée de toute dépendance historique directe d'Hermas à l'égard du montanisme.

(') Avec Hilgenfeld, Hagemann, Uhlhorn, Zahn et Harnack.

CHAPITRE PREMIER

Personnalité de l'auteur. — La paroisse romaine d'après Hermas

Le livre mystérieux que lisait l'Eglise à Hermas, lors de sa première apparition, contenait ces mots : « Va annoncer aux tiens les paroles que le Seigneur m'a chargée de te révéler ; alors tous leurs péchés passés leur seront pardonnés, ainsi qu'à tous les saints qui ont péché jusqu'à ce jour, s'ils se repentent de tout leur cœur, et que de tout leur cœur aussi ils renoncent à leurs indécisions. Va dire aux conducteurs de l'Eglise qu'ils ont à redresser leurs voies selon la justice pour recevoir la promesse dans sa plénitude et dans toute sa gloire (1) ». Enfin quand Hermas a reçu toutes ses révélations, le « Grand Ange » qui lui apparaît lui dit : « Porte à tous ces paroles, et que tous se repentent. — Seigneur, répond Hermas, j'annoncerai à tout homme la magnificence de Dieu ; — et j'espère qu'en m'entendant tout pécheur se repentira sincèrement, et qu'il recevra la vie. —

(1) Vis. II.

Sois donc fidèle à ta mission, lui dit l'ange, et accomplis-la jusqu'au bout ⁽¹⁾. »

Tel est le message émouvant dont se chargeait au début du second siècle un membre influent de l'Eglise chrétienne de Rome. Quel était ce prédicateur, et que pouvons nous savoir de la paroisse à laquelle était destiné cet appel ?

Au sujet de la vie et de la personnalité d'Hermas, aucun autre document que son propre livre ne nous apporte de renseignement suffisant. C'est donc au témoignage de notre auteur qu'il nous faudra nous adresser ; ce sont ses propres aveux et ses confessions personnelles qui nous permettront de représenter ce que fut sa vie, et de tracer de lui un rapide portrait.

A différentes reprises l'auteur de notre livre se nomme Hermas (Vis. I, 1,4 ; — 2,2 ; — 4,3 ; — II, 2,2 ; etc...), mais sans ajouter à ce nom aucune précision. Heureusement les deux visions qui introduisent l'ouvrage nous apportent sur sa vie les plus précieux renseignements. Elles nous apprennent qu'Hermas, enfant trouvé ou né dans l'esclavage, avait été vendu par celui qui l'avait nourri à une dame romaine du nom de Rhodè. Cette Rhodè l'affranchit et lui permit ainsi de s'établir et de fonder une famille. Hermas fit du commerce et dut parvenir à une certaine aisance. Mais il paraît que la fortune ainsi réalisée ne le fut pas toujours honnêtement, car nous le trouvons par la suite en proie à de cruels remords à ce sujet.

(1) Sim. X.

Cependant la plus grande cause de tristesse est pour Hermas le désordre où vit sa famille, et dès le début de l'ouvrage il reçoit à ce propos les plus graves reproches pour son manque de discipline et de fermeté. Sa famille est ouvertement chrétienne, et cependant sa femme est accusée de bavardage; ses enfants se sont rendus coupables du plus grand de tous les crimes: ils ont renié Dieu, blasphémé le Seigneur et dénoncé leurs parents; la conséquence de leur lâcheté a été pour Hermas la confiscation de presque tous ses biens; il a dû se retirer aux environs de Rome, et il cultive un champ sur la route de Cumes. C'est là que lui apparaît, nous dit-il, la dame figurant l'Eglise qui lui confie ses premières révélations. Hermas comprend sa culpabilité. Nous assistons à ses remords et nous le voyons pleurer sur sa négligence. Mais il apprend que Dieu a eu pitié de sa famille et de lui-même, et qu'il veut les sauver; qu'avec fermeté et persévérance Hermas avertisse les siens et les exhorte chaque jour, il vaincra leur méchanceté, et, si tous se repentent, ils seront inscrits avec les saints au Livre de la Vie. Par la suite nous apprenons que tous en effet se sont repentis et qu'ils ont obtenu leur pardon.

Mais Hermas n'est pas seulement chef de famille, et si la prédication de repentance dont il s'est fait le messager s'adresse d'abord aux siens, elle est surtout destinée à la paroisse dont il est membre, et, par elle, à la chrétienté tout entière. Hermas en effet appartient personnellement à l'Eglise romaine, et nous pouvons supposer qu'il en était un membre influent et connu,

peut-être un conducteur spirituel. Son témoignage n'est donc pas celui d'un observateur indifférent, il nous sera des plus précieux pour nous aider à nous représenter ce qu'était au second siècle la paroisse romaine qui devait jouer par la suite le rôle que nous savons.

Les aveux qui nous révèlent la personnalité morale de notre auteur sont loin de le présenter comme un profond observateur de lui-même. Hermas y fait preuve à la fois de naïveté et de présomption, mais aussi de courage et de loyauté, et la sincérité de ses déclarations nous livre en même temps les faiblesses et la vraie beauté de son caractère. Sa vanité se manifeste à différentes reprises dans son étonnement d'avoir failli, et d'autre part dans les certificats de vertu qu'il se décerne avec simplicité et où il se loue de son abstinence, de la pureté de ses intentions, de sa persévérance et de son zèle à la prière. Un certain pharisaïsme apparaît, à la vérité, dans sa manière d'établir pour les autres pécheurs un calcul mécanique des châtiments; nous le trouvons encore dans l'admission formelle d'œuvres surérogatoires, c'est-à-dire dépassant la mesure de ce que Dieu peut demander à l'homme. Enfin la façon peu courtoise dont il accueille le Pasteur (Vis. V), — si du moins elle n'est pas d'une portée allégorique, — jette un jour peu flatteur sur l'hospitalité d'Hermas. Ces dispositions d'ailleurs n'ont pas empêché notre auteur de condamner l'orgueil, de repousser les prétentions pharisaïques et de faire grand cas de l'hospitalité; mais Hermas montre ici combien sur son propre compte il se faisait illusion,

et témoigne suffisamment de son manque de pénétration spirituelle.

Cependant Hermas a le sentiment de la faute, et quand il a reconnu son péché, il le regrette et s'en repent de tout son cœur ; c'est là pour lui la première condition du salut, et il se l'applique avant tout à lui-même. La délicatesse et la droiture de sa conscience apparaissent dans la première scène du livre : Hermas qui s'est laissé aller à une pensée de convoitise, se la reproche sévèrement comme une faute réelle. La sincérité de son repentir éclate dans la douleur de ses remords, et dans les efforts qu'il fait pour réparer les torts commis ; dans le troisième commandement, nous le voyons pleurer sur ses mensonges et s'écrier : « Comment pourrai-je être jamais sauvé ? Dans toute ma vie, je n'ai pas dit une parole vraie, j'ai vécu dans la fourberie, et j'ai voulu faire passer mes mensonges pour la vérité ; personne ne me contredisait, car tous avaient confiance en moi ! Comment pourrai-je vivre après une telle conduite ? » Quelle que soit l'exagération de ces paroles, Hermas prouve ici combien il est touché par l'appel à la sincérité ; pour compenser ce qui lui a manqué auparavant, il prend la décision de mériter à l'avenir, par son honnêteté et la conduite irréprochable de ses affaires la confiance et le crédit dont jusque-là il jouissait à tort.

Mais le zèle avec lequel il entreprend la conversion de sa famille témoigne plus encore de sa vraie repentance, de son ardent désir de réparer, de compenser en expiant sa négligence. Car ce ne sont point là de simples aveux privés et sans conséquences ; la confes-

sion d'Hermas est faite publiquement et devant toute la paroisse ; son intention est de faire rentrer les siens dans la communauté dont ils se sont exclus. Ici nous apparaissent à la fois le sérieux moral de cet homme, — et aussi de la chrétienté qui attendait de tels actes de ses membres, — et d'autre part le courage réel et la loyauté de cette confession. Ce courage est chez Hermas un des traits les plus caractéristiques à relever ; naturellement hésitant, craintif et partagé, disposé à capituler devant l'obstacle, à fuir devant le danger, Hermas est capable aussi, par la puissance de l'Esprit de se relever joyeusement et de se ressaisir pour la lutte. Le prophète ne se reconnaît-il pas à ce contraste entre la faiblesse naturelle et la force divine qui transfigure ? Le mot qui termine la première vision nous apporte un écho de ce combat intérieur ; au moment où la mystérieuse apparition de l'Eglise, après lui avoir révélé le précieux message divin, est emportée par deux hommes vers l'Orient, elle lui adresse en souriant cette simple parole : Ἀνδρίζου, Ἐρεμῆ. (Sois un homme, Hermas !)

Simplicité et loyauté, conscience droite et forte, esprit superficiel et trop pratique peut-être, mais ausssi cœur enthousiaste et généreux, tels sont les traits principaux sous lesquels nous apparaît l'auteur de notre livre. Hermas est évidemment un homme du peuple, naïf et sans instruction, sans prétention d'ailleurs, et, pour ainsi dire, entièrement étranger aux préoccupations philosophiques. Le cercle de ses observations, modeste et restreint, n'embrasse guère que le domaine de la vie quotidienne ; toutefois son

imagination, riche et originale mais surtout étrange et diffuse, paraît comme hantée de visions apocalyptiques. Nous trouvons néanmoins chez Hermas de très hautes aspirations religieuses, une piété vivante et personnelle, et surtout un sens moral profond et délicat, capable de l'élever jusqu'à la plus pure éloquence. Hermas, nous l'avons dit, parle en prophète ; il n'a pas cependant la figure classique de l'homme de Dieu tout enveloppé d'une majesté surhumaine, comme les héros de l'ancienne alliance ; il est et il demeure le σύνδικος, le compagnon de servitude, partageant la faiblesse et les défaillances de ceux auxquels il prêche ; c'est par là qu'il s'adresse au cœur et qu'il émeut parfois profondément.

Au milieu des ténèbres d'un paganisme décadent, féroce et sensuel, Hermas est ambitieux de voir l'Eglise à la hauteur de sa tâche ; il le sait, elle a traversé et traversera encore les plus douloureuses épreuves, mais c'est à chacun de prendre vaillamment sa part de responsabilité et de rester fidèle jusqu'au bout. Quant à lui il se sent appelé au rôle sacré de prophète, et il apporte à tous les siens le message divin de repentance et de pardon.



Qu'était alors l'Eglise de Rome à laquelle était destinée cette prédication, qu'apprenons-nous à son sujet dans le Pasteur ?

L'époque où écrit notre auteur est une ère de piété intense et féconde, de lutte incessante et courageuse pour l'extension de l'Evangile. Au milieu de l'intolérance et des persécutions, l'Eglise maintient toujours

son indépendance morale et religieuse, et reste étroitement attachée aux vérités fondamentales de l'Evangile et à l'enseignement apostolique. Au point de vue dogmatique, la certitude calme de la foi garantit la plus entière latitude aux recherches théologiques; de nombreuses écoles commencent à se fonder, mais ne sont pas encore opposées les unes aux autres; d'ailleurs les problèmes spéculatifs ne sont pas alors au premier plan des préoccupations chrétiennes, et, dans les paroisses occidentales du moins, il s'agit avant tout de vie pratique et de conduite morale.

C'est une époque de fermentation, d'enthousiasme et de liberté.

Pour ce qui concerne l'organisation intérieure de l'Eglise Hermas nous la présente comme gouvernée par un *Conseil d'Anciens*; ces Anciens sont tous égaux pour lui; jamais il n'est question dans le Pasteur d'un directeur particulier de l'Eglise de Rome, mais de conducteurs toujours désignés au pluriel: *πρεσβύτεροι*, *πρωϊστάμενοι*, *ἐπίσκοποι*, *προηγούμενοι* (1). Le nom d'évêque, *ἐπίσκοπος* n'apparaît pas au singulier, et ne se trouve jamais opposé à celui d'ancien, *πρεσβύτερος* (2); comme dans le Nouveau Testament les deux termes sont pris l'un pour l'autre indifféremment. Les seuls conducteurs de la paroisse énumérés dans notre livre sont les anciens ou évêques, les diacres (*διάκονοι*) et les docteurs (*διδάσκαλοι*). Leur ensemble formait une espèce

(1) Vis. II, 2, 4. III, 1, 5, 9. 11. Sim. IX, 26, 27, 31.

(2) Irénée, dans Eusèbe *H. E.*, V, xxiv, 14, désigne encore les évêques de Rome par le terme de *πρεσβύτεροι*: οἱ πρεσβύτεροι οἱ προστάντες τῆς Ἐκκλησίας.

de conseil directeur, administrateur et enseignant de la communauté. Il faut encore mentionner les prophètes ; mais la prophétie était un don du ciel, un *charisme*, et non une fonction. Hermas se montre très sévère à l'égard de ce corps ecclésiastique, et s'élève à différentes reprises contre le relâchement qui tend à s'y introduire.

Nous le voyons, le Pasteur ne traduit aucune apparence d'épiscopat, au sens que le mot devait prendre par la suite, et à plus forte raison de papauté. L'organisation ecclésiastique que nous trouvons dans notre ouvrage ne diffère donc pas sensiblement de celle des Pastorales. Cependant la tendance à tout régler se dessine déjà ; on se fie moins à la liberté d'inspiration individuelle ; au lieu de la liberté d'enseignement et de discours, la charge ecclésiastique devient une fonction avec salaires réguliers. Ce sont les premiers pas vers l'organisation catholique ultérieure ; on s'en remet à des gens sûrs choisis par les membres de la paroisse pour leur valeur morale et l'exemple de leur conduite irréprochable. Les qualités exigées des évêques sont toujours celles qui sont exprimées dans les dernières lettres de Saint-Paul : « Si quelqu'un aspire à la charge d'évêque, il convoite une belle tâche. Eh bien ! il faut que l'évêque soit irréprochable ; qu'il ne soit le mari que d'une femme ; qu'il soit sobre, modéré, modeste, hospitalier, capable d'enseigner, qu'il n'aime ni le vin, ni les querelles ; au contraire, qu'il soit doux et pacifique ; qu'il ne tienne pas à l'argent ; qu'il dirige bien sa propre maison ; il faut encore qu'il jouisse de la considération de ceux du dehors, de peur

qu'il ne donne prise aux reproches..... Les diacres de même doivent être respectables ; qu'il ne soient pas bassement intéressés ; qu'ils gardent, dans une conscience pure, le mystère de la foi ». (I Tim. III, 1 à 9, voir aussi Tite I, 5 à 9).

Homme de l'inspiration prophétique et individuelle, Hermas ne nous apprend que très peu de choses sur la *vie cultuelle* de la paroisse ; on pourrait croire qu'il n'y en avait point, tellement ses allusions sont rares et incertaines. Il ne nous dit rien du service divin oral, rien non plus de la Cène, et ne nous parle guère que d'exercices de piété individuels. Ce silence est assurément surprenant. Un écrit contemporain, peut-être même antérieur au Pasteur, la Didachè, nous apporte à ce propos des indications précises ; ce manuel d'instruction religieuse traite en effet du baptême, des jeûnes et de l'eucharistie, et nous apprend que le texte des oraisons publiques était déjà fixé, qu'il existait des prières liturgiques (Did. 9,10) et que les fidèles devaient prononcer trois fois par jour l'oraison dominicale (Did. 8,3). Quoi qu'il en soit, l'attitude d'Hermas est pour nous significative, et confirme ce que nous avons déjà dit de la prédominance de l'élément moral dans toute les formes de la vie chrétienne à l'époque du Pasteur.

Hermas affirme la nécessité et la puissance de la *prière* confiante, nous aurons l'occasion d'y revenir. Il parle fréquemment du *jeûne*, et nous le voyons s'y livrer pour obtenir les révélations divines ; mais, nous le montrerons plus tard, la portée du jeûne est pour lui par-dessus tout morale, et en cela notre auteur se

sépare du courant général; la Didaché témoigne en effet de l'importance attachée déjà à la pratique extérieure, puisque deux jours de la semaine sont réservés à l'observation du jeûne (Did. 8,1); c'était l'adoption sans modification de la manière juive (¹).

Hermas attribue au *baptême* une valeur de premier ordre; il est l'indispensable condition du salut; et cette condition ne vaut pas seulement pour les chrétiens présents et à venir, elle s'étend aussi aux justes de l'ancienne alliance et aux anges eux-mêmes; cette étrange idée du baptême imposé aux justes d'Israël est particulière à Hermas; il nous montre les apôtres et les docteurs de l'Eglise portant le baptême aux Enfers « à ceux qui se sont endormis avant eux... dans la justice et la pureté », pour que ces derniers puissent eux aussi « trouver place dans la construction de la Tour; » — « en effet, il leur était nécessaire de remonter à travers l'eau pour être vivifiés, car ils ne pouvaient entrer dans le royaume de Dieu s'ils ne déposaient pas la mort de leur vie antérieure. Eux qui étaient entrés dans le repos, ils ont donc aussi reçu le sceau du Fils de Dieu, et ils sont entrés dans le Royaume », — car le baptême efface tout péché : « avant de porter le nom du Fils de Dieu, l'homme est mort; mais quand il a reçu le sceau, il quitte la mort pour la vie. Or le sceau, c'est l'eau : c'est donc mort qu'on descend dans l'eau, et vivant qu'on en remonte.

(¹) Nous pouvons comprendre, il est vrai, par le témoignage d'Hermas lui-même, que l'on pensait agir sur Dieu par le jeûne prolongé et la prière continuelle; mais ce n'est point là chez Hermas la véritable signification du jeûne. (Sim. V, 3, 1 et 4).

(Sim. IX, 16) ». C'est pourquoi la question de savoir si après le baptême une seconde repentance était possible fut si longuement et si chaudement discutée. Nous aurons l'occasion de nous étendre davantage à ce propos

Le neuvième commandement nous apprend qu'en dehors des services divins réguliers de la paroisse, il y avait des *réunions d'édification*, plus intimes et plus libres que le culte public. On y lisait des passages des Ecritures, livres de l'ancienne alliance et épîtres apostoliques. Ces lectures exercèrent sur Hermas la plus profonde influence.

C'est aussi dans ces assemblées que les fidèles inspirés, encore appelés *prophètes*, pouvaient prendre la parole. Mais s'il y avait en effet de véritables prophètes, humbles, doux, désintéressés, la liberté laissée à l'inspiration individuelle amenait de graves abus. A côté de certains exaltés, sincères mais malades, des imposteurs sans scrupules abusaient de cette latitude, répondaient à leurs auditeurs conformément à leurs désirs, et se faisaient payer les oracles rendus. La nécessité s'imposait de se tenir sur ses gardes, mais dès lors, comment distinguer ? La méfiance envers les vrais prophètes constituait une faute à l'égard de l'Esprit ; comment les reconnaître et ne pas se laisser tromper ? « Voici, dit le Pasteur à Hermas, à quoi tu pourras les discerner les uns des autres : *reconnais à sa vie celui qui a l'Esprit de Dieu*. D'abord celui qui a l'Esprit d'en haut est doux, paisible et humble de cœur, éloigné de toute méchanceté et de tout vain désir de ce siècle, il se fait lui-même le

moindre de tous les hommes ; ce n'est pas sur interrogation qu'il répond à personne, et il ne dit rien en particulier ; — ce n'est pas quand un homme veut parler que parle l'Esprit-Saint, mais lorsque Dieu le veut, c'est alors que cet Esprit parle ». . . . « Ecoute maintenant ce que je vais te dire au sujet de celui qui semble avoir l'Esprit. Celui-là s'élève lui-même et veut avoir la première place ; il se montre aussitôt effronté, sans pudeur et bavard ; . . . il reçoit les gages de sa prophétie, si non, il ne prophétise pas ; l'Esprit peut-il donc recevoir des gages et prophétiser ? Il n'est pas possible au prophète de Dieu de se conduire ainsi ; mais l'esprit de tels prophètes est terrestre ». (Mand. XI, 7 et 11).

En deux endroits, Hermas fait clairement allusion à une espèce d'*enseignement catéchétique* destiné aux néophytes, aux veuves et aux orphelins. Dans la Vision III (5.4), Hermas demande au Pasteur : « Quels sont ceux qui sont conduits et placés dans la construction (de l'Eglise) ? — Ce sont, lui est-il répondu, ceux qui sont nouveaux dans la foi, mais fidèles en même temps. Ils sont exhortés au bien par des anges, car une certaine impureté s'est manifestée en eux ». — Nous avons déjà mentionné le célèbre passage de Vision II, 4, 3 : « Ecris deux livres et envoie l'un à Clément, l'autre à Grapté, . . . Grapté avertira les veuves et les orphelins ». L'instruction religieuse pour la jeunesse était probablement laissée à la famille. L'objet principal de cet enseignement est la morale, la forme indiquée dans les « commandements » du Pasteur, est celle de préceptes de catéchisme ; c'est d'ailleurs

comme catéchisme que furent employées pendant deux ou trois siècles dans l'Eglise d'Orient ces *ἐντολαὶ* d'Hermas.

Sur l'organisation de la *bienfaisance* au sein de la communauté romaine, le Pasteur ne nous apprend que fort peu de chose. La fonction des diacres était évidemment limitée aux membres de la paroisse, veuves, orphelins et chrétiens nécessiteux. Mais nous pouvons supposer que la charité, librement exercée par les fidèles, s'étendait au-delà de ces limites, et s'adressait à l'occasion aux païens eux-mêmes. Cela paraît ressortir clairement du passage où le Pasteur fait l'éloge de ces chrétiens « revêtus de l'esprit de sainteté, qui sont toujours remplis de compassion à l'égard de tout homme, et qui, généreusement et spontanément, partagent les souffrances de chacun » (Sim. IX, 24, 2). Il semble même que ce dut être là un sûr et puissant moyen de propagande.

Hermas ne nous dit rien de ce qui était fait dans la paroisse, en faveur des malades et des mourants, et ce qu'il nous apprend sur les secours accordés aux veuves, aux orphelins et aux indigents est tout-à-fait insuffisant. Il n'avait rien sans doute à apprendre à ce sujet à ses lecteurs ; mais les nombreuses et pressantes exhortations par lesquelles il les rappelle aux devoirs de la charité nous montrent, d'une part, qu'il était loin de se désintéresser des souffrances et de la misère, mais nous font supposer, d'autre part, que ces devoirs étaient trop souvent oubliés.

Il n'est pas non plus question dans le Pasteur des relations de la communauté romaine avec les paroisses.

ses chrétiennes du dehors ; cependant nous savons par ailleurs que ces rapports étaient déjà fréquents et très actifs. Le rôle capital que devait prendre peu après l'Eglise de Rome au milieu de la chrétienté, serait suffisamment éloquent par lui seul ; un unique passage dans notre livre paraît être une allusion à ces rapports c'est, dans la Vision II (4,3), la mention de Clément chargé de s'adresser aux villes du dehors.

Le tableau moral de la paroisse romaine, tel qu'il est tracé dans le Pasteur, est loin d'être brillant ; mais Hermas est sévère en sa qualité de prophète, et il en faut tenir compte pour une juste appréciation. Les différentes classes de fidèles sont clairement décrites dans les deux images de la construction de la Tour (Vis. III et Sim. IX) et dans la parabole du Saule aux rameaux verts ou secs (Sim. VIII).

Les récentes persécutions ont opéré une espèce de sélection brutale mais décisive au sein de la communauté. Les uns ont marché héroïquement au-devant du martyre, et pour le nom de leur Sauveur se sont fait jeter en prison, sont montés sur le bûcher, ou sont descendus dans l'arène. D'autres ne se sont résignés à la mort qu'après avoir longtemps hésité ou reculé. Beaucoup ont courageusement confessé leur foi au Fils de Dieu sans se laisser arrêter par les railleries, la confiscation des biens ou l'emprisonnement. Mais le nombre est considérable aussi des apostats, des blasphémateurs et des délateurs qui se sont laissé entraîner à renier leur foi, soit par tiédeur, soit par attachement à leurs richesses.

Parmi les chefs spirituels de la paroisse, Hermas

connaît assurément des évêques fidèles et dévoués, irréprochables à tout point de vue, mais combien aussi sont indifférents, orgueilleux ou impurs ! A maintes reprises ⁽¹⁾, il tourne en dérision ceux qui se disputent les premières places (πρωτοκαθεδρίας) ⁽²⁾, et qu'il accuse amèrement de se montrer « effrontés sans pudeur et bavards ». Il parle aussi de diacres déshonorés, exploitant sans scrupules veuves et orphelins, et s'enrichissant des fonds qui leur sont confiés.

Parmi les conducteurs, Hermas signale encore de bons et sévères docteurs auxquels il accorde son entière approbation, mais aussi des « maîtres d'immoralité » aux théories creuses et funestes, qui cherchent des voies nouvelles dans des doctrines étrangères, ou flattent les pécheurs dans des buts intéressés. Peut-être faut-il voir ici une allusion aux premiers représentants de l'hérésie gnostique, mais, nous l'avons vu, Hermas ne connaît pas encore de véritable secte, et les docteurs dont il parle ne songent pas à se séparer de la communauté.

La confusion des bons et des mauvais éléments se remarque surtout parmi les fidèles. L'auteur cite souvent des chrétiens auxquels ne peut s'adresser aucun reproche, et dont la conduite et la charité ne laissent rien à désirer : « ce sont ceux qui croient fidèlement, et qui, toujours simples et innocents,

⁽¹⁾ Vis. III, 9. Mand. XI, 12. Sim. VIII, 7.

⁽²⁾ Ces luttes de préséance ont été de bonne heure une véritable plaie pour les communautés chrétiennes ; voir à ce propos : Matth. XXIII, 6 ; Marc XII, 39 ; Luc XI, 43 ; XX, 46 ; Clém. Rom. *Epist.* I, c. 44 ; Tertullien : *Adv. Val.* 4. Irénée IV, xxvi.

vivent heureux et sans contestation entre eux, et partagent la joie des serviteurs de Dieu ; revêtus de l'esprit de sainteté, ils sont toujours remplis de compassion à l'égard de tout homme ; généreusement et spontanément, ils partagent les souffrances de chacun.» (Sim. IX, 24, 2 et Vis. III, 5, 3 ; Sim. VIII, 3, 8 ; IX, 29, 1 ; 30, 2). Mais Hermas parle aussi de fidèles tièdes, indifférents ou indécis, — ou d'autres au contraire hardis et présomptueux. Beaucoup de chrétiens, entraînés par des amis païens ou par l'exemple des incrédules, se laissent aller à rougir du nom de leur Sauveur et tombent dans la mondanité ou même la débauche. D'autres, absorbés par le souci des richesses ou des affaires de ce monde, oublient les besoins de leur âme et leurs devoirs envers les frères ; plusieurs d'entre eux vivent à part, et cessent de fréquenter les assemblées des saints.

Hermas signale enfin parmi les plus détestables dispositions, l'esprit de calomnie, de jalousie, de dispute et de division qui compromet gravement la vie intérieure de la paroisse.

CHAPITRE II

La prédication de la seconde repentance

Le tableau que notre auteur nous a lui-même tracé de la communauté romaine au second siècle n'est pas celui d'une paroisse indigne et déchue, mais il est moins encore celui de l'Eglise idéale. Une réforme s'imposait assurément, qui, pour être profonde et durable devait être avant tout individuelle et morale. Hermas le comprit, et dans la communauté c'est à chaque membre en particulier qu'il adressait ses appels.

Ce qui avait été la première prédication de l'Evangile dans la bouche du Baptiste et après lui sur les lèvres du Seigneur lui-même, lui fournit la substance de ses exhortations : « Repentez-vous, car le Royaume des cieux est proche.

Mais avant même de pouvoir lancer son ardent appel, Hermas rencontra, dans les idées reçues autour de lui, et jusqu'en sa propre conscience une objection religieuse des plus troublantes et des plus graves. En effet ceux qu'il se propose d'exhorter à une prompt conversion, ceux qu'il considère à juste titre comme

responsables de l'appauvrissement spirituel de la communauté, ce sont les membres mêmes de la paroisse, ce sont les conducteurs, anciens, diacres, docteurs ; c'est sa propre famille, c'est lui-même, Hermas, c'est-à-dire autant d'élus consacrés par le baptême, et voués par le sceau de cette repentance décisive et solennelle à la pureté des saints enfants de Dieu. Or ces baptisés sont retombés dans le mal. Loin de persévérer dans l'innocence des disciples fidèles, plusieurs d'entre eux se sont rendus coupables des fautes les plus graves, au point qu'ils ont compromis maintenant les destinées de l'Eglise elle-même. Dès lors ces infidèles, qui par intérêt, indifférence ou lâcheté ont fait si peu de cas du don magnifique de Dieu, peuvent-ils espérer encore en la miséricorde du Seigneur, ou bien doivent-ils être désormais considérés comme perdus ?

Tel est le problème émouvant qui se posait à la conscience chrétienne du second siècle et qui fournit à Hermas l'occasion de son livre. Pour en apprécier la portée il faut nous représenter, d'une part, la notion que l'on avait alors de la vie de sainteté qui doit être celle du baptisé, — et d'autre part le douloureux désaccord qui existait entre cet idéal et la réalité.

« Il est impossible, avait déjà dit l'auteur de l'épître aux Hébreux, que ceux qui ont été une fois éclairés, qui ont goûté le don céleste, qui ont eu part à l'Esprit saint, qui ont goûté l'excellente parole de Dieu et les richesses du monde à venir, et qui retombent, soient ramenés à la repentance par une seconde régénération, eux qui, pour leur propre compte, remettent en croix

le Fils de Dieu et le vouent aux outrages. En effet, une terre arrosée par des pluies fréquentes et produisant des plantes utiles à ceux pour lesquels elle est cultivée, a part à la bénédiction de Dieu. Mais si elle ne rapporte que des épines et des chardons, on l'abandonne, on la déclare presque maudite, on finit par y mettre le feu (Ch. VI, 4 à 8) » ; et au Ch. X, v. 26 : « Si après avoir fait connaissance avec la vérité, nous péchons volontairement, il ne reste plus de sacrifices pour le péché ; il ne reste plus que la terrible attente du jugement et un feu dévorant qui doit consumer les rebelles ».

Les *Acta Thomae* ⁽¹⁾ affirment également que ceux qui ont reçu le don du Seigneur doivent « rester incorruptibles » et « demeurer toujours immaculés en cette vie, afin que demeurant tels ils reçoivent les immortels et grands bienfaits [de la participation au Royaume] ».

Enfin nous retrouvons des déclarations analogues dans notre livre : « J'ai entendu, dit Hermas, certains maîtres enseigner qu'il n'y avait pas d'autre repentance (*μετάνοια*) que celle du baptême, quand nous descendons dans l'eau et que nous recevons la rémission de nos péchés antérieurs ». Et le Pasteur lui répond : « Ce que tu as entendu dire est exact, car il en est ainsi ; il faut donc que celui qui a reçu la rémission de ses péchés ne pèche plus, mais qu'il demeure pur ⁽²⁾ ».

Tel était l'idéal dans son austère simplicité. En prin-

⁽¹⁾ Edition Max. Bonnet, p. 73.

⁽²⁾ Mand : IV, 3.

cipe il n'avait rien d'irréalisable, et beaucoup de chrétiens d'ailleurs s'étaient montrés capables de persévérer dans la pureté baptismale. Mais trop souvent l'expérience démentait la théorie, et le contraste était cruel entre cet idéal et la réalité. Ce qu'était cette réalité, nous l'avons vu dans le chapitre précédent, et notre auteur l'a sincèrement confessée dans ses récits symbolisant par la construction de la tour l'édification de l'Eglise : Vis. III et Sim. IX, et surtout dans sa parabole du Saule : Sim. VIII. L'auteur de l'*Apocalypse de Pierre* (¹), décrivant les châtements réservés après la mort aux baptisés infidèles, cite également parmi eux les apostats et les blasphémateurs, les riches égoïstes, les meurtriers et leurs complices.

Parmi ces chrétiens déchus, ceux dont le cas devait soulever les plus graves difficultés et troubler l'Eglise pendant plus d'un siècle, étaient les *renégats* ou les dénonciateurs, qui au lendemain de leur faute en manifestaient les plus profonds remords, et qui, tout prêts à une sincère repentance, n'aspiraient qu'à rentrer dans la communauté des frères. Mais la sévérité des saints était telle qu'au lieu de les accueillir et de les entourer, la plupart d'entre eux repoussaient ces malheureux et les accablaient des plus cruels reproches.

Cependant à côté de ces coupables repentants, Hermas constate aussi qu'un certain nombre de chrétiens qui n'ont pas ouvertement abjuré, se tiennent à l'écart de la paroisse pour différents motifs ; ce sont

(¹) *Revel. Petri*, éd. Robinson, 7, 20.

les « *solitaires* », les sauvages, *οι μονάζοντες*, — « ceux qui ont autrefois connu la vérité et n'y sont pas restés fidèles ; ils ne se sont pas réunis aux saints, et c'est pour cela qu'ils sont inutilisables [dans la construction de l'Eglise idéale] ». (Vis. III, 6,2). « Ils se sont enfuis au désert, et voulant vivre seuls, ils ont perdu leur vie ». (Sim. IX. 26).

Demi-chrétiens, demi-apostats, ces paroissiens équivoques retenaient de la foi ce qui leur semblait bon : religion monothéiste, préceptes moraux élevés, et observaient dans certaines mesures les pratiques du culte ; mais ils avaient soin d'éviter les exigences trop étroites, les renoncements douloureux et tout ce qui demandait de leur part un changement de vie trop radical. Certains fidèles en étaient conduits là par les obligations de leur commerce qui les amenaient à se mêler à la compagnie des païens ; ils entendaient alors tourner leurs frères en dérision et il leur arrivait d'en rougir ou de les dédaigner. Souvent aussi c'était un païen fortuné qui s'était senti attiré à la foi chrétienne par son sévère monothéisme, ses espérances d'avenir et sa morale pure et saine, mais qui préférait à l'humble et austère compagnie des fidèles la vie plus large et plus brillante des païens. La seule fréquentation des chrétiens exposait d'ailleurs à de nombreux dangers ; il était constamment à craindre d'être sollicité ; il faudrait recevoir ces frères comme des hôtes ; les bruits les plus étranges circulaient à leur sujet dans le monde païen ; les soupçons les plus graves, les accusations les plus injustes, souvent les plus invraisemblables, étaient accréditées ; pas de fléau, pas de

tremblement de terre, pas de sacrilège, qui ne leur soient attribués ; se dire chrétien, c'était accepter de devenir l'objet des sarcasmes, de la malveillance et des haines les plus féroces ; c'était s'exposer à voir un jour confisquer ses biens, à se faire jeter en prison, conduire à la flagellation ou à la torture, et peut-être livrer aux bêtes.

Devant de telles perspectives, on conçoit que beaucoup aient reculé, tout en demeurant attachés de cœur à la foi chrétienne. Mais l'Eglise ne pouvait accepter ce partage ni tolérer une telle tiédeur ; il fallait choisir entre elle et le monde, entre la vie et la mort. Hermas répète incessamment l'exhortation à se tenir avec les saints. « Ceux-ci, dit-il, entraînés par leurs innombrables affaires, ne se sont pas joints aux serviteurs de Dieu, ... ils entreront difficilement au Royaume ; » (Sim. IX, 20, 2) — « ceux-là vivaient avec les païens, et séduits par leurs vanités, ils se sont éloignés de Dieu ; ils seront donc jugés avec les païens ». (Sim. VIII, 9, 3, — voir aussi : Vis. III, 2, 6 ; — 6, 2 ; — Sim. VIII, 8, 1 ; — IX, 26, 3).

Malgré les dangers de cet exclusivisme, l'Eglise demeurait intransigeante, et se fermait à ces incertains comme aux apostats et aux blasphémateurs. Mais le nombre de ces rejetés grandissant de jour en jour sous la menace des persécutions, posait un douloureux problème : repousser les chrétiens déchus en dépit de leurs regrets et de leur repentance, c'était sauvegarder le principe, mais accepter de voir l'Eglise s'appauvrir et bientôt s'éteindre au milieu des persécutions ; d'autre part rouvrir les portes de la commu-

nauté à ces croyants infidèles, c'était assurer la propagande et l'extension de l'Eglise, mais atténuer aussi l'infâmie du reniement ; c'était sacrifier l'idéal évangélique en l'abaissant à la portée de la faiblesse humaine, au lieu d'élever jusqu'à lui le pécheur régénéré.

Telle était la difficulté que rencontrait Hermas au seuil même de son œuvre, et dont la préoccupation transparait, pour ainsi dire, à chaque page de son livre. Avant d'étudier la position adoptée devant elle par notre auteur, voyons comment elle était résolue autour de lui.

Les partisans de *l'indulgence* étaient loin d'être rares, et le *Pasteur* en atteste souvent l'existence. Plusieurs d'entre eux poussaient leurs théories jusqu'à la dernière exagération, et déclaraient que le chrétien ne pouvant plus faillir, le terme même de péché perdait pour lui sa signification. Hermas dénonce de semblables docteurs comme autant d'« hypocrites, qui répandent des doctrines étrangères et égarent les serviteurs de Dieu, et en particulier ceux qui ont péché, en ne les laissant pas se repentir, mais en les rassurant par des enseignements insensés (Sim. VIII, 6,5). » Quelques-uns de ces théoriciens ne se faisaient apôtres de la tolérance que pour des raisons méprisables : « docteurs d'iniquité, dit Hermas, qui dans un but intéressé ont égaré les hommes en les enseignant selon leurs convoitises (Sim. IX, 9,3). » Ces « maîtres d'immoralité » se faisaient donc payer leurs sophismes casuistiques et trafiquaient ainsi du relâchement des fidèles. Cet affaiblissement de l'idéal évangélique attesté par le

Pasteur, se reconnaît déjà dans la *Didachè*, et Irénée cite, parmi les plus funestes hérésies, les théories des *Valentiniens* et des *Carpocratiens*, qui, sous prétexte que la chair a droit à la chair comme l'esprit à l'esprit, en arrivent à perdre les notions du bien et du mal, du juste et de l'injuste ⁽¹⁾.

Une réaction *rigoriste* était inévitable. Malgré les excès où elle tomba, elle atteignit à une étonnante popularité. Nous la rencontrons surtout dans certains ouvrages hérétiques dont plusieurs furent néanmoins considérés pendant longtemps comme Ecriture canonique.

L'ascétisme absolu est le trait caractéristique de cette réaction. L'*Evangelie des Egyptiens* présente Jésus comme un partisan de la virginité ascétique. « Jusqu'à quand dominera la mort ? demande Salomé. — Aussi longtemps, lui répond le Seigneur, que vous, les femmes, vous enfanterez. . . . Je suis venu supprimer les œuvres de la femme » ⁽²⁾. Les *Actus Petri cum Simone* font de la chasteté la véritable condition du salut. « Complures aliae honestae feminae, audientes verbum de castitate, recedebant a viris suis, et viri a mulieribus, propter quod vellent caste et munde Deo servire » ⁽³⁾. Les *Acta Pauli et Theclae* présentent l'apôtre comme un prédicateur de la continence ascétique. « Heureux, disait-il ceux qui gardent pure leur chair, car ils deviendront le temple de Dieu ; heureux

⁽¹⁾ *Contra haer.* I, 6, 3. — I, 25, 5.

⁽²⁾ E. NESTLÉ. *Novi Testamenti graeci supplementum* (Leipzig, 1896) p. 72.

⁽³⁾ LIPSIUS. *Acta Petri*, (Leipzig, 1891) p. 85-87.

les continents car Dieu leur parlera ; ... il n'y a de résurrection que pour qui demeure pur » (1). Le livre des *Acta Thomae* qui fit partie de certaines Bibles, nous montre que Thomas arrivant dans l'Inde au moment où l'on préparait les noces de la fille du roi Gondaphoros, convertit si bien à la chasteté les jeunes fiancés, que ceux-ci bientôt rejetaient pleins de joie ce qu'ils appelaient désormais « l'œuvre de souillure et de confusion » (2). Aussi Mgr Batiffol, à qui nous empruntons ces dernières citations et dont l'étude nous a guidé pour la composition de ce chapitre, conclut : « En un temps où le martyre était un sort ordinaire, il faut pardonner à la prédication populaire d'avoir demandé à tout chrétien de l'héroïsme. Mais, évidemment, la distinction des préceptes et des conseils ne marquait pas cette prédication » (3).

*
* * *

Entre ces deux thèses extrêmes de l'indifférentisme et du rigorisme se place notre auteur, en affirmant la nécessité et la possibilité d'une seconde repentance. Cette affirmation constitue, nous l'avons vu, la substance même de son livre, et comme le leit-motiv de sa prédication. Le *Pasteur* n'est en effet qu'un long et ardent appel à la repentance ; tous ses développements, le récit de ses visions, ses discours, ses préceptes moraux, ses allégories et ses paraboles, l'ensemble de toutes ses exhortations émues et pénétrantes en

(1) *Acta Petri* (éd. Lipsius) p. 238-244.

(2) *Acta Thomae* (éd. Max Bonnet) p. 11-13 et 44.

(3) *Etudes d'Hist. et de Théol. positive*, p. 54.

dépit de leur gaucherie, convergent à cette déclaration : il reste pour tous les pécheurs une suprême possibilité de pardon.

Aux partisans de la théorie de l'indulgence excessive, Hermas oppose le devoir absolu pour le fidèle de conserver la sainteté baptismale ; « il n'y a pas d'autre repentance, dit-il, que celle du baptême ; . . . celui qui a reçu la rémission de ses fautes, ne doit plus pécher, mais se maintenir dans la pureté ». (Mand. IV, 3.) Le principe est intangible, et Hermas n'y apporte aucune atténuation.

Aux rigoristes il objecte la faiblesse humaine et l'amour divin. « Dieu qui connaît le fond des cœurs et qui prévoit tout, a connu la faiblesse des hommes et toutes les ruses du diable, qui devait s'efforcer de faire du mal aux serviteurs de Dieu et de leur nuire. Ce Dieu qui est plein de miséricorde, ayant eu pitié de son ouvrage, a institué cette repentance ». (Mand. IV. 3.)

Le pardon annoncé par Hermas a donc été l'objet d'une décision exceptionnelle de Dieu. Le Seigneur s'est laissé fléchir, et bien que les fidèles, après avoir obtenu rémission de leurs fautes, se soient détournés de lui, il leur envoie l'Ange de la Repentance adresser à tous un suprême appel, et, pour la dernière fois, offrir aux chrétiens la faculté de faire pénitence. Hermas, bien qu'il ne soit pas plus excellent que ses frères, a été choisi par Dieu pour apporter à tous le message encourageant et réjouissant, du grand jour de pardon. Tous les péchés commis jusqu'à ce jour, quelles qu'en soient la nature et la gravité, seront

remis à ceux qui s'empresseront de se repentir ; blasphème, apostasie, trahison des saints, adultère, pourront même être pardonnés ; mais à l'avenir, il n'y aura plus de miséricorde, et ceux qui pécheront désormais se voueront librement et volontairement à la mort, car « pour les serviteurs de Dieu, il n'y a qu'une repentance (Mand. IV, 1, 8), aux païens seuls le repentir est accordé jusqu'au dernier jour (Vis. II, 2, 5). » Il faut donc se hâter. D'ailleurs l'édification de l'Eglise tout près d'être achevée, ne se trouve interrompue un moment que pour offrir aux fidèles déçus une suprême occasion de faire pénitence. « Ne vous attardez pas, dit l'Ange glorieux, de peur que la construction de la Tour soit terminée, et que vous en soyez exclus ; car aucune autre Tour ne s'élève, mais c'est pour vous que le travail est suspendu ». (Sim. X, 4, 4) ⁽¹⁾.

Placé entre les deux théories opposées de l'indulgence et de l'ascétisme, Hermas penche alternativement vers l'une et vers l'autre, et le conflit des deux tendances apparaît constamment chez lui. A travers tout son livre, nous le sentons partagé entre la crainte d'abandonner le chrétien tombé sans espoir de salut, et celle d'abaisser le principe moral par la facilité d'obtenir le pardon ; « ce n'est pas, dit-il, que je veuille fournir une occasion de mal faire à ceux qui doivent croire, ni à ceux qui ont déjà cru au Seigneur ; celui qui ne cesserait de pécher et de se repentir n'en tirerait aucun profit, car son salut deviendrait difficile. » (Mand. IV, 3.)

(¹) Voir aussi Vis. III, 9, 5 ; — Sim. IX, 5, 1 ; — 14, 2 ; — 26, 6 ; — 32, 1.

Une certaine indécision dans les idées de notre auteur est la conséquence de cette lutte intérieure entre son idéal et son indulgence. Il approuve résolument les docteurs qui enseignaient que le baptême est la véritable et unique repentance, et maintient le devoir de persévérer dans la pureté baptismale. Quant à l'exceptionnelle occasion de salut annoncée par Hermas, elle n'est applicable qu'aux fautes commises dans le passé, et il est rigoureusement stipulé que les chrétiens qui pécheront à l'avenir, ne trouveront plus de pardon. « Le Seigneur, dit l'Eglise, a juré au nom de son Fils, que ceux qui désormais le renieraient encore n'auraient plus qu'à désespérer de leur vie. » (Vis. II, 2, 8). Renier le Seigneur avec blasphèmes, rougir du nom du Christ, livrer les serviteurs de Dieu, sont des péchés mortels pour lesquels il n'y a pas de miséricorde possible ; ceux qui se sont rendus coupables de tels crimes sont « à jamais perdus pour Dieu, car aucun d'eux ne se repent, même en entendant les commandements [du Pasteur] ; — la vie s'est retirée de semblables pécheurs. » (Sim. VIII, 6, 4 ; 8. 2 ; et Sim. IX, 19 1).

Mais Hermas ne se maintient pas dans cette sévérité, la clémence le presse, et s'il paraît favorable parfois aux thèses rigoristes, nous le voyons aussi censurer les conducteurs spirituels qui ne permettent pas aux pécheurs de se repentir et de revenir à la vie, et blâmer parmi ces pécheurs ceux qui désespèrent de leur salut devant l'immensité de leurs fautes. « Ne craignez point, dit le Pasteur, car j'ai été envoyé vers vous qui voulez vous repentir de tout votre

cœur, pour vous affermir en la foi. Confiez-vous donc à Dieu, vous qui, à cause de vos péchés, avez désespéré de votre vie.» (Mand. XII. 6. 1). Et cette indulgence va plus loin encore. C'est elle qui pousse Hermas à établir, parmi les plus coupables transgresseurs, des distinctions souvent subtiles. Ainsi la repentance est accordée aux apostats eux mêmes pourvu qu'ils ne soient pas convaincus d'avoir « renié Dieu dans le fond de leur cœur ; » — encore, ajoute-t-il, au sujet de celui qui aurait renié dans le fond de son cœur : « J'ignore s'il peut être sauvé. » (Sim. IX, 26,5 D'ailleurs aucune faute, aucun crime accompli dans le passé n'est exclu du droit au pardon, meurtre adultère, apostasie, peuvent même en bénéficier, pourvu que les coupables se repentent de tout leur cœur. Aussi Tertullien devenu montaniste a-t il accusé le Pasteur de tolérance excessive à l'égard des pécheurs et l'a-t-il appelé un livre bon pour les adultères.

En résumé la sévérité d'Hermas consiste à affirmer qu'après l'ère de grâce que Dieu l'a chargé d'annoncer, les fautes des chrétiens n'obtiendraient plus miséricorde ; — son indulgence, le sentiment inspirateur de toute l'œuvre, éclate en cette joyeuse et enthousiaste proclamation du grand jour de la repentance et du pardon.

*
* *

Toutefois cette rémission exceptionnelle de tous les péchés, accordée à la repentance sincère, ne va pas sans de nombreuses conditions. Avant tout le coupable doit reconnaître son péché, le prendre en hor-

reur, « haïr jusqu'au désir même du mal », (Mand. XII; 1. 1) et confesser sa faute⁽¹⁾, car « le Dieu tout-puissant ne se rappelle pas l'offense de celui qui a confessé son péché. » (Sim. IX, 23, 4)

Dépouillé de toute convoitise mauvaise, que le chrétien « revête la bonne et sainte convoitise », qu'il « redresse ses voies dans la justice » (Vis. II, 2, 6), qu'il « purifie son cœur » (Vis. III, 9, 8), et que par toutes les forces de sa volonté, il revienne sincèrement à son Dieu, car le désir du Seigneur est d'arracher ses enfants à la mort, mais il ne le fera pas, si l'homme lui même ne veut pas être sauvé ; dans ce sens, le pardon et la condamnation dépendent du pécheur : « Admire, dit le Pasteur à Hermas, combien la miséricorde du Seigneur est belle et glorieuse, puisqu'il accorde son Esprit à ceux qui sont dignes de la repentance. — Pourquoi donc, lui demande Hermas, tous ne se sont ils pas repentis ? — Dieu, lui dit le Pasteur, accorde la repentance à ceux en qui il a senti le sincère désir de se purifier et de le servir de tout leur cœur . Quant aux autres, ils ne se

(¹) Hermas ne nous paraît aucunement faire allusion ici à ce qui devait devenir la confession auriculaire dans le sacrement catholique de la pénitence. Il ne connaît pas d'absolution accordée au fidèle par un ancien ou un évêque, et ne mentionne avec les autres Pères et docteurs de la primitive Eglise que la confession publique, faite devant la paroisse assemblée, et dont il donne lui-même le courageux exemple, pour faire rentrer dans la communauté sa femme et ses enfants indignes. La confession auriculaire n'apparaît qu'au XIII^e siècle avec Innocent III dans l'Eglise catholique et fut encore longtemps combattue. Le Concile de Trente l'a enfin consacrée comme une institution apostolique et divine en 1546.

seraient repentis qu'hypocritement ; il ne leur fournit pas l'occasion de blasphémer son nom. » (Sim. VIII, 6, 2).

Le pécheur doit donc se hâter, car une seule repentance est encore possible aux fidèles ⁽¹⁾. Que de plus il soit vigilant ; « qu'il prenne garde à lui ! et le Seigneur tout-puissant et miséricordieux lui accordera la guérison, s'il ne souille jamais en lui ni la chair ni l'esprit, car l'un et l'autre sont une même chose, et ne peuvent être souillés l'un sans l'autre ; qu'il veille à les conserver purs, et il vivra en Dieu. » (Sim. V, 7, 4)

Et pourtant cette repentance ne suffit pas encore ; le chemin du pardon est long et pénible ; pour que les péchés soient vraiment effacés, pour que Dieu consente à répondre à la repentance de l'homme (*μετάνοια*) par la guérison (*ἰασις*) que lui seul accorde, il faut traverser les *épreuves expiatoires* (*θλίψεις*). Il faut que le pénitent « châtie » son âme, qu'il « s'humilie en tout acte, profondément », qu'il rencontre toute sorte d'épreuves ; et « s'il est capable de supporter toutes celles qui l'atteindront, alors celui qui a tout créé et affermi aura complètement pitié de lui, et lui accordera la guérison, s'il voit du moins le cœur du pénitent purifié de tout mal. » (Sim. VII.) Mais le chrétien peut être appelé à souffrir pour les autres, à expier le péché des siens ; quand Hermas se plaint des mauvais traitements que lui fait endurer l'Ange du Châtiment, le Pasteur lui répond : « C'est qu'il veut t'éprouver (*θέλει γὰρ σε πειρασθῆναι*), ces souffrances te sont nécessai-

(1) Vis. II, 2, 4 et 5. Mand. IV, 1, 8 - 3, 6. Sim. VIII, 11-3.

res. Tes péchés sont nombreux, pas assez cependant pour que tu sois livré à cet ange ; mais les tiens ont commis toute espèce d'iniquités ; aussi a-t-il ordonné que pendant un temps tu serais éprouvé, afin que ceux-ci se repentent et se purifient des convoitises de ce monde... Pour toi et ta maison, il est bon que tu sois maintenant éprouvé. » (Sim. VII)

Quelle est dans cette étrange similitude la pensée véritable de notre auteur ? Cette théorie des épreuves nécessaires à une repentance « pure et forte » nous indiquerait-elle qu'Hermas ait eu quelque idée de ce que nous appelons aujourd'hui le sacrement de la pénitence ? Cela n'est pas probable. Hermas ne connaît que les deux sacrements du Baptême et de la Sainte-Cène ; avec l'auteur de l'Épître aux Hébreux, il n'admet qu'une rémission des péchés : celle qui s'obtient par le baptême, et la repentance qu'il prêche est l'objet d'une grâce exceptionnelle de Dieu, accordée en raison de la fin du monde, et applicable seulement aux péchés antérieurs.

Devons-nous supposer alors qu'Hermas se soit élevé à la notion sublime et purement évangélique du rôle spirituel de la souffrance ? Nous ne le croyons pas. Dans sa pensée, en effet, les épreuves infligées au pénitent n'ont d'autre but que de le contraindre à une parfaite repentance ; et quand celle-ci sera arrivée à sa complète réalisation, le fidèle ne connaîtra plus aucune espèce de douleur, et « toute affliction s'éloignera de lui, comme de tous ceux qui vivront selon les commandements ('). » Cette dernière affirmation

(') Sim. VII, 7 ; voir surtout à ce sujet : Sim. VI, 3 et 4.

est concluante et suffit à nous montrer combien Her-
mas était loin des hauteurs évangéliques. Aussi pen-
sons nous devoir nous rallier à l'opinion de MM.
Gebhardt et Harnack qui soulignent de cette note les
premiers mots de la septième similitude : « Peccata
non remittuntur nisi cum paenitentia castigatio conju-
ncta sit. Habes hic initia perversae illius ecclesiasticae
disciplinae quam postea Romani late excoluerunt ; »
et Mgr Batiffol, citant la note des savants allemands
ajoute (1) : « Ce jugement est exact, sinon respectueux. »

Quels seront pour le fidèle, dans sa vie intérieure
et dans sa conduite pratique les *résultats* de cette
repentance accomplie ?

Au point de vue spirituel d'abord, le chrétien relevé,
naissant à une vie nouvelle, éprouvera comme une
régénération, un rajeunissement de son esprit purifié
(ἀνακαίωσις τοῦ πνευμάτων) (2). Affranchi de la servitude inté-
rieure des passions qui étouffent l'âme, libéré du
doute, de l'indécision, de la tristesse et des craintes
stériles, à l'abri de toute chute et de toute souffrance,
il aura la force et la joie d'observer les commande-
ments du Seigneur, il « vivra », — ζήσεται τῷ θεῷ.

La justification obtenue n'est donc pas un simple
pardon, mais une sanctification positive avec la pos-
session de l'Esprit Saint. Reconnaissant du pardon
obtenu, le chrétien se sentira pressé de pardonner lui
aussi ; « Dieu, notre Seigneur, le Maître du monde qui
a tout pouvoir sur sa créature, oublie l'iniquité de
celui qui confesse sa faute, et se montre indulgent ;

(1) Revue biblique, 1901. p. 349

(2) Vis. III, 8,9, et Sim. VIII, 6, 3.

l'homme, tout corrompu qu'il est et rempli d'infamies, gardera-t il donc la mémoire du mal commis par son prochain, comme s'il avait le pouvoir de le perdre ou de le sauver ? » (Sim. IX, 23,4)

Mais le signe pratique le plus irrécusable de cette régénération intérieure, celui qui résumera tous les autres, consistera dans le fait de revenir sans retard à l'Eglise, de rentrer dans la communauté des saints, résolu quoiqu'il arrive à ne plus se dérober à la persécution menaçante, mais, comme il plaira au Seigneur, à rendre témoignage au nom de Dieu et de son Christ. Ainsi le chrétien tombé mais relevé par la miséricorde divine, prendra sa place parmi les élus dans l'édifice de l'Eglise.

Nous devons maintenant conclure.

La pensée fondamentale du Pasteur est l'affirmation du droit pour le chrétien déchu à une seconde repentance, ce droit étant l'objet d'une concession exceptionnellement accordée par Dieu à l'occasion de la fin des temps. Contre les théoriciens de l'indifférence morale et les rigoristes encratites, Hermas est le représentant d'une morale indulgente moyenne, qui, malgré la modestie et la timidité de ses origines, allait devenir celle de la grande Eglise.

Hermas eut raison de proclamer la possibilité du pardon des péchés pour le baptisé déchu, mais sincèrement repentant. Il eut tort de présenter ce pardon comme l'objet d'une suprême et unique exception, et de l'expliquer par une fiction apocalyptique. Mais le plus grave reproche que nous croyons devoir lui

adresser est d'avoir enlevé à la repentance son caractère proprement spirituel et moral, en insistant sur la nécessité d'une expiation temporelle ; c'est seulement après ces épreuves purificatrices, objet d'un calcul mathématique de la part de l'Ange préposé aux châtiments, que les pénitents, dûment corrigés, sont confiés à l'Ange de la Repentance. Nous comprenons qu'avec de telles conceptions, Jésus-Christ le Sauveur ne jouât aucun rôle, pour ainsi dire, dans le drame intérieur de la repentance.

Avec Mgr Batiffol ⁽¹⁾ nous reconnaissons qu'« Hermas nous a montré de quel côté est l'Eglise ; » — et nous ajoutons : la parabole de l'Enfant Prodigue nous montre où est l'Evangile. « Rentrant alors en lui-même, il dit : Je me lèverai, j'irai vers mon Père et je lui dirai : Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils.... Comme il était encore loin, son père ému de compassion, accourut et le baisa longuement. « Mon fils que voilà était mort, et il est revenu à la vie ! Il était perdu et il est retrouvé ! »

⁽¹⁾ *Etudes d'Hist. et de Théol. posit.* p. 68.

CHAPITRE III

Questions diverses

C'est sur cette prédication de la seconde repentance que repose tout entier le *Pasteur* d'Hermas. L'ouvrage dans son ensemble ne fait que développer cet appel fondamental : « La fin des temps est proche, repentez-vous, observez les commandements et vous vivrez en Dieu ». Les nombreuses questions de morale étudiées par l'auteur ne sont là que pour motiver et appliquer ce thème général. Aussi ne les a-t-il traitées que subsidiairement et sans les approfondir, les prenant et les reprenant sous leurs divers aspects au cours de ses expositions.

L'absence de plan et de méthode qui caractérise cette apocalypse, ne permet pas d'apporter un exposé systématique des idées morales de l'auteur ; l'ordre en est forcément factice, les répétitions et les lacunes y sont inévitables.

Nous nous efforcerons néanmoins de grouper les diverses idées de notre auteur sous les quatre rubriques générales de l'*individu*, de la *famille*, de la *paroisse* et de la *vie sociale*.

§ I. — VIE INDIVIDUELLE

Nous avons vu dans notre premier chapitre l'importance accordée dans le Pasteur à ce que nous pouvons appeler le sacrement du *baptême*. Condition essentielle au salut, il s'applique aux saints de l'ancienne alliance et aux anges eux-mêmes : « Ces apôtres et ces docteurs qui avaient prêché le nom du Fils de Dieu, ont encore été, quand ils se furent endormis dans la vertu et la foi du Fils de Dieu, prêcher à ceux qui s'étaient endormis avant eux, et leur ont donné eux-mêmes le sceau de la prédication. Ils sont donc descendus avec eux dans l'eau et en sont remontés de nouveau ... Ceux qui s'étaient endormis les premiers sont donc descendus morts, et ils sont remontés vivants. Ces derniers ont été ainsi vivifiés par le ministère des premiers et ont connu par eux le nom du Fils de Dieu. C'est pourquoi ils sont remontés avec eux, ils ont été adaptés avec eux à la construction de la Tour, et ils ont été édifiés ensemble sans avoir été taillés : car ils s'étaient endormis dans la justice et dans une grande pureté ; il ne leur manquait que ce sceau » (Sim. IX, 16, 5).

Les fondements même de l'Eglise plongent dans les eaux qui symbolisent le baptême (Vis. III, 2, 4).

Le rôle capital attribué à ce sacrement explique la vivacité des controverses sur la possibilité d'une seconde repentance, et la gravité prêtée au problème, nous montre d'autre part combien l'Eglise était loin de se reposer sur la vertu du sacrement agissant *ex opere operato*.

Hermas insiste fréquemment sur les devoirs moraux que le baptême impose au fidèle ; « il ne doit plus

pécher, mais demeurer dans l'innocence ⁽¹⁾se montrer simple, sans rancune, et renoncer à l'iniquité ⁽²⁾ ; » — car le baptême est incomplet sans la pratique des vertus qui font le vrai serviteur de Dieu ; — « nul ne peut entrer au Royaume s'il ne s'en est pas revêtu ; porter le nom du Fils ne suffit pas ⁽³⁾ ».

Ceux qui ont brisé le sceau du baptême se sont en principe exclus du salut, car « il n'y a pas d'autre conversion que celle que nous obtenons lorsque nous descendons dans l'eau ⁽⁴⁾ ». Ils ne retrouveront la vie que s'ils profitent sans tarder du délai de grâce exceptionnel annoncé par le Pasteur ⁽⁵⁾.

Hermas prend souvent occasion de rappeler la nécessité de la *prière*, et d'en proclamer la puissance. Pour espérer l'exaucement, le chrétien doit se montrer obéissant et fidèle. « En effet, comment un homme obtiendrait-il quoi que ce soit du Seigneur s'il ne le sert pas ? » ⁽⁶⁾ — « La prière du juste avait dit Jacques ⁽⁷⁾, est d'une grande efficace quand elle est fervente ». Elle doit être encore pleine d'abandon et de confiance : « en suppliant le Seigneur de me délivrer, je me rappelai cette parole que j'avais entendue : ne doute pas ⁽⁸⁾ ». Il faut enfin prier sans se lasser, car « le Seigneur

⁽¹⁾ Mand IV, 3, 2.

⁽²⁾ Sim. IX, 31, 4.

⁽³⁾ Sim. IX, 13, 2.

⁽⁴⁾ Mand. IV, 3, 1.

⁽⁵⁾ Sim. VIII, 6, 3.

⁽⁶⁾ Sim. IV.

⁽⁷⁾ Ch. V, v. 16.

⁽⁸⁾ Vis. IV, 1, 7.

répond à ceux qui le supplient avec persévérance (1) ».

Le serviteur de Dieu, « celui qui possède le Seigneur en lui-même », lui demande l'intelligence (σύνεσις), et il la reçoit ; « tout symbole alors se résout pour lui, et il comprend les paroles divines prononcées en paraboles (2) ; — lorsque tu ne comprends pas, ne te dépense pas en efforts comme si tu étais sage, mais adresse-toi au Seigneur qui te donnera l'intelligence (3) ».

Mais la prière peut être étouffée dans le cœur. La tristesse le doute, la colère, les soucis, l'empêchent de jaillir confiante, spontanée et joyeuse.

Hermas met très souvent en garde ses lecteurs contre les funestes conséquences morales de la *tristesse* (λύπη), « la plus détestable de toutes les dispositions et la plus nuisible aux serviteurs de Dieu (4) ». Le dixième commandement est tout entier une rigoureuse condamnation de la mélancolie, et un appel plein d'entrain et de virilité à la gaieté et à la joie. « Affranchis-toi de la tristesse, et garde-toi bien d'affliger par elle l'Esprit Saint qui habite en toi, de peur qu'il ne se retire de toi, car il ne peut la supporter. . . L'homme triste est d'ailleurs toujours en faute; d'abord parce qu'il attriste l'Esprit Saint qui a été donné joyeux à l'homme, ensuite parce qu'il est incapable de prier Dieu et de lui rendre gloire, car la prière d'un tel homme n'a jamais la force de monter jusqu'à l'autel du Seigneur ». Il est vrai que si la tristesse peut conduire à la mort elle

(1) Sim. V, 4, 4.

(2) Sim. V, 4, 3.

(3) Sim. IX, 2, 6.

(4) Mand. X, 1, 2.

peut aussi donner le salut, car elle amène quelquefois le pécheur à la repentance ⁽¹⁾; mais elle est par-dessus tout déprimante et dangereuse. « Chasse-la donc bien loin de toi... et revêts-toi de l'allégresse qui trouve toujours grâce auprès de Dieu ; livre-toi à elle, car, dans la joie, l'homme ne pense et n'accomplit que du bien ⁽²⁾ ». Cette salubre disposition doit naturellement se manifester au-dehors par l'entrain et la gaieté.

Hermas, remarquons-le, plutôt enclin à l'austérité ascétique, ne puise cette joie, cette sécurité intérieure que dans l'assurance et l'ardeur de sa foi. Elle n'est pas pour lui une heureuse disposition naturelle, elle n'est pas seulement une attitude morale désirable et bienfaisante, elle est le signe de la consécration entière et calme à la cause de Dieu, et se retrouve chez tous élus et les messagers du Seigneur. L'Eglise, le Pasteur, les Vertus, l'Ange vénérable, témoignent de cette vie supérieure. Le Pasteur est ici dans l'esprit évangélique, et ce christianisme joyeux et confiant en dépit des épreuves et des menaces, nous rappelle les exhortations du Seigneur et de ses apôtres : « Votre douleur se changera en joie, ..et votre cœur sera dans l'allégresse. — Que votre joie soit dans sa plénitude ⁽³⁾. — Que le Seigneur vous comble de toute la joie et de toute la paix que donne la foi ⁽⁴⁾. — Mes frères,

(1) « Je suis heureux, dit Paul aux Corinthiens, du repentir qu'a produit votre chagrin. La tristesse selon Dieu produit une repentance qui conduit au salut, et qu'on ne regrette jamais ; — la tristesse du monde amène la mort » (2 Cor. VII, 9 et 10).

(2) Mand. X, 1, 2 ; — 2, 5 ; — 3, 2 ; — 3, 1,

(3) Jean XVI, 20, 22, 23.

(4) Romains XV, 13,

réjouissez-vous dans le Seigneur ⁽¹⁾. — Soyez toujours joyeux ⁽²⁾ ».

Hermas s'élève constamment contre ce qu'il appelle la *δυσυχία*, l'esprit d'irrésolution, d'hésitation, de doute ⁽³⁾. « Garde-toi de l'indécision ! Purifies-en ton cœur ! Elle est détestable et insensée. Combien elle en a déracinés de leur foi, et certes de fidèles et de forts ! Car elle est fille de Satan et fait le plus grand mal aux serviteurs de Dieu ». Cette disposition est aussi funeste au chrétien parce qu'elle s'attaque au cœur même de la vie spirituelle et étouffe la prière. Les *δίσυχοι*, ces « cœurs partagés », prient Dieu sans confiance ; ils doutent, ils désespèrent de leur exaucement ; leur prière, en effet, n'a pas la force de monter jusqu'à Dieu, « et ils n'obtiennent jamais rien. » Leurs croyances sont incertaines ; ils errent et se perdent dans des voies nouvelles (Vis. III, 7, 1). Ils sont faibles contre la colère, « qui s'insinue dans le cœur des vaniteux et des inconstants (Mand. V, 2). » De tels hommes se laissent facilement abattre et ne réussissent à rien : « Quand un inconstant entreprend une œuvre, et que cette œuvre se trouve atteinte de *δυσυχία*, alors la tristesse entre en lui, puis le mécontentement, il s'irrite... et finalement se désole et se repent du mal qu'il a commis (Mand. X, 2, 2).... Ces douteurs sont sans force ; seules leurs paroles vivent, mais leurs actes sont

(1) Philippiens III, 1.

(2) I Thess. V, 16.

(3) Ce mot peut encore se traduire : incertitude, indécision, inconstance, défiance, foi vacillante, esprit partagé ; voir tout le neuvième commandement.

morts. Ces hommes ne sont ni morts ni vivants. Entendent-ils parler d'une persécution, les voilà qui par lâcheté retournent à leurs idoles, et rougissent du nom de leur Seigneur... S'ils ne se repentent, ils seront difficilement sauvés (Sim. IX, 21, 2 et 3). »

A cette déplorable disposition, Hermas oppose la foi sûre d'elle-même, la prière confiante et résolue, la direction ferme et persévérante du cœur tout entier vers Dieu parce que du cœur tout entier doivent procéder la repentance, la soumission, la consécration et la fidélité. « N'hésite donc pas à t'adresser à Dieu, au lieu de te demander en toi-même comment tu peux le solliciter et obtenir de lui quoi que ce soit, après avoir aussi souvent péché contre son nom. Ne t'arrête pas à ces pensées mais de tout ton cœur tourne toi vers Dieu, et tu reconnaîtras sa grande miséricorde, puisqu'il ne te méprise pas et qu'il exauce la demande de ton âme... Purifie ton cœur du doute. Revêts la foi, car elle est puissante. Crois que Dieu reçoit tes prières, et ne te prends pas à douter parce que l'exaucement ne vient pas tout de suite... c'est là une épreuve... tu seras exaucé plus tard (Mand. IX). »

Cette confiance joyeuse et opiniâtre est la vraie force à opposer aux continuelles menaces du doute moral. Le fidèle doit porter à Dieu tous ses sujets de crainte et de tentation. « Tu as bien échappé [au danger], s'entend dire Hermas, parce que tu as remis à Dieu ton angoisse et que tu as ouvert ton cœur au Seigneur, croyant bien que tu ne pourrais être sauvé que par le nom grand et glorieux. Ta foi t'a sauvé d'une grande épreuve (Vis. IV, 2, 4). »

Les appels à la volonté et à l'énergie morale sont d'ailleurs nombreux chez Hermas. Le chrétien ne doit pas se laisser absorber par le remords de ses péchés ⁽¹⁾, mais se tourner de toutes ses forces vers le Seigneur, marcher résolument « dans le droit chemin, fuir la route mauvaise et tortueuse ⁽²⁾ ; » alors il sera « plus fort que le Diable ⁽³⁾. » Car c'est par la fidélité que le chrétien sera vraiment vainqueur. « Persévère dans la justice, et ne faiblis pas ⁽⁴⁾ ; abstiens-toi de toute iniquité en faisant ce qui est bien ⁽⁵⁾. » — « Ne te laisse pas vaincre par le mal, disait Paul, mais surmonte le mal par le bien ⁽⁶⁾. » Enfin nous avons vu dans notre précédent chapitre que la souffrance, de quelque nature quelle puisse être, doit être vaillamment acceptée et supportée comme une épreuve salutaire, et que le chrétien doit en rendre grâce à Dieu, alors même qu'il doit la subir en expiation pour les siens.

Le cinquième commandement présente la *colère* (*ὀξύχολία*) comme capable de causer dans la vie intérieure de véritables ravages. Le Pasteur déclare à Hermas que si lui et sa famille ne s'en abstiennent pas, ils perdront tout espoir de salut. La colère fait oublier aux hommes le sens de la justice, non point à ceux qui sont remplis de la foi, « car la puissance du Seigneur habite en eux, » mais elle s'attaque surtout

(1) Vis. III, 1, 6 ; — Mand. XII, 5,

(2) Mand. VI, 1, 2.

(3) Mand. XII, 6.

(4) Vis. II, 2, 7.

(5) Mand. VIII, 2.

(6) Rom. XII, 21.

aux vaniteux et aux inconstants. Les querelles de ménage peuvent être amenées par les raisons les plus futiles : questions « de nourriture, d'économie, discussion au sujet de quelque ami, de cadeaux reçus ou donnés, ou pour toute autre sottise, car ce ne sont là que des sottises, bien inutiles, et funestes aux serviteurs de Dieu (2, 2). » La colère a presque toujours d'ailleurs les plus détestables conséquences, et ne peut que remplir l'âme de rancune et d'amertume. Enfin « quand la colère s'introduit [dans le cœur], l'Esprit Saint qui est tendre est bientôt à l'étroit, et ne trouvant pas le lieu pur, il cherche à s'en éloigner, car il étouffe avec l'esprit impur ; violé par la colère, il ne peut pas non plus servir Dieu comme il le voudrait, car dans la patience habite le Seigneur, dans la colère le Diable. . . . La cohabitation des deux esprits est nuisible et dangereuse à l'homme (1, 3 et 4) ; » l'Esprit Saint finit par s'enfuir, et l'homme alors rempli de tous les mauvais esprits, est désormais perdu. « Sois donc patient (μακρόθυμος), dit le Pasteur, tu triompheras de tout mal, et tu accompliras toute justice. Alors l'Esprit Saint qui habite en toi restera pur, et ne sera pas obscurci par l'esprit du mal, mais il se réjouira profondément avec le vase (σκεύος) dans lequel il est contenu, et il servira le Seigneur avec allégresse, ayant en lui la plénitude de la vie. . . . ne néglige pas ce commandement, car son observation est la condition de l'observation des autres (Mand. V, 1, 1 et 2; 2, 8). »

La signification du *jeûne* (νηστεία) est pour Hermas avant tout morale. Il est vrai que lui-même le pratique souvent pour obtenir les révélations divines, et il

semble que par là il ait voulu en quelque sorte agir sur Dieu par un moyen matériel, mais il se tient en garde contre la tentation d'en abuser. « Veille, lui dit l'Eglise, à ce que ton insistance n'arrive pas à nuire à ton corps (Vis. III, 10, 7) ; » et le Pasteur lui déclare au début de la cinquième similitude : « Vous ne savez pas jeûner pour le Seigneur ; il ne s'agit pas de ce jeûne inutile que vous pratiquez. Dieu ne veut pas de ce jeûne stérile, car en jeûnant ainsi, tu ne travailles pas pour Dieu à la justice. » Le jeûne véritable consiste à s'abstenir de tout mal, à chasser tout mauvais désir, à croire en Dieu, à le servir d'un cœur pur, et à suivre ses commandements ; « c'est en faisant cela que tu vivras en Dieu et que tu accompliras un jeûne important et agréable au Seigneur. » C'est dans le même esprit que Barnabas écrivait : « Un sacrifice pour Dieu est un cœur brisé ; un parfum pour le Seigneur, un cœur qui loue son créateur. (Barn. 2, 10). »

Cependant le Pasteur n'exclut pas la pratique matérielle du jeûne. Il en fait seulement l'objet d'un conseil à suivre après avoir observé les commandements du Seigneur, et capable d'attirer, parce qu'il n'est pas exigé, une gloire exceptionnelle. Il consistera à ne se nourrir ce jour-là que de pain et d'eau, à escompter la valeur des aliments qui auraient pu être absorbés, et à venir alors en aide aux veuves, aux orphelins et aux nécessiteux. Un tel jeûne sera compté, et ce sacrifice sera agréable au Seigneur. « C'est en agissant ainsi que tu seras heureux ».

La *recherche de la vérité* dans le domaine religieux constitue pour Hermas une obligation morale de pre-

mier ordre et lui-même s'attire souvent les reproches sévères et parfois très mérités du Pasteur pour son inintelligence. « Ta stupidité est tenace, lui dit celui-ci dans la sixième similitude, veille à ne pas être convaincu d'inintelligence à la fin des temps. » L'impureté morale, le souci des affaires, la tristesse, le manque de confiance, obscurcissent le jugement spirituel. La crainte du Seigneur est nécessaire pour scruter la vérité ⁽¹⁾; Dieu d'ailleurs accorde ses révélations à qui les lui demande avec sincérité ⁽²⁾. Cependant la connaissance des choses divines est inutile à chacun sans la pratique des commandements. « Si quelqu'un n'a pas connu Dieu et fait le mal, il est châtié; mais celui qui a connu Dieu ne doit plus pécher, mais pratiquer le bien; si donc cet homme qui devait faire le bien tombe dans l'iniquité, une telle chute ne te paraît-elle pas plus grave que chez celui qui ne connaît pas Dieu ⁽³⁾? »

Les appels à la *sincérité*, à l'amour de la vérité, sont très fréquents dans le Pasteur; l'observer, c'est « rendre gloire à Dieu. » Les menteurs repoussent le Seigneur; ce sont des spoliateurs qui ne lui rendent pas le dépôt confié, car ils ont reçu un esprit sans fraude; ils rendront compte d'un tel crime ⁽⁴⁾. Celui-là seul qui aime la vérité recevra la vie éternelle.

La *simplicité* est une des premières vertus chrétiennes. Hermas y fait constamment allusion, et lui-

(1) Mand. X, 1, 4, 5, 6.

(2) Sim. V, 43. IX, 26,

(3) Sim. IX, 18, 1.

(4) Mand. III. 2.

même est souvent complimenté à ce sujet. La simplicité doit pénétrer toute la vie du fidèle, car sans elle, pas de pureté ni de joie ⁽¹⁾.

Hermas admet que parmi les saints, quelques-uns sont demeurés simples et innocents comme des enfants. « Aucune pensée mauvaise n'est montée dans leur cœur, et ils ne savaient pas ce qu'est le mal. Assurément ceux-là entreront au Royaume, car ils n'ont profané aucun des commandements du Seigneur. Heureux vous qui revêtirez cette innocence, car les premiers de tous vous vivrez en Dieu ⁽²⁾. »

Bien qu'Hermas emploie fréquemment le terme d'*ἐγκράτεια*, il est difficile de préciser le sens qu'il y attachait. Dans certains passages il paraît désigner par ce mot la chasteté, la continence, mais ailleurs, et en particulier dans le huitième commandement, il semble y attacher une toute autre signification. « Toutes les créations de Dieu sont doubles (Mand. VIII, 1, 1), et il en est ainsi pour l'*ἐγκράτεια* ; car il y a des choses dont il faut *ἐγκρατεύεσθαι*, s'abstenir, d'autres dont il ne faut pas s'abstenir ; » — et parmi les premières, il cite l'adultère, l'inconduite, l'ivresse, la volupté, les excès de toute nature, — et parmi les secondes, la foi, la crainte de Dieu, la charité, et toutes les vertus chrétiennes. La meilleure traduction du mot serait donc dans tout ce commandement celle d'abstention. Aussi ne croyons-nous pas que l'emploi si fréquent du terme dans le Pasteur, fasse d'Hermas un partisan de l'ascétisme encratique, et pensons-nous que ce mot doit être

⁽¹⁾ Vis. I, 24. II, 32. Mand. II, 1, 7. Sim. IX, 15, 2. Sim. IX, 24, 3.

⁽²⁾ Sim. IX, 27.

pris surtout dans le sens d'empire sur les passions, de tempérance de retenue morale, proche parente de la *moderatio* latine, trouvant sa plus authentique expression dans la pureté du cœur et la sainteté de la vie ⁽¹⁾.

§ 2. — VIE FAMILIALE.

Hermas fait rarement allusion à la sainteté du *mariage*. Cette réserve peut s'expliquer par le fait que la réalité pratique répondait à peu près aux exigences évangéliques. Le quatrième commandement est le seul passage explicite à ce propos. « Je te recommande, dit le Pasteur, d'observer la chasteté. Que la convoitise d'aucune autre femme [que la tienne] ni d'aucun adultère ne monte dans ton cœur. Si tu te livres à l'une de ces pensées, tu commets un grand péché. Souviens-toi toujours de ta femme, et jamais tu ne t'égareras. Si la convoitise monte en ton cœur, tu pêches, car pour un serviteur de Dieu, la convoitise est une grande faute. Où habite la sainteté ne doit pas s'élever l'iniquité. Commettre ce péché, c'est préparer sa mort. »

Nous savons qu'au sujet du *divorce*, les principes chrétiens étaient en opposition flagrante avec les coutumes contemporaines qui admettaient le divorce pour les causes les plus futiles. Jésus avait déclaré le mariage indissoluble, et ne faisait d'exception que pour le cas d'adultère. Paul avait maintenu le commandement dans toute sa rigueur : « Que la femme ne

(1) Voir Vis. III, 8 ; — Vis. IV, 2 et 3 ; — Mand. I et VI, 1 ; — Mand. VIII.

se sépare point de son mari. Si elle s'en trouvait séparée, qu'elle reste sans se remarier, ou qu'elle se réconcilie avec lui. Que le mari ne répudie point sa femme. — Si un frère a une femme non croyante, et qu'elle consente à vivre avec lui, qu'il ne divorce pas. Et si une femme a un mari non croyant, et qu'il consente à vivre avec elle, qu'elle ne divorce pas. Car la femme sanctifie son mari non croyant, et le frère sanctifie sa femme non croyante (I Cor. VII, 10-14). »

Notre auteur s'appuie sur l'exception formellement reconnue par le Maître, et admet le divorce pour cause d'adultère flagrant. Il suppose le cas où la femme est coupable, et se demande si le mari pêche en vivant encore avec elle. Quand la faute est reconnue, lui répond le Pasteur, et que la coupable, au lieu de faire pénitence, persévère dans le mal, le mari se fait son complice en continuant à vivre avec elle. Cependant l'époux innocent qui chercherait alors à contracter un nouveau mariage, commettrait adultère, car il empêcherait ainsi la coupable de se repentir. Mais si la femme une fois répudiée veut faire pénitence et revenir à son mari, celui-ci doit la recevoir, ou s'il la repousse il commet une grande faute, car il faut pardonner au pécheur repentant — mais pas au-delà d'une fois, car « il n'existe qu'une seule repentance pour les serviteurs de Dieu (Mand. IV). »

Le Pasteur admet une seconde cause de divorce dans les pratiques païennes, que d'ailleurs il qualifie aussi d'adultères, et auxquelles s'appliquent les règles précédentes (Mand IV. 1, 9).

Enfin Hermas se pose une dernière question :

Quand un homme ou une femme s'est endormi (est mort) et que l'autre se remarie, celui-ci commet-il un péché ? La réponse est qu'il n'y a pas là de faute, mais que la continence vaut mieux et qu'elle donne une plus grande gloire auprès de Dieu. Hermas répète ici sous une autre forme le célèbre passage de la première épître de Paul aux Corinthiens (Chap. VII, v. 39 et 40 : « Si le mari vient à mourir, la femme est libre de se remarier avec qui elle veut ; seulement que ce soit dans le Seigneur. Cependant elle est plus heureuse si elle reste comme elle est, *c'est mon opinion.* »

Mais remarquons bien que pour Paul « la crise finale est imminente », comme il le dit lui-même, et que d'autre part il ne donne ici que des conseils *personnels* : « Ceux qui se marient auront des souffrances dans cette vie, *et moi je voudrais les leur épargner, . . . à ce propos je n'ai point reçu d'ordre du Seigneur, mais c'est mon opinion, et je crois moi aussi avoir l'Esprit de Dieu* (I Cor. VII, 26, 28, 25, 40). »

Nous ne trouvons rien ici de ce qui devait être la distinction des préceptes et des conseils ; Paul s'adresse à ses lecteurs en ami qui veut leur épargner des soucis et des souffrances ; mais rien ne nous permet de supposer qu'il ait attribué à ces paroles une valeur absolue et définitive, dans le sens éthique et religieux. Il en va tout autrement pour Hermas qui est loin de proposer dans notre passage un avis personnel et particulier, et qui se place au point de vue de la « grande gloire à acquérir auprès de Dieu ». Entre les deux opinions, presque identiques de forme, la nuance est sensible et significative. Ne trouvons-nous pas

chez Hermas l'indication de la double morale ? Nous aurons à l'examiner plus tard.

§ 3. — VIE PAROISSIALE

C'est à tous les *conducteurs spirituels* de la communauté que le Pasteur adresse en premier lieu ses appels. Il se plaît à faire l'éloge de ces évêques, docteurs et diacres qui ont marché dans la voie de la sainteté de Dieu, et qui ont surveillé, enseigné et administré purement et saintement les élus de Dieu. Parmi eux, les uns sont morts, les autres encore vivants. Il cite en exemple ces évêques hospitaliers qui accueillent avec empressement et sans hypocrisie, les serviteurs de Dieu dans leurs maisons. « Ils ne se sont jamais lassés d'abriter sous leur ministère les indigents et les veuves, et ils se sont toujours comportés saintement (¹) ». Il rappelle la mémoire de ces apôtres, de ces docteurs qui prêchèrent à travers le monde et qui enseignaient saintement et purement la parole du Seigneur (²).

Mais cet éloge même montre qu'il existait aussi d'autres pasteurs dans la paroisse. Hermas en effet les prend souvent à partie avec une extrême sévérité. Dès le début de l'ouvrage il les avertit d'avoir à « redresser leurs voies » et à marcher selon la justice s'ils veulent recevoir l'accomplissement de la glorieuse promesse.

L'un des plus graves reproches qu'il ait à formuler

(¹) Sim. IX, 27, 1 et 2.

(²) Sim. IX, 25, 2.

contre ces chefs, — et souvent contre les meilleurs d'entre eux, — porte sur leurs perpétuelles compétitions pour occuper les premiers sièges dans les assemblées. Beaucoup parmi eux sont « pourtant fidèles et bons, mais ils entretiennent certaines rivalités entre eux au sujet des premières places et des honneurs. Bien fous, tous ceux qui se disputent ainsi les premières places ⁽¹⁾ ! »

Enfin quelques-uns de ces conducteurs ont oublié plus gravement encore leur dignité pastorale. Des diacres ont dilapidé les fonds de la paroisse ; ils ont mis au pillage le bien des veuves et des orphelins, et se sont fait un revenu du ministère qui leur avait été confié ⁽²⁾.

Hermas montre à ces chefs les déplorables résultats de leurs négligences et de leur exemple ; il les presse de renoncer à toutes ces mesquineries et de comprendre leur responsabilité. « Si les pasteurs eux-mêmes se sont égarés, comment répondront-ils pour leurs brebis ? Se plaindront-ils de leur troupeau ? Diront-ils qu'on les a persécutés ? On ne les croira pas. Il paraît bien inconcevable en effet qu'un pasteur ait à souffrir de ses brebis : son mensonge aggravera son châtiement .. » Chassez donc du milieu de vous, leur dit-il toutes ces rivalités qui vous perdent, « afin que le Maître du troupeau, lorsqu'il viendra se réjouisse ⁽³⁾ ».

Hermas est inquiet des conséquences que peuvent avoir pour la chrétienté ces divisions dont les chefs

(1) Sim. VIII. 7, 4.

(2) Sim. IX, 26, 2.

(3) Sim. IX, 31.

donnent l'exemple, et auxquelles sont déjà trop enclins les fidèles eux-mêmes. L'insistance avec laquelle il revient constamment ⁽¹⁾ sur le danger de ces discussions, nous donne à entendre que l'esprit fraternel et l'union parfaite étaient loin de régner alors dans l'Eglise de Rome.

Il ne cesse de faire allusion à ces chrétiens tout pleins de ressentiments les uns contre les autres ; leurs visages sont pacifiques, mais quand ils se séparent la haine persiste au fond de leurs cœurs ⁽²⁾. Ces disputes font le plus grand tort à la foi. Si de tels chrétiens ne se hâtent pas de se repentir, ils seront rejetés et réprouvés, et « vivront difficilement ». « Avant tout dit Hermas, gardez-vous de médire de qui que ce soit. N'écoutez même pas celui qui médit d'un absent, ce serait vous faire son complice et nuire à votre frère. La calomnie est criminelle, c'est le démon qui sème les discordes, fuyez-là, et vous aurez la paix avec tous ⁽³⁾ ». — Sans l'esprit de concorde et d'amour fraternel, il n'y a pas de sincère repentance ; mais lorsque l'union règne dans l'Eglise, la vie religieuse s'enrichit et se fortifie, et le Seigneur accorde ses révélations ⁽⁴⁾, « car il habite en ceux qui chérissent la paix comme lui-même l'a aimée ⁽⁵⁾ ».

« Le Pasteur admirant la construction parfaite de la

(1) Vis. III, 6, 3 ; — 9, 2 ; — Mand. II, 2 ; — Sim. VIII, 7, 2 ; — 9, 4 ; — 10, 1 ; IX, 23, 2 ; — 26, 7 ; — 31, 4 ; — 32, 2.

(2) Vis. III, 6, 3,

(3) Mand II.

(4) Vis. III, 12, 3.

(5) Sim. IX, 32.

tour s'en réjouit profondément ; elle était si bien bâtie en effet qu'on n'y apercevait aucun joint, et qu'elle apparaissait comme un monolithe (Sim. IX, 9. 7) ».

§ 4. — VIE SOCIALE

Au point de vue social, le *Pasteur* témoigne de tendances ascétiques et ébionitiques. Au monde, *κόσμος, αἶων*, ou Royaume du Mal, il oppose l'Eglise, ou Royaume de Dieu « Je demandai, dit Hermas, ce que représentaient les quatre couleurs que le monstre portait sur la tête. — Ecoute, me fut-il répondu ; la couleur noire, c'est le monde où vous habitez ; ... la partie couleur d'or, c'est vous qui fuyez ce monde. Comme on éprouve au feu la valeur de l'or, ainsi serez-vous éprouvés, vous qui habitez ce monde (1) ». Pour Hermas, l'un des premiers devoirs de l'Eglise consiste à se tenir jalousement à l'abri de toute influence du dehors ; le but de la paroisse est d'être une communauté de saints, vivant à part, se réunissant pour louer Dieu, méditer les Ecritures, s'édifier mutuellement et s'entr'aider comme des frères. Entretenir avec les païens des relations régulières d'amitié ou de commerce, c'est s'exposer aux plus graves dangers, et le Pasteur ne cesse de mettre en garde les chrétiens contre le péril, qui de ce côté menace leur vie morale et religieuse. Plusieurs d'entre eux déjà se sont laissé séduire par le ton de cette société, son faste, sa frivolité ; ils ont introduit dans leurs mœurs, son luxe et son libertinage, et bientôt ont versé dans l'idolâtrie, la

(1) Vis. IV, 3, 4.

superstition, l'immoralité et l'apostasie. Hermas avertit énergiquement ceux qu'ils sent menacés de la contagion ; il défend tout rapport avec le paganisme, et en fait même un cas valable de divorce ⁽¹⁾ ; ceux qui ont déserté pour vivre avec les païens « seront jugés avec les païens ⁽²⁾ ».

Le Pasteur signale un autre danger presque aussi grave que celui de la contagion païenne, dans les soucis du *commerce* ⁽³⁾. L'insistance d'Hermas à ce sujet nous permet de supposer qu'une grande partie de la paroisse était composée de marchands et de gens de métier de condition moyenne. « Ceux qui se sont laissé absorber, dit-il, par les préoccupations des affaires, et qui en sont désormais comme embarrassés et enveloppés, περιποιούμενοι, περισπώμενοι, ἐμπεψυγμένοι), sont insensiblement conduits à se séparer des saints ⁽⁴⁾ ; ... pour la paroisse, ils sont à demi morts ; au milieu d'une telle activité, ils ne peuvent rester honnêtes ; — οἱ γὰρ τὰ πολλὰ πράσσοντες πολλὰ καὶ ἀμαρτάνουσι ⁽⁵⁾ » ; — leur esprit s'obscurcit et se ferme à l'inspiration divine ⁽⁶⁾, et bientôt ils s'éloignent du Seigneur.

Pourtant ces différents obstacles au salut sont peu de chose pour Hermas à côté de celui qui nous reste à examiner, les *richesses*. Il y avait certainement beau-

(1) Mand. IV, 1, 9.

(2) Sim. VIII, 9, 3.

(3) Vis. III, 11, 3 ; — Mand. VIII, 3 ; — Mand. X, 1, 4 ; — XII, 1, 2 ; — Sim. IV, 5 ; — Sim. VIII, 8, 1.

(4) Sim. VIII, 8, 1.

(5) Sim. IV, 5.

(6) Mand. X, 1, 4.

coup de riches dans la paroisse romaine. Ignace, évêque d'Antioche, sait l'Eglise de Rome assez influente pour empêcher son martyre et la supplie de ne pas le faire. Hermas atteste fréquemment la présence de riches dans la communauté ⁽¹⁾, et c'est peut-être à eux qu'il s'adresse le plus souvent et avec le plus de sévérité ⁽²⁾. Les Similitudes I et II leur sont entièrement consacrées. La première, l'une des plus belles pages du Pasteur, est en quelque sorte un commentaire éloquent de la parole du Maître : « A quoi servirait-il à un homme de gagner le monde entier, si c'est en se perdant lui-même et en consommant sa ruine ? ⁽³⁾ ». — « Vous tous les serviteurs de Dieu, sachez bien qu'ici-bas vous habitez à l'étranger. Votre cité est loin de la ville présente ; puisque vous connaissez votre cité à venir, à quoi bon ces préparatifs, ces champs, ces constructions ?... Celui qui travaille ainsi n'attend pas le retour dans sa propre cité. Insensé !... ne sais-tu donc pas que tout cela est étranger et sous la puissance d'un étranger ? — Le maître de cette ville (de ce monde) te dira : « Hors d'ici ! tu n'habiteras pas ma ville puisque tu n'obéis pas à mes lois .. Obéis à mes lois, ou quitte mon pays ». Que dois-tu faire alors, toi qui as une loi dans ta propre vie ? Est-ce à cause de tes champs ou de tes autres biens que tu abandonneras ta loi pour suivre celle de ce monde ? Prends garde !... car si tu voulais retourner

(1) Mand X, 4 ; — Sim. VIII, 9, etc...

(2) Vis. I, 1, 8 ; — Vis. II, 2 ; — III, 6, 5 ; — III, 9, 3 ; III, 11, 3 ; — Mand. VIII, 3 ; X, 1 ; XII, 1, 2 ; — Sim. I, II, IV, VIII, IX, etc...

(3) Luc, IX, 25.

dans ta ville, tu ne serais plus reçu, puisque tu as aussi rejeté sa loi. Ta ville te serait fermée. Prends garde ! toi qui habites à l'étranger, ne te prépare pas plus que le nécessaire, et sois prêt ! Quand le maître de ce monde te rejettera de sa ville parce qu'insoumis à ses lois, tu entreras alors dans ta propre cité ».

Les tentations de la richesse en font pour le chrétien l'un des plus grands dangers spirituels, peut-être le plus grand de tous aux yeux d'Hermas. « Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, avait dit Jésus, qu'à un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu ⁽¹⁾ ». La richesse rend orgueilleux ⁽²⁾, intempérants ⁽³⁾, mondains ⁽⁴⁾, porte à fréquenter les païens fortunés ⁽⁵⁾, et par crainte des sollicitations éloigne de la société des frères ⁽⁶⁾. Les riches ne seront sauvés que par le retranchement de leurs biens. « Dieu qui connaît leur esprit, sait qu'ils sont bons au fond et qu'ils peuvent être bons ; il décide alors de retrancher leurs richesses, mais pas entièrement, pour qu'ils puissent encore exercer la bienfaisance avec ce qui leur est laissé ⁽⁷⁾ ».

La prière du riche est faible insuffisante et n'a pas la force de monter. Celle du pauvre est puissante et et agréable à Dieu. Mais de même que la vigne, incapa-

(1) Matth. XIX, 24.

(2) Vis. I, 1, 8 ; Sim. VIII, 9, 1,

(3) Vis. III, 9, 3.

(4) Vis. III, 6, 5.

(5) Mand. X, 1, 4 ; Sim. VIII, 9, 1.

(6) Sim. IX, 20, 2.

(7) Sim. IX, 30, 5 ; 31, 2 ; — Vis. III, 6, 6.

ble à elle seule de s'élever et de porter des fruits, peut en s'appuyant sur l'orme se développer et se couvrir de raisins, le riche et le pauvre peuvent s'unir en une joyeuse et féconde collaboration, le riche en affranchissant le pauvre des angoisses de la misère, le pauvre en intercédant pour son bienfaiteur auprès de Dieu lui-même. « Ainsi l'un et l'autre contribuent à l'action bonne » (Sim. II).

Que le riche s'acquitte ainsi de ce qui est ici-bas sa véritable mission. « Contre des champs, rachetez donc des âmes opprimées, autant que chacun de vous le pourra. Veillez sur la veuve et sur l'orphelin, et gardez-vous bien de les mépriser. Et votre richesse, et toutes ces luttes pour ces champs et ces maisons, dépensez-les ; vous les avez reçues de Dieu. C'est pour cela que le Maître vous a enrichis .. Recherchez l'abondance véritable et dans laquelle vous pourrez vous réjouir .. Accomplis donc ton œuvre et tu seras sauvé (τὸ δὲ τὸν ἔργον ἐργάζου καὶ σωθήσῃ) (1) ».

La bienfaisance est une richesse de plus ; elle doit être faite avec simplicité et sans acception de personne ; « ἀνονειδίστως καὶ ἀδιστάκτως ἀπλῶς μὴ διττάζων τίνι δῶς ἢ τίνι μὴ δῶς, πᾶσιν διδοῦ (2) ». L'aumône efface les péchés (3), elle est l'une des premières vertus chrétiennes (4), et nous avons vu le Pasteur conseiller le jeûne en vue de la bienfaisance (5). Secourir les veuves et les orphelins

(1) Sim. I, 8 ; 9 ; 11.

(2) Sim. IX, 24, 2 ; — Mand. II, 4.

(3) Mand. II, 6 ; Cf. I Pierre IV, 8.

(4) Vis. III, 9, 2 et 5 ; — Maud. VIII, 10 ; Sim. X, 4, 2.

(5) Sim. V, 3, 7.

est l'une des premières obligations du fidèle ; le catalogue des vertus commence par là ⁽¹⁾, et Hermas y revient constamment ⁽²⁾.

Hermas rappelle fréquemment le devoir de l'*hospitalité*, « car elle réserve parfois, dit-il l'occasion de faire quelque bien » ⁽³⁾. Il la recommande aux évêques, car ils reçoivent au nom de la communauté ⁽⁴⁾, et il se plait à la louer chez certains chrétiens dont la conduite n'était pas autrement exempte de reproches ⁽⁵⁾.

Tels sont les principaux éléments de ce que l'on peut appeler le *catéchisme d'Hermas*, encore employé dans l'Eglise deux ou trois siècles plus tard. Nous en trouvons une espèce de nomenclature sèche et sans méthode dans le huitième commandement où le Pasteur énumère les différents vices, les « iniquités », dont le chrétien doit s'abstenir, — et d'autre part les vertus, les œuvres, qui le conduiront au salut.

Dans la première liste sont comptés l'adultère, l'inconduite, l'ivresse, la sensualité, l'excès de nourriture, la richesse, la vantardise, le mensonge, la médiosance, l'hypocrisie, la rancune, le blasphème, auxquels sont ajoutés le vol, l'usurpation, le faux témoignage, la cupidité, les mauvais désirs, la vaine gloire.

Viennent ensuite les bonnes œuvres que le chrétien doit accomplir afin d'être sauvé. En première ligne

⁽¹⁾ Mand. VIII, 10.

⁽²⁾ Vis. II, 4, 3 ; — Sim. I, 8 ; V, 3, 7 ; IX, 26, 2, etc...

⁽³⁾ Mand. VIII, 10.

⁽⁴⁾ Sim. IX, 27, 2 ; — Cf. I Tim. III, 2 ; I Tim. V, 10 ; — Tite I, 8.

⁽⁵⁾ Sim. VIII, 10, 3.

vient la foi, puis la crainte du Seigneur, l'amour, la concorde, les paroles de justice, la vérité, la patience. « Celui qui les observera sera heureux dans cette vie » ; et le Pasteur ajoute : secourir les veuves, les orphelins, les indigents, délivrer des tortures les serviteurs de Dieu, se montrer hospitalier, calme, humble ; honorer les vieillards, observer la justice, la fraternité, la patience, supporter l'injure ; encourager ceux qui ont l'esprit abattu, remettre dans la bonne voie ceux qui ont été scandalisés dans la foi et leur rendre confiance, avertir les pécheurs, ne pas opprimer les débiteurs.

Tout cet ensemble nous donne l'impression de la plus grande confusion : les choses les plus disparates sont réunies, les plus semblables séparées ; les plus graves lacunes sont à relever, mais au fond de tout nous distinguons en définitive les préoccupations constantes de la recherche de la sainteté, et de la pratique de l'amour. Et ce n'est assurément pas un des moindres mérites de notre auteur que d'avoir ainsi reconnu les deux éléments essentiels et constitutifs de toute religion vraie, de toute vie chrétienne saine et authentique, dans la pureté et la charité.

CHAPITRE IV

Principes généraux

Nous ne pouvons songer à tirer du Pasteur un système éthique même ébauché. Autant Hermas est capable de s'élever à la plus réelle inspiration, et peut, à certains égards, revendiquer le titre de prophète, autant il est médiocre comme penseur et insuffisant comme théoricien. Aussi bien ne s'agit-il pas chez lui d'un système, mais de profondes et ardentes convictions et cela nous explique pourquoi, au milieu de banales platitudes, nous trouvons souvent dans son œuvre des passages de la plus grande beauté. A travers ce long ouvrage confus et parfois étrange, efforçons-nous donc simplement de dégager les lignes essentielles, et de nous élever à une vue d'ensemble.

Les idées centrales du Pasteur sont, nous l'avons vu, la seconde repentance et les conditions de la vie nouvelle. Une constante préoccupation nous a frappé, celle de dresser un catalogue des vices et des vertus.

L'auteur se place rarement en face de la notion chrétienne du *péché*, état de révolte à l'égard de la volonté de Dieu, esprit d'insoumission et d'égoïsme. Il s'effor-

ce plutôt de caractériser les péchés particuliers, manifestations pratiques de cet esprit coupable. Il est vrai cependant que dès le début de l'ouvrage, Hermas se voit condamné pour une simple convoitive, et que le premier appel qui lui soit adressé est de purifier son cœur ; il est vrai qu'en définitive le péché est pour lui la perversion de la volonté, l'abandon du Dieu vivant, le rejet de la loi divine ; mais il est certain, d'autre part, que la pensée continuelle du Pasteur est d'attirer l'attention des fidèles sur les fautes particulières, les infidélités particulières, les crimes particuliers. Les termes d'ἁμαρτίαι, ἁμαρτήματα παραβάσεις, παραπτώματα, ἀνομίαι n'apparaissent presque pas au singulier.

Le huitième commandement est significatif à ce propos ; nous avons énuméré l'étrange et incohérente nomenclature qu'il nous présente des principaux péchés que le chrétien doit fuir. De l'égoïsme, la vraie racine du péché, selon Jésus, il n'est question que très indirectement dans les appels à la bienfaisance et à la fraternité.

Par contre Hermas insiste fréquemment sur les *châtiments* auxquels s'exposent les coupables. « Si les païens châtent leurs esclaves, quand ceux-ci ont renié leur maître, que sera-ce de votre Seigneur tout puissant ⁽¹⁾ ? » Un ange a pour mission particulière d'infliger les punitions méritées aux croyants pécheurs, mais capables de repentance ⁽²⁾. Ces tourments purificateurs sont de diverses natures et font l'objet d'un

(¹) Sim. IX, 28, 8.

(²) Sim. VI, 3, 4 et 5.

calcul minutieux et inflexible : à une heure de péché correspondent trente jours de souffrances ; et le Pasteur ajoute : « Une telle peine laisse de profonds souvenirs (¹) ». Cette idée d'un rapport mathématique entre la faute et l'expiation devait se retrouver plus tard dans l'Eglise, et donner motif aux scandaleux abus que nous savons.

Les châtiments dont parle le Pasteur sont subis pendant cette vie (²). Les uns souffrent en effet de privations, les autres de maladies, d'autres d'agitations, d'autres sont insultés par des misérables. Un grand nombre d'entre eux, livrés à leurs propres désirs, entreprennent toute espèce de choses, et rien ne leur réussit ; ils se lamentent de leurs échecs, mais l'idée ne leur vient pas qu'ils sont coupables et ils accusent le Seigneur.

Hermas ne précise jamais sur les châtiments d'outre-tombe. Toutefois au sujet des châtiments infligés aux grands coupables, il distingue entre la mort (θάνατος) définitive et sans espoir, ou anéantissement éternel, réservé aux débauchés blasphémateurs, et d'autre part la corruption (καταφθορά), qui a l'espoir d'une repentance, et atteindra les voluptueux et les menteurs qui n'ont pas blasphémé. Nous ne croyons pas cependant qu'Hermas aie eu aucune idée de ce que nous appelons aujourd'hui le Purgatoire ; il admet il est vrai qu'en dehors de l'Eglise représentée par la Tour il existe un autre lieu beaucoup plus petit, les

(¹) Sim. VI, 5, 3.

(²) Vis. II, 3, 1 ; III, 7, 6 ; — Sim. VI, 2, 3, 4 ; — Sim. VII, 4, 5.

« murailles », qui sera le séjour des chrétiens n'ayant pas mérité, malgré leur repentance, d'être admis dans la Tour ⁽¹⁾ ; mais nulle part nous ne trouvons d'allusion à des peines expiatoires temporaires à subir dans l'autre vie ; il parle souvent au contraire de l'anéantissement qui attend les grands pécheurs et les païens ⁽²⁾.

Quant aux châtiments infligés ici bas, ils n'ont d'autre but que de conduire le pécheur à la repentance et par elle au salut.

Nous entrons ainsi dans la seconde partie de notre exposé : *les conditions du salut*.

A ce propos, deux pensées nous frappent immédiatement chez Hermas : c'est tout d'abord la préoccupation dominante et continuelle de s'assurer l'état de grâce et, d'autre part, comme unique moyen d'y parvenir, l'obligation d'observer les commandements de Dieu.

Une double question s'impose alors à nous : la morale d'Hermas est-elle à proprement parler, et dans quelle mesure, une *morale utilitaire* ? est-elle, d'autre part, une *morale légaliste* ?

Quand Hermas demande au Pasteur ce qu'il doit faire pour être sauvé, celui-ci lui recommande avant tout de vivre dans la foi, la crainte du Seigneur, l'amour, la concorde, les paroles de justice, la vérité, la patience ; et il ajoute : « il n'y a pas de plus grand bien dans la vie humaine ; celui qui les observe et ne s'en éloigne jamais, sera bienheureux dans sa vie ⁽³⁾ ». De

(1) Vis. III, 5, 5 et 7, 6 ; — Sim. VIII, 2, 5 ; 6, 6 ; 7, 3 ; 8, 3.

(2) Sim. IV, 4 ; Sim. VI, 2, 3 et 4 ; Sim. VI, 5, 7 ; VIII, 6, 4, etc...

(3) Mand. VIII, 9.

nombreux passages reprennent cette idée sous d'autres formes, et la pensée reste la même : le vrai bonheur consiste à observer la volonté de Dieu. « Heureux ceux qui pratiquent la justice, car ils vivront à jamais ⁽¹⁾ ». Heureux celui qui persévéra dans la continence « car il héritera de la vie éternelle ⁽²⁾ ; — heureux vous qui aurez chassé tout mal de votre cœur et qui serez revêtus d'innocence, car les premiers de tous vous vivrez en Dieu ⁽³⁾ ».

Hermas s'approprie ici l'une des affirmations fondamentales les plus belles du christianisme et dont les béatitudes ont été la première et la plus magnifique expression. Nous ne saurions assurément pas l'accuser de tendances utilitaires s'il demeurerait toujours aussi fidèle à l'esprit du Maître, et cette joie puissante à faire le bien, et ces enthousiastes déclarations ne seraient là que pour attester la sincérité de son zèle et son ardente confiance dans les promesses du Seigneur. Mais Hermas ne se maintient pas à ces hauteurs, et, pour donner sans doute plus de prise à ses appels, il étend à la vie pratique et aux occupations quodidiennes cette assurance de bonheur et de secours divin. Retombant ainsi dans l'antique erreur juive, il promet au juste la prospérité matérielle, la délivrance de tout souci, l'exaucement de toutes ses prières. Il fait même de ces promesses un motif de plus à la conversion, et presque un moyen de propagande. « Dès que les pécheurs, dit-il, se sont repentis après

(1) Vis. II, 3, 3.

(2) Vis. III, 8, 4.

(3) Sim. IX, 29, 3.

le châtement, cette pensée leur vient qu'ils avaient commis le mal ; ils reconnaissent alors que Dieu est un juge équitable, et que chacun d'eux avait souffert selon ses propres actes ; servant désormais le Seigneur d'un cœur pur, ils trouvent le succès dans toutes leurs entreprises, et reçoivent de Dieu tout ce qu'ils lui demandent ⁽¹⁾ ». Mais cet autre passage est plus explicite encore : « Si tu veux être à l'abri de la souffrance et de la persécution, en toute bonne œuvre, en toute bonne parole, en toute vertu, marche selon les commandements [de ce Pasteur], car si tu les observes, tout désir, tout charme de ce monde te sera soumis, et le bon succès te suivra dans toutes tes affaires ⁽²⁾. »

Inspirer la crainte du châtement au coupable ⁽³⁾, au juste, la certitude du bonheur, — dresser une liste de vertus grâce auxquelles il soit possible d'habiter dans la Tour avec les saints ⁽⁴⁾, et d'entrer dans le royaume de Dieu ⁽⁵⁾, — tel est bien le souci constant de notre auteur, et dans cette mesure nous pouvons affirmer le caractère utilitaire de sa morale.

Légaliste, la morale d'Hermas l'est aussi en grande partie. La norme de la conduite est pour lui, nous l'avons vu, l'observation de la loi de Dieu. Toute sa pensée religieuse et morale est résumée dans ces mots :

⁽¹⁾ Sim. VI, 3, 6.

⁽²⁾ Sim. X, 1 et 3 ; — voir aussi : Vis. I, 1, 8 ; Sim. V, 3, 9 ; Sim. IX, 24, 3, etc.

⁽³⁾ Sim. VI.

⁽⁴⁾ Vis. III, 8, 8.

⁽⁵⁾ Sim. IX, 15, 2.

« Observez les commandements, et vous vivrez en Dieu (¹). » Les innombrables prescriptions de détail énumérées tout au long de l'ouvrage se ramènent à un principe unique : ἐντολή, ou νόμος, la Loi de Dieu (²).

Cependant il n'est jamais question des observances légales de l'Ancien Testament, et la « Loi » du Pasteur n'est pas l'antique Loi de Moïse. Avec Jésus Christ et Saint-Paul une expérience a été faite, un nouvel idéal a été révélé ; le chrétien du second siècle connaît les Ecritures, et si l'on argumente encore d'après la Loi, c'est dans un sens spirituel.

Il n'en est pas moins vrai que le Mosaïsme est loin d'être mort (³), et qu'il agit encore profondément par la lecture des livres saints. Le danger de son légalisme est toujours menaçant, et notre auteur en atteste l'étonnante vitalité. Le νόμος Θεοῦ du Pasteur est assurément le « νόμος ἐλευθερίας » dont parle Jacques (ch. II, v. 12), la « Loi de la Liberté », c'est-à-dire l'Evangile même, mais l'Evangile envisagé comme un recueil de préceptes, une révélation du Christ comme Loi nouvelle (⁴). S'il n'est plus un joug imposé comme l'ancienne Loi, le joug nouveau n'est pas non plus pour Hermas le doux et léger fardeau du Maître ; c'est un joug encore, et un joug pesant. « Seigneur dit Hermas, ces commandements sont grands et magnifiques ; bienheureux l'homme qui peut les suivre ; mais je ne sais pas

(¹) Mand. XII, 6, 3 ; Cf : Vis. III, 5, 3 ; Sim. VIII, 7, 6.

(²) Mand. I ; Sim. I, 3 ; V, 6, 3 ; VIII, 3, 2.

(³) A propos des rapports entre Hermas et le Judaïsme, voir l'ouvrage déjà cité (Introduction, page 40) de M. G. Hoennicke : *le judéo-christianisme au 1^{er} et au 2nd siècle*, Berlin 1908.

(⁴) Huitième parabole, celle du Saule.

s'ils peuvent être observés par les hommes, car ils sont extrêmement durs ⁽¹⁾ ; » et le huitième commandement nous apporte la liste interminable des bonnes œuvres à pratiquer (§ 8) pour obtenir le salut, car c'est bien d'œuvres qu'il s'agit. Après les sept vertus capitales énumérées plus haut ⁽²⁾, le Pasteur ajoute, nous l'avons vu : secourir les veuves, les orphelins, les indigents, se montrer hospitalier, calme, humble, juste, patient, etc., etc... « Porter le nom du Fils de Dieu » ne suffit pas, il faut porter aussi le nom des vertus, « le Fils lui-même porte leurs noms », car nul ne peut entrer sans elles au Royaume de Dieu ⁽³⁾.

Pouvons-nous conclure de là qu'Hermas ait affirmé le salut par les œuvres ? Nous ne le pensons pas. Quand il s'efforce de grouper ce qui constitue à ses yeux les vertus essentielles du chrétien, et qu'il place résolument avant toutes les autres la foi, la crainte du Seigneur et la charité, il montre clairement que pour lui le véritable fondement de toute vie supérieure est en définitive la *piété*, la direction du cœur vers Dieu, l'acte intérieur de consécration libre et joyeuse de l'être tout entier à la cause de Dieu, et cela indépendamment des œuvres, et aussi des croyances ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Mand. XII, 3.

⁽²⁾ Page 16.

⁽³⁾ Sim. IX, 13.

⁽⁴⁾ Ce n'est pas que pour Hermas les doctrines religieuses soient sans importance, nous avons vu, au contraire (Introduction, page 42 : Rapports entre Hermas et le gnosticisme) que pour lui aussi « la vérité agit dans le sens du bien, l'erreur, dans le sens du mal. » (voir Eug. Ménégoz : *Publications diverses sur le Fidéisme*, p. 514, Paris 1909 ; — et dans le Pasteur : Sim. VIII, 6, 5 ; Sim. IX, 19, 2, etc.)

« C'est par la foi, dit-il, que sont sauvés les élus de Dieu ; » et le Pasteur ne se lasse pas d'exhorter à la pureté du cœur, et de condamner jusqu'à la moindre pensée mauvaise. En ce sens, la morale d'Hermas est bien une morale d'intention et de sentiments intimes. « Affranchis-toi, dit-il, de la convoitise coupable, et revêts-toi de la bonne et sainte convoitise ⁽¹⁾. » Les œuvres ne sont là que pour témoigner de la consécration à Dieu ; celui là seul sera sauvé qui montrera par sa conduite qu'il s'est tout entier donné au Seigneur. « Porte donc du fruit en toi-même, afin qu'il soit manifesté dans le monde à venir ⁽²⁾. »

En résumé, nous ne trouvons pas chez Hermas à proprement parler la théorie du salut par les œuvres ; elles ne sont que le fruit naturel et nécessaire de la piété, mais nous sentons déjà la *tendance très nette à substituer à la foi les œuvres de la pénitence et de la charité*.

L'une des constatations les plus remarquables à faire dans la morale du Pasteur, c'est la place effacée, pour ainsi dire nulle que Jésus y occupe. Cet ouvrage, incontestablement chrétien pourtant, ne nomme jamais le Christ et n'en parle qu'en l'appelant le Fils de Dieu. La mort et la résurrection du Sauveur ne jouent aucun rôle dans sa conception du salut, et l'auteur semble presque ignorer la Rédemption.

Les Similitudes V (parabole du Serviteur), VIII (le Saule) et IX (la Tour) nous exposent cet étrange christologie d'Hermas, pleine de singularités et de lacunes,

⁽¹⁾ Mand. XII, 1, 1.

⁽²⁾ Sim. IV, 5.

de confusions, de contradictions même ⁽¹⁾. Jésus-Christ nous y apparaît successivement comme un esclave, l'Eglise, l'Ange supérieur, la Loi, le Fils de Dieu ; le Fils et le Saint-Esprit sont une seule et même personne ; bien plus dans l'innombrable multitude des intermédiaires qui séparent du monde le Dieu inaccessible, le Fils lui-même n'est que le premier de tous, le chef des archanges, tous les Anges lui sont soumis et ne communiquent avec Dieu que par lui ⁽²⁾.

En réalité, deux christologies ⁽³⁾ se juxtaposent gauchement dans la pensée d'Hermas ; et dans la même parabole (Sim. V), Jésus nous apparaît d'abord (au chap. 2) comme un homme qui, par ses propres mérites, a dû s'élever moralement à la dignité de Fils, et qui, en récompense, a reçu l'Esprit Saint ; — mais au chapitre 6, nous voyons Dieu choisir de lui-même une chair, celle de Jésus, en qui il envoie habiter son Fils, le Saint-Esprit préexistant et créateur du monde.

Cependant, si étrange et confuse que paraisse la christologie du Pasteur, elle a du moins le mérite d'être surtout inspirée de préoccupations morales. La cinquième similitude, la plus importante à ce propos, est introduite par une question purement morale, celle du jeûne. Le Pasteur veut faire comprendre à Hermas

(2) Pour la christologie d'Hermas, nous renvoyons à l'excel-lente étude de M. J. Rouffiac : *la personne de Jésus chez les Pères apostoliques*, ch. VI, le Pasteur d'Hermas, p. 66 à 88.

(1) Sim. IX, 12, 8.

(3) L'une *adoptianiste*, l'autre, *pneumatique*. Pour la clarté de notre exposé, nous empruntons ces termes et cette distinction à M. Harnack : *Lehrbuch der Dogmengeschichte*, 3^e éd. Leipzig 1894. t. I, p. 181 ss.

que Dieu n'exige pas le jeûne de la part de ses serviteurs ; ce qu'il leur demande avant tout, c'est de se détourner du mal, de suivre ses commandements, et de purifier leur cœur de tout mauvais désir. Cependant il existe un jeûne agréable à Dieu, et capable d'attirer sur celui qui l'observe une gloire exceptionnelle, parce qu'il est en dehors des commandements et ne fait point partie des obligations du chrétien. Il consiste à économiser sur sa propre nourriture pour venir en aide aux veuves, aux orphelins et aux nécessiteux. Or c'est pour montrer jusqu'où peut s'élever cette gloire exceptionnelle, que le Pasteur expose la parabole de l'esclave. Après avoir accompli fidèlement les ordres de son Maître, ce serviteur (Jésus) avait, en outre, pris sur lui d'exécuter un travail supplémentaire, et s'était de plus montré fraternel à l'égard de ses compagnons. En récompense de ce zèle, le Maître (Dieu) plein de joie, résolut de faire de l'esclave le cohéritier de son Fils (le Saint-Esprit).

Et le Pasteur en tire ce premier enseignement : « Si tu observes les commandements, tu seras agréable au Seigneur, mais si tu fais quelque chose de bien en plus de la Loi de Dieu, tu t'attireras une gloire bien supérieure, et tu seras beaucoup plus honoré auprès de lui que tu ne l'aurais été. »

Mais d'autre part dans les explications de la parabole qu'il présente à Hermas, le Pasteur lui apprend qu'en réalité cet esclave c'est la chair dans laquelle le Seigneur a fait habiter le Saint-Esprit, son Fils préexistant. Or cette chair dans laquelle avait été placé l'Esprit-Saint persévéra dans la sainteté et la pureté, ne souil-

lant en rien cet Esprit. « Aussi devint elle participante de l'Esprit, car sa conduite avait plu à Dieu, parce qu'elle était restée pure sur la terre, . . . en effet toute chair qui sera trouvée sans souillure ni tâche et dans laquelle aura habité l'Esprit Saint, recevra sa récompense » ; et le Pasteur ajoute : « Garde ta chair pure et immaculée afin que l'Esprit qui habite en elle lui rende témoignage et que ta chair aussi soit justifiée. » Ce passage est l'un de ceux où Hermas semble en appeler avec quelque précision à l'exemple du Christ, mais combien cet exemple est effacé, et surtout incapable de soulever l'enthousiasme et de susciter les vocations fidèles !

Dans la huitième similitude nous apprenons que le Saule qui couvre les plaines et toute la terre, c'est la Loi de Dieu donnée au monde entier. Cette Loi est le Fils de Dieu, prêché jusqu'aux extrémités de la terre pour le salut de ceux qui croiront en lui, « car le Seigneur miséricordieux veut que l'Elue soit sauvée par son Fils. » La personne du Christ est ici confondue avec son Evangile, ou plutôt effacée devant lui, et cet Evangile tend insensiblement à n'être plus qu'un recueil de préceptes, froid et impersonnel.

Nous sommes loin ici de la Loi de l'Esprit de vie dont parle Saint-Paul aux Romains, et ce serait le lieu de répéter l'exhortation qu'adressait l'apôtre aux Galates : « Christ nous a libérés, restez fermes dans cette liberté et ne reprenez pas le joug de l'esclavage (ch. V, v. 1). »

Enfin dans la neuvième parabole, le Fils de Dieu nous apparaît comme le rocher sur lequel est fondée

l'Eglise, et comme l'unique porte par laquelle les croyants puissent entrer dans le Royaume.

En résumé, ce n'est pas à proprement parler un Sauveur qu'Hermas nous présente en Jésus. Il paraît n'avoir compris que fort superficiellement le drame de la Rédemption et le Fils de Dieu n'est en définitive qu'un Révélateur chargé d'apporter au monde les commandements de la Loi divine.

C'est donc un véritable appauvrissement de la morale chrétienne que nous constatons ici dans le Pasteur. Tout en gagnant dans le domaine de la vie pratique, l'Evangile a perdu de sa grandeur et de sa simplicité, il a retrogradé vers l'utilitarisme et le légalisme judaïques. La vraie raison doit en être cherchée avant tout, — notre conclusion devra l'établir, — dans l'insuffisance de cette christologie, au double point de vue de la pensée et de la piété. Cet affaiblissement de la morale évangélique chez Hermas, est heureusement compensé par l'enthousiasme entraînant, la joyeuse et communicative ardeur de ce prophète courageux et convaincu.

CONCLUSION

Valeur de la morale du Pasteur d'Hermas

Notre étude analytique de la morale du Pasteur est maintenant achevée. Une dernière question se pose à nous dont la solution fera la cohésion et l'unité de notre travail : Quelle est la valeur de cette morale ?

Les opinions propres à notre auteur ne portent, nous l'avons vu, que sur quelques points particuliers. Son œuvre est fort peu originale ; le véritable intérêt qu'elle offre est surtout d'accuser les tendances contemporaines, d'indiquer quelques-uns des grands courants par lesquels l'Évangile se répandait sur le monde gréco-romain. Hermas nous apparaît comme engagé dans le puissant mouvement qui devait en s'endiguant et en se canalisant, donner naissance au Catholicisme. Il témoigne ainsi de ce que devenait la religion du Christ pour un homme du peuple romain au second siècle, après que, sous l'influence du temps, et par le génie de la race latine, certains traits en eurent été soulignés, au détriment d'autres souvent essentiels. L'esprit romain dénaturait l'Évangile pour

les besoins de la vie pratique, comme l'esprit grec le dénaturait pour les besoins de la pensée (1).

Par conséquent la question que nous voulons étudier en concluant est surtout une question historique, et pour apprécier la valeur de cette morale, nous nous bornerons à préciser en quelques traits la place du Pasteur dans l'évolution de l'Evangile vers le Catholicisme. Rappelons cependant que si, d'une façon générale, la pensée de notre auteur suit manifestement cette évolution, à certains égards au contraire, elle résiste énergiquement aux influences ambiantes et marque par là son œuvre d'un cachet personnel et qu'on ne peut pas méconnaître sans injustice. Examinons donc cette œuvre à ce double point de vue :

— *En quoi le Pasteur suit-il le grand courant contemporain ?*

— *En quoi s'en sépare-t-il ?*

Notre étude a mis en relief dans la prédication d'Hermas trois caractères généraux qui, mieux que tout le reste, lui assignent sa place dans le mouvement catholicisant ; ces traits, qui s'enchaînent logiquement, nous le montrerons, sont les suivants :

1. Effacement de Jésus-Christ dans la piété individuelle ;
2. Apparition des deux morales ;
3. Tendance à substituer les œuvres à la foi.

1. Jésus Christ le Sauveur est de plus en plus éloigné de l'homme par les conceptions sur sa personne

(1) J. Réville, *Valeur du témoignage historique du Pasteur d'Hermas*.

et sur son œuvre qui se précisent alors de jour en jour.

Au sujet de la *personne* du Christ, Hermas nous a présenté, il est vrai, dans la parabole du Serviteur, un Jésus homme s'élevant par sa fidélité, son zèle et la sainteté de sa vie à la dignité de Fils de Dieu, et présentant ainsi au pécheur repentant un exemple accessible et prochain. Hermas se sépare ici des idées alors dominantes, et son attitude est d'autant plus intéressante qu'il fournit le seul texte un peu net pour attester l'existence, à cette époque encore, d'une christologie adoptianiste. Mais dans l'explication qu'il fournit de la similitude nous l'avons vu se placer à un point de vue totalement opposé, et présenter le Christ comme une incarnation du Saint-Esprit de Dieu. Hermas abandonnait ainsi avec le caractère humain de Jésus-Christ, la signification morale qu'offrait d'abord la parabole, et par là il cessait de s'isoler des tendances générales qui substituaient de façon toujours plus précise et définitive à l'adoptianisme, la christologie pneumatique ou de l'incarnation.

Mais ce qui éloignait plus gravement encore de la race humaine la personne de Jésus-Christ, c'est la foule innombrable déjà, des intermédiaires célestes, qui, loin de rapprocher, ne pouvaient que séparer l'homme de son Sauveur. Ainsi l'humble Galiléen devenait un Ange, le premier de tous ; et celui qui avait dit : « Demeurez en moi et je demeurerai en vous », était hors de portée pour l'âme humaine.

Si nous passons maintenant à l'*œuvre* de Jésus, cet éloignement ira s'accroissant encore. Il sera d'autant

plus sensible que, pour Hermas comme pour la majorité des Pères Apostoliques, les bienfaits du salut importent beaucoup plus que l'auteur du salut lui-même, son œuvre que sa personne. De la mort du Sauveur, de sa résurrection, de sa vie actuelle, il n'est jamais question directement dans le Pasteur. Jésus-Christ est de moins en moins considéré comme le Rédempteur, son œuvre consiste avant tout dans la révélation de la Loi divine, bien plus il est lui-même cette Loi, il la personnifie. Ici nous paraît être la faiblesse fondamentale de toute la pensée d'Hermas : au centre de la vie chrétienne, ce n'est plus Jésus-Christ que nous trouvons, c'est l'enseignement moral de l'Evangile ; ce n'est plus une personne, c'est une doctrine, un programme de vie nouvelle ; ce n'est plus le Sauveur, c'est la Loi.

L'action spirituelle du Christ dans la vie du chrétien peut être envisagée à trois points de vue principaux. Le premier fonde le salut sur la communion personnelle du croyant et de son Sauveur, de l'homme avec le Christ éternellement le « Vivant » ; c'est par excellence la conception évangélique de la foi chrétienne, celle d'un Saint Paul et d'un Luther, c'est « la vie cachée avec Christ en Dieu. » — Puis vient le Christ modèle ; ce n'est pas à proprement parler de sa personne qu'il s'agit, mais du type de vie qu'il a donné au monde ; ce n'est pas autant d'un Sauveur intime et vivant, que d'un exemple surhumain, magnifique et entraînant, mais extérieur et toujours lointain ; c'est la piété froide et austère qui s'exprime dans l'Imitation de Jésus-Christ et qui est restée celle de milliers

de catholiques. Pour bien des chrétiens enfin ce qu'il faut placer avant tout c'est l'Évangile, c'est-à-dire un ensemble de commandements à observer en détails, le code de la vie sainte et charitable à pratiquer fidèlement ; Jésus-Christ n'est plus le Rédempteur, il n'est plus le modèle, mais le Révéléateur de la Loi suprême ; ce n'est plus d'une personne qu'il est question, ce n'est plus d'un exemple, mais d'un ordre à exécuter.

De ces trois conceptions sur le Christ, et sur son rôle dans la vie intérieure du croyant, c'est la moins riche, la moins religieuse, la moins susceptible de transformer l'individu, que nous trouvons dans le Pasteur. Dans tout ce long ouvrage étrangement complexe, à travers ses indécisions dogmatiques, ses lacunes, ses restrictions, la notion la plus certaine et la plus ferme sur Jésus et sur son œuvre est celle du Christ-Révéléateur. De la communion personnelle avec le Sauveur, il n'est jamais question nettement chez Hermas ⁽¹⁾. Trouvons-nous du moins en son Christ le modèle à imiter ? Bien que la plupart des auteurs l'aient affirmé sans hésiter, nous trouvons ce modèle

(1) Un seul passage à notre connaissance semblerait affirmer la puissance de cette action du Christ vivant dans les âmes, c'est cette déclaration du Pasteur (Mand. XII, 4) : « Celui-là peut venir à bout de tous ces commandements qui porte le Seigneur dans son cœur ; pour ceux qui l'ont seulement sur les lèvres... ces commandements sont durs et difficiles ; vous donc qui êtes faibles en la foi... placez le Seigneur dans vos cœurs, et vous reconnaîtrez qu'il n'y a rien de plus facile, de plus doux, de plus agréable que ces commandements. » Mais il nous paraît difficile de voir ici la vie cachée avec le Christ, et le contexte nous semble établir que le Seigneur dont il s'agit n'est pas Jésus, mais Dieu.

singulièrement terne et douteux. Ces théologiens nous paraissent avoir été trompés par l'apparition momentanée et fugitive de la christologie adoptianiste dans la parabole du Serviteur. A propos du jeûne, Hermas racontant allégoriquement le ministère du Christ et sa glorification, en conclut à la distinction des deux morales et exhorte le chrétien à observer ce jeûne qui lui attirera une récompense exceptionnelle. Puis exposant comment l'Esprit Saint, le Fils de Dieu, est venu habiter dans le corps immaculé de l'homme Jésus, il donne ce conseil : Garde ta chair pure et sans tâche, afin que l'Esprit Saint qui habite en elle lui rende témoignage et que ta chair soit justifiée. — Dans tout ceci, où est à proprement parler le Christ-modèle ? — Nous ne voulons pas contester que l'adoptianisme soit, à certains égards, plus moral que la théorie de l'incarnation ; cet esclave zélé et consciencieux, jugé digne par le Maître de devenir l'égal du Fils parce qu'il a fait beaucoup plus qu'il ne lui était demandé, doit être assurément donné en exemple ; et d'autre part l'innocence et la pureté dont fait preuve l'homme Jésus est à rappeler et à proposer à l'imitation des croyants. Voilà, nous semble-t-il tout ce que l'on peut dire. Mais cela dit, nous cherchons dans cette parabole, dans son explication, dans l'ouvrage tout entier, le modèle capable de toucher la conscience, d'agir sur la volonté, de transformer l'homme en quelque façon, et nous sommes forcé d'avouer que nous ne le trouvons pas.

Non, le Christ d'Hermas n'est pas en définitive le Christ vivant de la communion intime ; il n'est pas non

plus à proprement parler le Christ modèle, c'est le Christ Révéléteur de la Loi divine.

2. L'apparition de la double morale était la conséquence inévitable et logique de cet effacement du Sauveur dans la piété chrétienne. Nous la constatons déjà bien qu'imprécise encore, dans certains écrits contemporains du Pasteur (') et dans le Pasteur lui-même. Il est vrai qu'au sujet d'Hermas le fait a été fortement contesté, et nous devons examiner la valeur des arguments présentés.

Ce dédoublement de la morale — d'où devaient naître dans la théologie catholique la distinction des préceptes et des conseils, la théorie des œuvres surérogatoires et des mérites des saints, — nous paraît procéder de deux causes distinctes : la première, de nature religieuse, était *l'isolement de l'homme devant la Loi de Dieu*, — la seconde, purement morale, *le développement du rigorisme*.

Jésus-Christ, nous l'avons vu, n'est plus réellement le Sauveur, mais le Révéléteur ; sa personne fait place à ses enseignements, le Christ à l'Evangile. Pas d'allusion dans Hermas à la mort du Rédempteur, pas un mot sur sa résurrection. L'homme est alors abandonné à ses propres moyens pour mourir au péché, se repentir, comme aussi pour naître à la vie nouvelle, et prendre sa place dans l'édifice de l'Eglise ; sans Sauveur, il est seul devant une loi. Car l'Evangile ainsi

(') Didachê, chap. 6 (fin du 1^{er} siècle) ;

Tertullien, *Ad uxorem*, Livre II, 1 (fin du 2^d siècle).

découronné de la personne de Jésus, devient l'Evangile-Loi ; la plus grave atteinte est portée à sa spiritualité ; il n'est plus un esprit, un idéal de vie, il descend au rang d'une doctrine, d'un code de préceptes. Cette déformation de l'Evangile s'explique, d'autre part, en plus de ces raisons religieuses, par des motifs historiques. Après quelques générations, le mot de Tertullien : *fiunt, non nascuntur christiani*, change de sens, on naît chrétien. Et le christianisme, religion de l'Esprit et de la liberté, tend insensiblement, inévitablement, à devenir la religion de la coutume, c'est-à-dire de la forme et de la Loi ; l'Evangile « s'épaissit et se légalise ('). »

Et ce résultat était difficile à éviter ; ce qui arrivait pour la pensée chrétienne en général se produisait aussi pour la morale. Tandis que la première s'exprimait en dogmes, — à la fois nécessaires aux chrétiens pour la propagande et l'apologie, et aux païens pour l'étude du christianisme, — la seconde se traduisait en préceptes, en ordonnances légales répondant à des fins analogues. Cette codification de la morale a-t-elle précédé ou a-t-elle suivi cette transformation de la pensée en dogmes ? Hermas semblerait indiquer que le précepte a précédé le dogme. Quoi qu'il en soit, sous l'influence du génie romain, la Lettre remplace l'Esprit ; bien plus elle en arrive à être regardée comme la substance, la réalité même de la religion. Ce que perd l'Esprit, la Lettre le gagne.

L'impression générale que donne le spectacle de cet

(') Harnach, *Wesen des Christenthums*, 11^e conférence.

immense affaïssement du christianisme, c'est que l'expérience religieuse personnelle ne se réalise plus. Le résultat en est que la loi morale est toujours un joug. Présenté sous la forme d'un code, d'un ensemble d'ordonnances à suivre, l'Evangile, la bonne nouvelle pour tous, devient, sinon impraticable comme la Loi juive aux seules forces humaines, du moins très difficile à observer, « excessivement dur », selon l'expression d'Hermas, — et pour la plupart des hommes, réellement inaccessible.

Une telle situation compromettait gravement les destinées du christianisme lui-même, car il se trouvait ainsi enfermé dans ce dilemme : n'être la religion que d'un petit noyau d'âmes héroïques, et renoncer alors à évangéliser toute la Terre, — ou bien abandonner certaines exigences à proposer seulement aux meilleurs, et se mettre de la sorte à la portée de la faiblesse humaine. Le problème ainsi posé par une piété affaiblie, c'était une question de vie ou de mort pour le christianisme. Le second terme de l'alternative sauvait l'Evangile, il l'emporta. C'était un compromis. On distinguait dans l'Evangile ce qui était, d'une part, l'objet de commandements divins, absolus et intangibles, d'ordonnances indiscutables et imposées à quiconque veut échapper à la perdition éternelle et être sauvé, — c'étaient les préceptes, — et d'autre part ce qui était en quelque sorte l'objet des désirs et des souhaits de Dieu d'observation facultative et réservée aux plus forts, — c'étaient les conseils. La distinction des deux morales, l'éternelle tentation des âmes médiocres, faisait son apparition dans l'Eglise chrétienne.

Cette apparition ne s'expliquait pas seulement par la raison religieuse que nous venons de dire, mais aussi par une *raison morale*. Tandis que la piété baissait, et que s'éloignait en même temps la personne du Sauveur pour aggraver encore l'appauvrissement de la piété, la moralité, inévitablement, ne cessait de perdre elle aussi. La cupidité, les discordes, l'indifférence, la contagion de la licence et du luxe des païens, envahissaient insensiblement, nous l'avons vu, le cercle des fidèles et le cercle plus restreint des conducteurs eux-mêmes. Dans la mesure où gagnait la mondanité, un sentiment d'inquiétude, de crainte, accentué par les appréhensions eschatologiques, allait grandissant dans la chrétienté, et avec lui s'affirmait toujours plus nettement un esprit nouveau de rigorisme ascétique ; en effet, dit M. Harnack, le rigorisme n'est-il pas toujours l'envers de la mondanité ? Mais un tel idéal ne pouvait être imposé au commun des fidèles. L'ascèse était considérée comme une espèce de *charisme* dont il fallait savoir rendre grâce à Dieu, mais qui n'était accordé qu'à une élite de privilégiés. Dès lors s'introduisait dans le christianisme la distinction entre une moralité parfaite et une moralité suffisante, c'est-à-dire le dédoublement de la loi morale en conseils et en préceptes.

Cette distinction des deux morales, qui devait prendre par la suite une importance fondamentale dans le catholicisme, existe-t-elle dans le Pasteur ? Les théologiens catholiques et protestants l'ont admis presque à l'unanimité⁽¹⁾, — c'est aussi ce que nous pensons.

(1) Lipsius, Ritschl, Pfeiderer, Hilgenfeld, Harnack, Bardenhewer, Batiffol, Hoennicke.

Mais nous rencontrons ici l'opposition de Schenk, et surtout la longue argumentation de M. Stahl (*) que nous voulons examiner rapidement.

Avec cet auteur nous reconnaissons qu'on ne peut trouver chez Hermas la double morale sous forme d'une théorie consciente et sûre d'elle-même ; avec lui nous reconnaissons que le Pasteur ne cesse pas d'exiger l'éloignement radical du péché, qu'il condamne ouvertement jusqu'à l'intention mauvaise, et que jamais il n'affaiblit ses exhortations à la parfaite pureté. Mais ce qui nous paraît incontestable aussi, c'est que la distinction fondamentale entre ce qui devait s'appeler plus tard les préceptes et les conseils est exprimée dans cet ouvrage, peut-être encore avec incertitude, mais avec une indiscutable netteté.

M. Stahl se propose d'établir précisément que notre auteur ignore cette distinction. Il se demande alors quels seraient pour Hermas les éléments constitutifs d'une morale supérieure, et successivement rejette les trois termes que tout lecteur impartial considérerait cependant comme tels avec la plupart des auteurs : le martyre, le jeûne et le célibat. Nous ne suivrons pas M. Stahl dans les détails où il entre à ce propos, semblant chercher dans le Pasteur une théorie qui ne pouvait pas encore assurément se trouver dans la théologie chrétienne, ni surtout chez un auteur comme Hermas. Pourtant M. Stahl reconnaît que le dédoublement de la morale existe dans notre ouvrage, si l'on suppose que les « commandements

(*) *Patristische Untersuchungen*, III, Der Hirt des Hermas, (p. 225-359) Leipzig, 1901.

de Dieu » représentent l'ensemble des enseignements évangéliques, car Hermas, admettant des perfections supérieures à ces commandements, admettrait aussi la réalité d'un idéal moral au-dessus de l'idéal évangélique ; dans ce cas le Pasteur ajouterait à l'Evangile, et distinguerait en effet les préceptes évangéliques et les conseils supra-évangéliques. Mais ce n'est là pour M. Stahl qu'une hypothèse injustifiée ; nous chercherions en vain, dit-il, des œuvres plus élevées que la pureté morale qui est constamment exigée.

Est-il vrai cependant qu'Hermas n'ait pas eu la pensée d'ajouter à l'Evangile ? Il est difficile au premier abord de répondre à cette question ; Hermas en effet ne se la pose pas. Pourtant nous croyons pouvoir affirmer qu'il admet l'existence d'un idéal moral supérieur à l'Evangile. Que trouverions-nous, demande M. Stahl, de plus élevé que la pureté morale ? Rien, en effet ; mais *sous* cette pureté parfaite, Hermas reconnaît une moralité à la fois nécessaire et suffisante au salut. Or cette moralité, l'obéissance aux commandements du Seigneur, qu'est-elle sinon l'Evangile ? Elle est en effet *nécessaire* au salut, et Hermas n'admet nulle part qu'on puisse être sauvé sans vivre intégralement l'Evangile, mais aussi *suffisante*, Hermas le dit formellement, et le répète à maintes reprises, et ce que l'on peut accomplir « *en plus* » ne saurait être exigé à titre obligatoire ; les trois œuvres caractéristiques de la morale supérieure, célibat, jeûne et martyre, ne sont pas expressément désignées et recommandées dans l'Evangile ; elles constituent proprement la moralité des *conseils*, la vie des parfaits.

Peu importe d'ailleurs qu'Hermas ait eu la prétention (1) d'ajouter ou de retrancher à l'Evangile ; dans l'un et l'autre cas, la distinction des deux morales est incontestablement indiquée dans le Pasteur. S'agit-il d'addition à l'Evangile ? le fait alors est évident, et M. Stahl lui-même le reconnaît ; dans cette supposition l'Evangile correspond aux préceptes, et la morale supra-évangélique est l'objet des conseils. Admettrons-nous au contraire que pour Hermas l'Evangile soit la loi suprême, et son intégrale observation l'objet de la gloire suprême ? alors le dédoublement en question existe au sein même de l'Evangile. En effet, quoi qu'on en puisse dire, le seul fait que le Pasteur ne place pas le célibat, le jeûne et le martyr au rang des commandements imposés à tous, suffit à établir qu'il distingue dans la volonté divine ce qui est l'objet d'un *ordre* et ce qui est seulement l'objet d'un *souhait*, le précepte et le conseil.

Au reste, quel lecteur affranchi de toute préconception dogmatique pourrait conserver des doutes devant l'expression concluante : *ἐκτὸς*, en plus ? « Observe, dit le Pasteur, les commandements du Seigneur, tu seras agréable à Dieu, et tu seras inscrit au nombre de ceux qui ont observé ses commandements ; mais si tu fais quelque bien *en plus* du commandement de Dieu, tu t'attireras pour toi-même une gloire plus grande en-

(1) Il ne peut s'agir en effet que d'une prétention ; l'Evangile n'est susceptible ni d'addition ni de diminution, parce qu'il n'est pas un ensemble de commandements, mais une puissance de vie.

core et tu seras glorifié auprès de Dieu plus que tu devais l'être ('). »

Nous pensons donc pouvoir affirmer qu'Herma's indique déjà cette déviation de l'Evangile qui par Ambroise, Augustin, Thomas d'Aquin et la Scholastique, devait conduire à la casuistique des Jésuites, corruption extrême de la morale évangélique.

Cette dualité dans la morale, — est-il besoin de l'établir ? — est directement opposée à tout l'esprit de l'Evangile. Pour le Christ il n'est pas de milieu possible entre le don du cœur à Dieu, et le don du cœur au péché. Il ne connaît qu'une façon de naître à la vie nouvelle, c'est de renoncer entièrement et définitivement à l'égoïsme, et de vouloir désormais de toutes ses forces Dieu et les fins de Dieu. Jésus ne connaît pas de demi-conversion ; ses déclarations à cet égard sont formelles et décisives : nul ne peut servir deux maîtres. La moindre pensée de chercher quelque réserve ou quelque moyen-terme est le signe certain d'un commencement de défaite. A aucun degré l'Evangile ne distingue entre des vertus obligatoires et des vertus désirables (2), entre une « morale aristocratique », selon l'expression de Mgr Batiffol, et une morale plus modeste. Un tel compromis répugne à toute conception quelque peu élevée de la morale, mais surtout à la morale évangélique. L'Evangile n'est pas seulement un ensemble de préceptes, il est avant tout

(') Sim. V, 3, 2 et 3.

(2) Nous avons eu raison de l'argument qu'on pourrait tirer de I Corinthiens VII. L'apôtre ne donne ici qu'un conseil personnel, et sa pensée est celle-ci : chacun doit connaître son devoir.

un esprit, une puissance de vie nouvelle, un principe de transformation radicale. Objectera t-on cependant que tous n'ont pas la même force morale et que tous ne sont pas capables de devenir des saints ? Ce serait seulement établir qu'on est demeuré totalement étranger à l'un des caractères les plus originaux de la doctrine de Jésus. A tous l'Evangile propose le même idéal, à tous il offre en même temps pour le réaliser des forces proportionnées à la faiblesse de chacun. Aussi longtemps que le pécheur se contente sciemment d'une moralité imparfaite, aussi longtemps qu'il n'a pas compris qu'« il peut tout par Christ qui le fortifie », autant il est demeuré en dehors du souverain pouvoir de l'Evangile ; plus le pécheur sent sa faiblesse, et plus il peut attendre de Dieu et dire avec l'apôtre : « Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort ! »

D'ailleurs la sainteté que demande le Christ n'est pas une *somme* de perfections à réaliser, un total de vertus, de qualités, de sacrifices ; — elle est plutôt une *direction vers Dieu*, volontaire, sans réserve, des forces de notre esprit et de notre cœur. Le sommaire de la Loi morale, le point de départ de la vie nouvelle, est donné par Jésus dans cette parole : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu. Et jusqu'à quel point ? De tout ton cœur, de toute ton âme de toute ta pensée. Dans l'amour en effet peut-il être question de mesure ?

3. L'effacement progressif de la foi devant les préoccupations grandissantes des *œuvres* devait naturellement résulter des deux caractères que nous venons d'examiner : l'éloignement du Christ et l'apparition de

la double morale. Ce que l'Evangile perdait en spiritualité, il allait le gagner dans le domaine de la vie pratique. Cette tendance en effet s'accuse déjà chez Hermas, et nous avons eu l'occasion de la constater dans notre précédent chapitre. Il est vrai que nous avons fait et que nous devons faire à ce propos de grandes réserves. Le véritable fondement de la vie chrétienne reste pour Hermas la piété, la vie intérieure avec Dieu et pour Dieu ; les œuvres sont les manifestations visibles de cette activité spirituelle. Cependant, nous l'avons montré, la disposition à substituer graduellement les œuvres à la foi se dessine dans le Pasteur, timide encore, inconsciente surtout, mais incontestable pourtant. C'est toujours par l'amour, par la sainteté, qu'on appartient à Dieu, mais aussi, et de plus en plus, par les œuvres expiatoires ou charitables ; il s'agit moins d'*être*, davantage de *faire*.

Ces trois caractères généraux : effacement de Jésus-Christ dans la piété individuelle, apparition des deux morales, tendance à substituer les œuvres à la foi, situent clairement le Pasteur dans l'évolution de l'Evangile vers sa forme catholique. Cependant, nous avons pu le reconnaître plusieurs fois au cours de notre étude, Hermas n'a pas toujours obéi passivement au grand courant dans lequel s'engageait déjà confusément la chrétienté occidentale. Il a su discerner certains des dangers qui menaçaient gravement l'Eglise naissante, et s'il a malheureusement crié dans le désert, il a néanmoins été une voix.

L'un des points sur lesquels son attitude a été le plus intéressante à cet égard est la question de l'*inspi-*

ration individuelle. Dans cette communauté où le sentiment religieux commençait à s'émousser sous des influences complexes, où les prétentions des conducteurs spirituels contribuaient déjà pour une large part à étouffer l'Esprit, Hermas veut réveiller autour de lui la vie intérieure, affranchir les consciences, et faire respecter les droits sacrés de cet Esprit qui souffle où il veut.

Et d'autre part nous l'avons vu dénoncer courageusement le danger de la *mondanité* grandissant dans l'Eglise et contaminant les meilleurs des fidèles ; condamner ouvertement le luxe, l'orgueil, les prétentions dominatrices de certains conducteurs, l'hypocrisie et la vénalité de certains autres.

Au milieu de l'indécision dogmatique de l'époque, de la confusion générale des croyances chrétiennes, n'était-ce pas prendre nettement position contre certains abus qui commençaient à se faire jour alors et devaient dérouler pendant des siècles leurs déplorables conséquences ?

A la question que nous avons posée : quelle est la valeur de la morale d'Hermas ? nous avons cherché à répondre en nous efforçant d'établir la position de notre auteur à l'égard du catholicisme naissant, à l'égard du moins de tendances qui pouvaient en annoncer et en favoriser l'apparition. C'était établir à la fois le degré de fidélité d'Hermas à l'égard de l'Evangile. Sa notion du Christ, qui n'est plus pour lui le Sauveur mais le Révélateur de la Loi suprême, l'affaissement qu'il traduit du principe moral, l'extériorisation de la piété, l'éloignement, nous l'avons vu de l'Evangile primi-

tif. Ses appels à la repentance, ses exhortations à la charité, le caractère authentique de son inspiration spirituelle, son ardente et sincère volonté de vivre pratiquement ses convictions, font d'Hermas un fidèle héritier de la plus pure tradition évangélique.

Les faiblesses, les lacunes, — les inconséquences, pouvons-nous dire, — de la morale de notre auteur, trouvent donc leur vrai motif dans ce fait qu'au centre de la vie chrétienne nous ne sentons plus vivre une personne, nous ne rencontrons plus la communion constante et intime avec le divin Ami des hommes, nous n'entendons plus ce cri de victoire : Ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi.

Mais ce qui rend puissante et riche malgré tout, la prédication d'Hermas, ce qui fait le secret de sa sereine et enthousiaste éloquence, c'est son infini respect de la conscience individuelle ouverte aux inspirations de l'Esprit ; c'est aussi la fidélité avec laquelle il a toujours maintenu haut et ferme, les deux termes inséparables de l'idéal évangélique : l'amour et la pureté.

Vu :

Le Président de la Soutenance,

EUGÈNE DE FAYE.

Vu :

Le Doyen,

ED. VAUCHER.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
BIBLIOGRAPHIE.....	III
PRÉFACE	7
Caractéristique générale, p. 7. — Intérêt surtout moral du Pasteur, p. 9. — Portée exclusivement morale de notre étude, p. 10.	
INTRODUCTION.....	11
1. — <i>Le Contenu</i> , p. 11. — Les Visions, p. 14. — Les Commandements, p. 17. — Les Similitudes, p. 21. — Le style, p. 27.	
2. — <i>Aperçu critique</i> , p. 28. — La date, p. 28. — Hypothèse des rédactions successives, p. 33. — Opinions de M. Harnack, p. 33; — de M. Spitta, p. 35; — de M. Völter, p. 37. — Hermas et le gnosticisme, p. 42. — Hermas et le montanisme, p. 43.	
CHAPITRE I. — Personnalité de l'auteur. — La paroisse romaine d'après Hermas	47
<i>Hermas</i> , p. 48. — Sa vie d'après les 2 premières Visions, p. 48. — Sa personnalité morale, p. 50. — Hermas prophète, p. 53.	
<i>L'Eglise romaine</i> , p. 53. — Organisation intérieure, p. 54. — Le Conseil des Anciens, p. 54. — La vie cultuelle, p. 56. — Prière, jeûne, p. 56. — Baptême, p. 57. — Réunions d'édification, p. 58. — Prophètes et faux prophètes, p. 58. — L'enseignement catéchétique, p. 59. — La bienfaisance, p. 60. — Rela-	

tions avec les paroisses du dehors, p. 60. — Les persécutions, p. 61. — Valeur morale et religieuse des chefs spirituels, p. 61. — des fidèles, p. 62.	Pages
CHAPITRE II. — La Prédication de la seconde repentance	65
Nécessité d'une réforme morale, p. 65. — Le baptisé déchu a-t-il encore droit au pardon? Ce problème est l'occasion du livre, p. 65. — L'idéal, d'après l'Épître aux Hébreux, les Acta Thomae, le Pasteur, p. 66. — La réalité: les renégats, les solitaires, p. 68. — Le dilemme, p. 70. — Les partisans de l'indulgence, p. 71. — Les partisans du rigorisme, p. 72. — Solution intermédiaire d'Hermas, p. 73. — Le pardon qu'il annonce, suprême occasion de salut pour les chrétiens, p. 73. — Conditions du pardon, p. 77. — Les épreuves expiatoires, p. 79. — Résultats du pardon, p. 81. — Conclusion, p. 82.	
CHAPITRE III. — Questions diverses	85
1. — <i>Vie individuelle</i> . Le baptême, p. 86. — La prière, p. 87. — La tristesse, p. 88. — L'indécision, p. 90. — L'énergie, p. 92. — La colère, p. 92. — Le jeûne, p. 93. — La recherche de la vérité, p. 94. — La sincérité, p. 95. — L'ἔγκρατια, p. 96.	
2. — <i>Vie familiale</i> . Le mariage, p. 97. — Le divorce, p. 97. — Le remariage, p. 99.	
3. — <i>Vie paroissiale</i> . Les conducteurs spirituels, p. 100. — Les luttes de préséance, p. 101. — Pasteurs égarés, p. 101. — Divisions parmi les fidèles, p. 102.	
4. — <i>Vie sociale</i> . Le Monde et l'Eglise, p. 103. — Le commerce, p. 104. — Les richesses, p. 104. — L'hospitalité, p. 108. — Conclusion, p. 109.	
CHAPITRE IV. — Principes généraux	111
Difficulté et incertitude d'une vue d'ensemble, p. 111. — Le péché et les péchés, p. 111. — Les châtiments terrestres et post-terrestres, p. 112. — <i>Les conditions du salut</i> , p. 114. — La morale d'Hermas	

est-elle utilitaire ? p. 114. — La notion du bonheur, p. 115. — Cette morale est-elle légaliste ? p. 116. — Hermas et la Loi mosaïque, p. 117. — La Loi de l'Evangile, p. 117. — La foi et les œuvres, p. 118. — *Place effacée du Christ dans cette morale*, p. 119. Juxtaposition des christologies adoptianiste et pneumatique dans la pensée d'Hermas, p. 120. — Rapide aperçu des notions christologiques d'Hermas d'après Sim. V, p. 120. — Sim. VIII, p. 122. — et Sim. IX, p. 122. — Conclusion, p. 123.

CONCLUSION. — Valeur de la morale du Pasteur d'Hermas.

125

Par la faiblesse de son originalité, Hermas traduit le grand mouvement de l'époque : l'évolution de l'Evangile vers sa forme catholique, p. 123. — Cependant à certains égards il résiste à ce mouvement, p. 126.

— *En quoi le Pasteur suit-il cette évolution ?*

1. — Par l'effacement de Jésus-Christ dans la piété individuelle, p. 126. — Notions sur sa personne, p. 127 ; — sur son œuvre, p. 127. — Jésus-Christ n'est plus réellement le Rédempteur, mais le Révéléateur, p. 129.

2. — Par l'apparition de la double morale, p. 131. — Cause religieuse de cette apparition, p. 131. — Cause morale, p. 134. — La double morale existe chez Hermas, p. 134. — L'opinion de M. Stahl, p. 135. — La double morale et l'Evangile, p. 138.

3. — Par la tendance à substituer les œuvres à la foi, p. 139. — Cette disposition n'est que faiblement accusée chez Hermas, p. 140.

— *En quoi le Pasteur résiste-t-il au courant général ?*

En protestant en faveur de la liberté d'inspiration individuelle, p. 140. — En s'élevant contre les prétentions dominatrices des conducteurs spirituels, p. 141. — Hermas et l'Evangile, p. 141. — D'où viennent la faiblesse et la force de cette morale, p. 142. —

